

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MOURIR IDIOT  
SUIVI DE  
BAVARDER EN JUBILANT

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
ANTOINE DUSSAULT ST-PIERRE

JANVIER 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Mes efforts les plus tenaces pour ne pas être lu ne dissuaderont sans doute pas mes parents et mes proches d'accéder à ce document. Maman, papa, mais aussi Dominique et Gabrielle (les grandes sœurs), je vous dis donc, façon Thérèse dans *Le voyage à Plattsburgh*, « merci pour mon enfance pis mon éducation ». L'amour que j'ai reçu de vous est d'un type rare, je n'en ai que trop conscience et reconnais là un privilège dont je ne cesserai jamais de mesurer les retombées. Non seulement il ne dépendait de rien, il se doublait d'une grande latitude (d'aucun·e·s diront démesurée) dans le jeu, qui m'a rendu totalement inapte à agir autrement que dans le sens de mes lubies. Ça donne ce que ça donne, pour le meilleur et pour le pire.

Merci, Cassie, pour ta patience et ton dévouement exceptionnels tout au long de nos trois années de collaboration. Je retiens surtout une authentique volonté de comprendre mon projet et une capacité à en faire ressortir les nœuds thématiques et formels les plus intimes. Les opportunités nombreuses que tu m'as offertes m'ont fait sentir que j'avais ma place dans l'université, et même qu'elle pouvait devenir une communauté d'ami·e·s tissée par les liens du savoir/de l'art, en toute conscience des roulages d'yeux que cet utopisme pourrait induire.

Merci à tous les ami·e·s, pour m'avoir permis de croire que la vie, quand on s'entoure bien, devient possible. Spécialement les colocs sur St-Urbain & Beaubien (et ceux qui rôdaient dans les parages), dont l'aura mythique imprègne les pages de ce mémoire. Je ne les nommerai pas, par crainte de les gêner. An exception for you, Kat, who were so kind to me during those days of bottomless coffees and dirty pyjamas as I struggled to finish this monstrosity. With love, An-ten-na. -xox-

Merci encore à tous les fantômes (et fantômesses), qui continuent de peupler, parfois malgré elleux, mon palais de mémoire. Je me souviens de vous. Je me souviens de tout le monde. Tout le monde était important.

Au DEL, au CRSH, à la Fondation de l'UQAM, merci pour la confiance et pour l'amélioration de mes conditions matérielles d'existence (ce n'est pas rien!). Sur ce.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
MOURIR IDIOT	1
BAVARDER EN JUBILANT	129
PROLÉGOMÈNES	129
Ce n'est pas Moi qui l'ai dit	129
Le choix qui m'échoit	130
Le naïf et le recherché	131
Le jeu politique de l'excès	131
Mes ami·e·s	132
Fiction littéraire	133
Une question d'économie	134
Du beaucoup et du trop	135
DE L'INCONCISION	137
La brevités, en long et en large	137
« La partie des crimes » : l'horreur en extension	139
Petite objection	145
Des anges mineurs : une narrativité de la fin	146
Une mécanique de l'échec	151
DE L'IMPERTINENCE	152
Discours ou antidiscours?	152
Place forte : l'obsession du langage et le langage de l'obsession	154
Le nez qui voque et l'enfance de la langue	158
Impertinence et immoralité	165
UNE ESTHÉTIQUE LITTÉRAIRE DE L'EXCÈS	169
Entre insistance et renoncement	169
Une politique de l'amitié	171
Rendre compte de soi	172
BIBLIOGRAPHIE	176

## RÉSUMÉ

### *MOURIR IDIOT (roman d'amis)*

À son plus haut degré de généralité, l'amitié se saisit comme *ouverture*, c'est-à-dire « continuation » entre deux discrets ou, en termes communs, identification à un autre (et donc élargissement de l'identité) : l'autre en tant que soi. Elle s'oppose à l'inimitié, soit à l'autre en tant qu'autre. Un ami ne peut exister en tant que personne autre. L'autre, par définition, ce n'est pas votre ami. L'ami est une extension de l'égo. Ce qu'il y a d'ami, dans un autre, c'est vous-même, c'est la part en lui qui est vous-même. « O mes amis, il n'y a nul amy » (Aristote). Un ami, c'est fugace, ce n'est pas quelque chose qu'on a, ça s'enfuit dans les plis du temps, ce n'est jamais que des moments déjà terminés. L'amitié, ça ne se connaît qu'a posteriori. Quand l'amitié est faite, construite, elle est pour ainsi dire finie. Le reste est répétition, redite. J'ai construit une amitié, je t'ai mis dedans. Tu peux t'en aller, maintenant.

Un roman d'amis – un roman sur la construction linguistique de l'amitié – un roman qui se cherche des amis (et peut-être aussi des ennemis) – un roman de solitudes – une machine désirante qui carbure à l'Idée de l'Amitié.

### *BAVARDER EN JUBILANT (essai)*

J'interroge, dans mon écriture, une disposition (j'ai envie de dire « immanente ») à excéder les normes d'économie textuelle. Cela m'amène à développer une esthétique littéraire de l'excès qui s'articule autour des notions d'« inconcision » [sic] et d'« impertinence » et qui convoque, chemin faisant, les romans de quatre auteurs : *2666* (2003) de Roberto Bolaño, *Des anges mineurs* (1999) d'Antoine Volodine, *Place forte* (2002) de Sébastien Brebel et *Le nez qui voque* (1967) de Réjean Ducharme. Ces œuvres (et la mienne) ont de commun qu'elles problématisent le rapport complexe entre le langage et la réalité par le recours à une forme excessive, hantée par l'échec, oscillant tour à tour entre la quête de totalité et le repli jubilatoire dans le jeu.

Mots-clés : amitié, excès, langage & réalité, totalité, jeu, fête, mythologie, idéalisation.

## MOURIR IDIOT

« *Laisse-moi te dire des choses complètement idiotes... O.K.? »*

- Réjean Ducharme

— Je ne sais plus quoi inventer pour justifier mon existence immobile, déclarai-je un matin vers 16h à mes meilleurs amis de cégep 1 et 2 respectivement, le Dr. Marcus Violans et T. S. Morseault, avachis à mes flancs dans les abîmes moelleux du divan vert.

Nous étions au centre du Mile End et de l'univers et pourtant il n'y avait rien à faire. Nada, niet, que nenni<sup>1</sup>. La seule option consistait en une caisse de carton, récupérable via un lesté jeu de jambe<sup>2</sup>, dans laquelle tiédissait le remède le plus sûr contre l'interminable partie de ping-pong sans pointage qui opposait mon cerveau surdimensionné à son petit autre (cf. Lacan). Vous savez quel remède. Ce que vous ignorez, c'est que le mot « bière » est d'abord issu du vieux bas francique *bera* (« civière »), et est attesté en ancien français dès 1080 avec le sens de « caisse oblongue où l'on enferme un mort », alors que la définition répandue, remontant à l'étymon *bier* (« boisson » en néerlandais), n'a cours que depuis 1429. Un éthos rudimentaire se formait là (dans la bière), mais il ne berçait pas de douces illusions finalistes. Quant aux terres promises et à leurs saint-graals (au pluriel peut-on dire « graaux »?), j'en avais mon voyage. Les notions d'ambition et de maturité ne servaient qu'à refouler le paradis à jamais perdu de l'enfance. La doxa du « devenir quelqu'un » : du vent, de la meringue, du sucre en poudre aux yeux dans le pudding à l'arsenic de la réalité. Elle relevait au mieux d'une interprétation naïve de l'être (cet étang) et de l'histoire (qui n'avait rien d'une ligne<sup>3</sup>), au pire

---

<sup>1</sup> Que dalle, zéro pis une barre, que couic, que tchi, que tringle, queue, peau de balle (et balai de crin), peau de zob, peau de zébi, nib, nibergue, walou, des nèfles, des dattes, bernique, chipette, tintin, des clopes, des clous, des clopinettes, macache, mes couilles, mes genoux, fuckall.

<sup>2</sup> Glissement du dos contre le dossier, étirement de la jambe, insertion du pied dans la poignée, préhension des orteils, repli de la jambe et rapatriement de la caisse.

<sup>3</sup> Je veux dire là que ceux qui construisaient le récit de leur vie autour d'événements à haute densité normativement associés à l'idée de succès (tels que se fiancer, gravir les échelons d'une entreprise, acquérir de l'immobilier, passer à la télé, etc.), événements dont l'ordre et le nombre sont appelés à varier d'un individu à l'autre, mais que l'on s'imagine, de manière générale, disposés sur une pente ascendante culminant par un « Idéal du Moi » (cf. Freud), ces gens-là, dis-je, ne me laissaient pas d'impressions plus favorables que les autres. Que leurs fantasmes s'actualisent ou non ne changeait en rien, à mes yeux, la valeur (spirituelle, morale, esthétique) de leur *être* et n'excitait donc pas chez moi

de la Propagande Capitaliste, qui tendait à réduire nos efforts de singularisation à une lutte de pouvoir (devenir quelqu'un... *de mieux que toi*). Sans doute fallait-il, devant le cul-de-sac individualiste, sortir de soi, s'engager politiquement, chahuter le statu quo, mais je ne parvenais pas à une conclusion satisfaisante quant au rang de notre statu quo dans la hiérarchie objective des statu quo possibles. Certes, la situation n'était pas rose – la haine, la soif, les meurtres, etc. –, mais qui sait combien de haines, de soifs et de meurtres nous avons esquivés en nous statufiant dans ce quo-là plutôt que dans un autre? Mon aquoibonisme me faisait honte, croyez-moi. Si j'avais pu, j'aurais misé sur un -isme un brin plus dégourdi – mettons l'anarchisme<sup>4</sup> –, je serais monté aux barricades, j'aurais sniffé du poivre de Cayenne et pris une matraque sur le sinciput au nom d'idéaux plus grands que moi. Mais je ne savais pas antagoniser. Dans l'hypothétique matraque, je ne pouvais m'empêcher de voir le prolongement d'un bras, et donc d'un humain : à l'instant de la brutalité, le policier et moi étions liés. Il n'avait rien d'un ennemi, c'était un entrepôt de tripes tièdes qui allait mourir un jour et qui, avec les moyens limités dont il disposait, conjurait son chaos en intériorisant un éthos proto-fasciste dont il ignorait l'enracinement historique. Difficile, avec ce mien recul, de me dédier sans arrière-pensée à des luttes binaires. Le relatif oblitérait tout. L'absurde. LA MORT (scandais-je les yeux révoltés). Voilà où nous menaient toutes nos vellétés de faire forme. Les remparts en nuages que nous dressions tant bien que mal autour de notre intelligence ne pouvaient rien contre ce magma lourd, sans saveur ni odeur, qui approchait, indifférent, stupide, écrasant la métaphysique sur son passage. Pourquoi sauver les animaux? Ils meurent tous! Il ne restait qu'à se saouler (de paroles, ça comptait aussi). Or vous (hommes de paille<sup>5</sup>) auriez sûrement saisi la balle au bond pour m'expliquer que le relativisme moral était une phase de l'adolescence intellectuelle (« un jalon important dans l'acquisition du sens critique! » auriez-vous précisé diplomatiquement), mais qu'il fallait un jour cesser de prétendre à un surplomb cosmique et apprendre à vivre à la hauteur de son humanité (5 pieds 9 pouces et  $\frac{3}{4}$ , dans mon cas). Le Soleil allait certes se transformer en géante rouge et annihiler la Terre, mais comme argument pour ne pas passer la

---

le désir de les imiter, quand bien même, étant un animal social, j'ai été dans mes moments de faiblesse jaloux de l'attention qu'on leur portait.

<sup>4</sup> Si je creusais, je me rendais vite compte que ma préférence d'un -isme sur sa contrepartie conservatrice était avant tout esthétique – en art et dans l'existence qui en dépendait, je tendais à la pliure, au mou, au saccage des formes plutôt qu'à leur durcissement et à leur établissement canonique.

<sup>5</sup> Calque de l'anglais « straw men ».

balayuse dans le salon, ça faisait un peu gamin. Bref, « on en revenait ». Or, j'avais 24 ans. Mon cerveau autrefois si plastique durcissait déjà comme de la pâte à modeler oubliée sur un comptoir très éclairé. J'étais donc, si l'on s'en tient à la biologie, un adulte et, force m'était de le constater, je n'en revenais toujours pas. Je soupçonnais à vrai dire que ceux qui parlaient de relativisme comme s'il s'agissait d'une étape dans un processus linéaire de maturation n'avaient jamais ressenti l'absurde jusque dans les palpitations de leur chair. En tout cas pas autant que moi. À l'université, les professeurs en parlaient comme d'un objet intéressant, qu'ils étudiaient à distance sécuritaire en le retournant à l'occasion avec un bâton. Ils séparaient vie et idées avec une efficacité robotique. J'aurais voulu protester, me lever, leur demander si ça les satisfaisait, d'écrire Sartre vs. Camus sur un tableau blanc avant de tracer deux colonnes et d'exposer calmement les divergences de point de vue entre ces « penseurs influents ». Était-ce pour ça qu'ils avaient voulu enseigner la philosophie? Moi, mes idées, je les aimais coincées en travers de la gorge du sujet. Je voulais un professeur tremblant, qui éparpillait ses notes, bafouillait, s'excusait, vomissait par terre. Rien ne me paraissait plus noble et libérateur, moins forcé et hypocrite, que de s'abandonner au spectacle de la météorite qui grossissait dans le ciel de ma conscience. C'est sans doute pourquoi toute aspiration professionnelle ou, mieux, vocationnelle, m'apparaissait dénuée de sens, pas que je la trouvasse inutile au bonheur (fugace, factice) de mes pairs, mais si j'en choisissais une, ce ne serait pas sans hasard et il serait vite évident que j'aurais pu en choisir une autre; aussi, je restais planté sur le seuil d'un kaléidoscope nauséux de possibilités interchangeable. Il était donc naturel pour moi d'accéder spontanément à un mode suicidaire dès que se dessinaient à l'horizon les impasses les plus triviales, sur une tonalité neutre semblable à celle adoptée quand je méditais la possibilité, disons, de m'inscrire à la maîtrise, ou alors d'acheter un porte-manteau. Un « pop! » discret interrompait mon flux de conscience : « C'est bien trop compliqué, choisir, je suis presque vieux, déjà, je n'ai encore rien fait. Je pourrais... (pop! on décapsule la bouteille, on verse, ça mousse, ça pétille, l'excitation, etc.) Je pourrais me suicider! Ce serait chouette, les gens pleureraient, assumeraient leurs torts, me prendraient soudain très au sérieux, diraient : "Son humour et sa frivolité dissimulaient en vérité une grande détresse". Marcus donnerait une allocution funèbre respectant mon aversion des sentiments convenus : "Connaissant Antoine, il n'est probablement pas mort. Il a monté cette mise en scène sans raison particulière et pratique désormais la contrebande de tableaux volés à Hanoï. Ne cherchez pas à comprendre,



ses fins sont strictement narratives.” Marie serait là aussi, Marie la meilleure fille que j’ai connue, celle que j’avais pris un an à regarder avant d’être sûr que c’était à elle et pas à une autre que j’avais envie de dire : “je t’aime”, mais qui, n’étant malheureusement pas une photographie souriante collée sur une planche de carton découpée attendant que je la sélectionne ou rejette, et de fait consignait sa propre grille d’évaluation des partenaires potentiels, m’avait ultimement préféré Mike<sup>6</sup>. Quelle erreur, se dirait-elle à présent, agenouillée devant ma tombe, comprenant que mon exaspérante inertie n’avait été que la conséquence tragique de ma trop grande lucidité. » Et puis la bulle qui accueillait ce phantasme sado-narcissique éclatait d’un autre « pop! » lorsque je me souvenais que je n’allais pas être en mesure de me déplacer ce jour-là pour assister à mon enterrement et n’allais donc pas me délecter des mines repentantes de mes ex étant donné que, dring dring y a-t-il un pilote dans l’avion?, je n’allais plus exister. Et ne plus exister, en toute honnêteté, ça me fout les jetons. Imaginez-vous donc qu’en ce moment j’ai une conscience, je pense, je suis une *personne*, j’existe, j’ai la tête dadaïste qui produit continuellement des souvenirs des résolutions des attentes des regrets des soupçons des petits chiens des bouches des pattes de chaise des chefs italiens des espaces entre les dents des galaxies qui explosent des rayons de Soleil des tasses de café des champignons phosphorescents des énormes éléphants des minuscules hommes-carottes carolingiens des têtes réduites accrochées à des flûtes en bambou faisant des grimaces horribles des crottes anthropomorphes qui jouent de la guitare électrique des labyrinthes qui portent des lunettes fumées des tulipes des seins des cerceaux des arches de Noé des gobelins des krapatulothorinx (imaginez le krapatulothorinx!), une population débridée et gazeuse de fragments mentaux qu’un inépuisable monologue intérieur s’acharne à relier pour former ce qu’on appelle couramment une identité. Mais il suffirait d’un temps, le dernier de la dernière mesure, le « pop! » de sortie – le cœur s’arrêterait de battre, le cerveau de relayer ses commandes aux organes pendant  $x$  secondes – pour que cet univers s’évanouisse sans laisser de trace dans l’air ou la terre. Où irait donc mon peuple? Il était impensable que ma conscience ne soit pas *archivée* quelque part, sous une forme ou une autre. Le vertige qui m’étouffait quand je pensais à ma mort était dans cette cassure sauvage, pas dans la peur de vieillir ni même dans le manque de sens. Mon problème était cosmique : c’était la disparition de Tout, c’était

---

<sup>6</sup> Je le battais en « français » et en « sens de l’humour », mais il me dépassait largement en « stabilité », « sens de l’écoute » et « cuisine ».

*l'inconcevable*, l'entendement ne sachant concevoir ce qui précisément marque son terme et son dépassement. Frisson du néant : *où serais-je donc quand je ne serais plus?* L'absurdité de la question renfermait tout le désespoir dont nous avons besoin pour en comprendre la rhétorique. Ce n'était pas une question mais une plainte, un gémissement, une protestation couplée à un soupir d'abandon. Cela dit, il y avait peut-être une lumière au bout de la vision-tunnel, une doublure argentée sous l'obscur étoffe de mes pensées. Après tout, mon effroi devant l'inexistence révélait par la négative mon attachement dévotieux au bref laps de temps qui m'était imparti en ce monde. Voilà de quoi relativiser mes élans vers l'autodestruction. J'étais, les faits parlaient d'eux-mêmes, amoureux fou et inconditionnel de la vie! Je voyageais d'un bout à l'autre de ma durée sur Terre dans l'amour de ce que j'étais, de ce que je possédais, de ce qui me saisissait par sa beauté, sa bonté et sa justesse. Et cette constatation magnifique, quand bien même elle émergeait du contraste avec les plus tristes et laides conclusions, me guidait depuis que j'avais compris que la vie n'allait jamais cesser de me sembler absurde, que, réellement, je n'avais pas grand-chose à faire sur cette grosse boulette bleue à part contempler quelques minutes de plus la lumière du Soleil et jouer avec ceux de mes compatriotes humains que j'avais envie d'appeler mes amis. D'entre toutes, c'est cette pensée (celle de mes amis) qui m'émouvait le plus, qui entraînait dans mon âme telle une bouffée d'air frais, comme si, alors que je me noyais, une main se tendait vers moi pour me sortir de l'eau. Un auteur équivoque écrivait que le bonheur, c'est la surprise qu'on ressent quand on cesse subitement d'être malheureux. Quand je songeais au fait que, depuis que j'étais conscient de la mort (c. 1998), je longeais l'arête d'un précipice sans fond dans lequel, bien que j'en ressentisse violemment l'emprise hypnotique, je n'avais aucune, mais absolument aucune envie concrète de me jeter, je me disais que j'étais peut-être la personne la plus heureuse que je connaissais. Il y avait en effet tant d'oscillations en moi sur le thème du bonheur et du désespoir, se manifestant en alternance presque isochrone, qu'à peu près tous les jours je révisais sous une lumière nouvelle l'aporie de ma vie entière et m'écriais, dans une explosion mêlée d'étonnement et d'euphorie, comme si c'était la première fois : « j'ai enfin compris! ». Le bonheur après la noyade, au quotidien. Ma condition humaine, on le voit, était extatique. Ensuite faut-il préciser que cet amour de la vie n'était pas évident à évaluer de l'extérieur. « Aimer la vie », dans mon livre, n'était pas synonyme d'atterrir en hydravion sur un lac turquoise, de pousser trois cycles d'études en chapellerie médiévale ou d'ouvrir une boutique de crème antirides aux poils de framboises

vertes. Mon quotient euphorique n'était pas mesurable à partir de mon profil LinkedIn. Si visser des synapses entre mes neurones était source chez moi de jubilation infinie, je restais, du point de vue d'un instructeur de capoeira ou d'un aficionado du surf aérotracté, l'image même de la torpeur, ayant pratiquement intégré la composition du divan vert dans lequel Marcus, T. S. et moi nous encrassions dans l'attente que quelque chose se passe ou que l'envie nous en passe.

— Tu pourrais écrire un livre, suggéra le Dr. Marcus Violans<sup>7</sup>, psychiatre et psychopathe. Pour que les autres comprennent. Ce qui semble te démanger, ce sont les autres.

— Ils sont l'enfer, acquiesçai-je. Comme disait Jean-Paul Sartre : « Il faut bien commencer par de quoi ». Mais écrire des livres est précisément ce par quoi commencent tous les zigotos de mon espèce, c'est pourquoi tous les livres parlent de la même chose. Je veux dire les livres intéressants.

— L'amour... la mort... l'amour de la mort... la mort de l'amour... Chloë... marmonna T. S. Morseault, clochard et guitariste dans un one-man-side-project s'inscrivant librement dans le genre du folk-zéro.

— Vous voulez quoi pour déjeuner, les gars? demandai-je, et mes yeux veineux, dingues, obliquèrent vers la caisse de 24 déjà bien entamée de la veille.

— Antoine... gémit T. S., on s'est saoulés hier, tu ne te souviens pas?

— Je n'en ai pas l'ongle d'un souvenir, dis-je en fixant la fenêtre du salon, le visage empreint d'une gravité théâtrale. Je les ronge trop. À vrai dire, je n'ai aucun souvenir du passé. Je me suis réveillé page blanche, Document1. Le monde est à refaire au grand complet de la tête à la mousse de nombril et ça commence ici, entre les murs du placenta chauffé où j'ai pied à terre dans la géhenne.

— Une compétition de lancer du marteau se tient présentement dans ma tête, protesta-t-il. C'est du sport, vivre.

---

<sup>7</sup> Il voulait que je reste pauvre afin de devenir mon mécène. Que ce fut par désir d'établir sur moi sa dominance ne m'ébranlait guère car, étant de ceux qui nourrissent de futiles projets d'autoactualisation artistique, j'étais tôt ou tard condamné à me prostituer, donc pourquoi ne pas commencer maintenant avec des gens dont les intentions m'étaient limpides?

— Prends un médicament! De la bière, par exemple, ferait l'affaire. Cette dernière serait ketchup.

— Un médicament, oui! approuva joyeusement le Dr. Violans en sortant un calepin.

— Tu es le dernier des maniaques, dit T. S. en secouant la tête mais décapsulant tout de même, parce que ma logique était impeccable, la bière que je lui glissais sous le nez.

— Antoine, reprit Marcus en descendant ses petites lunettes rondes sur le busc de son nez. Le plus important, c'est la forme. Dans quelle géométrie bien personnelle veux-tu circonscrire pour ne pas qu'il déborde de partout ton obnubilant sentiment d'absurde?

— Hm, hésitai-je en étudiant les contours de mon environnement immédiat, j'aime bien la forme du divan vert.

— C'est bien, voire très bien, hocha-t-il la tête en croisant psychiatriquement les jambes, et il y a même une couleur! Quoi d'autre?

— J'aime aussi la forme de ce que nous tenons dans nos mains.

— Des bières, se désola T. S.

— Nous avons deux formes géométriques, résuma Marcus. Alors, laquelle choisiras-tu? La bière ou le divan vert? Le fil rouge ou le fil bleu? L'œuf ou l'enveloppe?

— Espèce de Guy Mongrain! Les deux en même temps, c'est possible. Tu ne comprends rien aux belles lettres. La lettre B, par exemple, est une très belle lettre. Le savais-tu?

— Je l'ignorais! C'est vrai, je suis meilleur en laides lettres, comme P. C'est que je lis peu en dehors des textes scientifiques ou médicaux. Pas pour l'école, pour le plaisir. Étant psychopathe, j'aime regarder des photos de blessures.

— On dirait que vous parlez absolument au hasard, remarqua T. S.

— Bon, sortons de la stricte géométrie, décida Marcus. Comment comptes-tu faire croire que tu as dit quelque chose de nouveau quand ta seule réussite aura été de rafraîchir la garde-robe de l'existentialisme?



est des *vras*<sup>8</sup> ». Il y a en moi des motifs infantiles – la bière, le divan vert et autres de même pâte – qui tirent vers le bas. C’est pareil pour Mozart & cie : ça commence par un trébuchement dans les lacets sur la ligne de départ, par une humiliation ou une faiblesse, un avorton répugnant accroché à la jupe de sa maman, et ça travaille avec ça, ça sublime du pathologique. Pour convaincre Mozart (ou Nietzsche) de ma légitimité, je ne dois pas nier mes motifs, me faire violence au nom des « beaux » mots et des « belles » idées, mais les embrasser à pleine bouche. Si ce que mon âme appelle de tous ses vœux, c’est de faire caca sur le plancher en ricanant, qu’il en soit ainsi! Modeler, à partir de la pâte de mes fantômes, une forme nouvelle : un golem. Jeter aux pieds sales de la plèbe cet hybride monstrueux et attendre les pierres. Mais je n’aime pas recevoir des pierres, alors mon golem je l’emballerai dans des présomptions littéraires en papier bulle et je mettrai des faveurs, des tresses et des rubans autour. Ceci accompli, je ferai la paix avec ma réalité qui est de ne pas être celui que je pense que la société pense que je dois devenir, et la société comprendra que : 1) j’en souffre; 2) je suis prêt à travailler pour m’affranchir de cette boucle vicieuse; 3) ça ne fonctionnera pas, car l’identité est peut-être élastique mais, comme un élastique, elle revient toujours à sa forme initiale, ou alors elle casse, ce qui n’est guère mieux; et 4) ce que je suis a tout de même assez de valeur pour qu’on l’aime, le chérisse et le protège malgré les mises en garde des docteurs.

— Penses-tu parler de nous? intervint Marcus, soudain tendu.

— Pire! Je vais vous faire parler, vous, mais seulement pour vous faire approuver tout ce que mon narrateur dira et fera.

— O.K! Tu vas nous fabriquer de pâles copies pour te glorifier dans le contraste.

— Ne t’inquiète pas, je vais te brosser un portrait plein de nuances que tu ne possèdes même pas dans la vraie vie.

— Que m’importe, je veux surtout que les lecteurs comprennent que je n’ai que du dégoût pour leurs aspirations médiocres.

Les lecteurs comprirent alors cela.

---

<sup>8</sup> « vrais » avec un accent québ’

— Plus j’y pense, ajoutai-je en me levant pour quérir du vin, plus je me dis que le métier d’écrivain est moins intimidant qu’il en a l’air. Après tout, « écrivain », c’est aussi le « nom vulgaire d’un insecte coléoptère du genre eumolpe, qui s’attaque aux feuilles de la vigne et y découpe des sortes de caractères », et qui est, après moi, le principal parasite de la vigne.

Je bottai le cubitainer de Notre Vin Maison qui bloquait le chemin vers la cuisine.

— Il n’y a plus de vin, dis-je.

— Il n’y a plus rien, dit Marcus en fixant le carton de 24, désormais vide lui aussi.

— C’est la romance de rien, conclut T. S. en émergeant du petit coin.

La conversation se poursuivit sur des sujets extrêmement graves et épineux que je n’aborderai pas, car il y a déjà trop de mots dans ce livre. Il était 16h30 du matin au 5280 St-Urbain, dans le Mile End. La nuit, en cet espace-temps (Montréal, février), était pressée de nous inviter dans son gouffre. Un Soleil en voie d’extinction s’était héroïquement faufilé entre les nuages, sa seule et unique réplique allongeant à présent nos ombres et les ombres de nos bières sur le parquet du salon. Bientôt toutes ces ombres se rejoindraient pour n’en former qu’une seule, gigantesque, s’abreuvant au goulot d’une bière aussi profonde que le concept du possible, levée en hommage à ces choses et ces gens qu’on ne peut trouver beaux ou bons qu’à condition qu’ils soient dans le noir et qu’on soit saouls, et en parlant du loup, c.-à-d. de ce qui avait besoin qu’on se saoule et qu’on n’en distingue pas trop bien la forme dans l’ombre pour l’aimer, le loup, donc, était en train de m’appeler sur mon téléphone cellulaire.

La surprise m’en arracha la pelle à nuages.

C’était parti, notre kiki.

## MOURIR IDIOT

Trio mâle sur divan (c’était écrit blanc sur vert). Suspendus dans l’univers, nous n’avions plus de bière. Inutile de vous expliquer comment nous en étions arrivés là : tout avait commencé, à

en croire la théorie, 13,8 milliards d'années plus tôt<sup>9</sup> à partir d'une supposée fluctuation quantique du vide. Qu'y avait-il *avant*, quelle était la nature du vide quantique s'il ne constituait pas déjà l'univers, ça je n'en sais rien. Disons pour faire court que les notions de « temps » et d'« espace » n'ont même pas de sens en dehors du modèle cosmologique qui est le nôtre et qui débute par le (vulgairement nommé) Big Bang. Toute la matière aujourd'hui dispersée entre la Nébuleuse du Crabe et le 3<sup>e</sup> Triangle de Ræ en passant par l'Œil Sombre de Xarxar et le Quasar Bizarre était alors condensée en un point extrêmement dense. Il faisait là-dedans si chaud que le temps était fondu à l'espace. Si l'on se rapproche de l'origine absolue, la densité tend asymptotiquement vers l'infini. Le point zéro correspond à ce que les astrophysiciens appellent une singularité, soit le moment où l'espace, si on peut l'appeler tel, était encore unitaire et indivisible. On ne pouvait pas dire : voici la moitié gauche de l'espace et voici la droite, celui-ci était *trop petit*. Je passerai sur les événements hasardeux et violents qui vinrent fixer pour toujours les lois sacrées de la géométrie. Le condensé initial se dilata et fit place à une soupe brûlante de quarks et de gluons. L'agitation thermique diminua, les particules élémentaires s'organisèrent en entités composites : hadrons, noyaux atomiques. Les photons naviguaient avec peine dans une brume opaque d'électrons libres jusqu'à ce que ceux-ci se couplent aux noyaux atomiques et forment les atomes d'hydrogène. L'univers devint transparent. Les inhomogénéités de densités subsistant après l'inflation cosmique entraînèrent son effondrement gravitationnel, la matière chutant dans les zones les plus denses et générant des macrostructures : étoiles, quasars, galaxies, amas, superamas. Je me rends compte que je ne parviendrai pas à tout dire dans les bordures prescrites par l'autorité capricieuse et dépourvue de visage qui commande la rédaction de cette chronique : quelques ellipses nous permettront de resserrer le propos [...]. Le tiktaalik prit son courage à deux nageoires et fit ses premiers pas sur la berge [...]. L'*australopithecus africanus*, affamé et perdu, décida à tout prendre de manger l'étrange champignon [...]. En juillet 1985, ma grand-mère tomba raide morte dans le stationnement du Ameublements Tanguay de Saint-Georges de Beauce où elle venait d'acheter le divan vert [...]. Je suis né en mai. C'est moi le printemps (cf. Céline) [...]. Mon gros phonne

---

<sup>9</sup> Komatsu, E. et al. (2009), « Five-Year Wilkinson Microwave Anisotropy Probe Observations: Cosmological Interpretation », *The Astrophysical Journal Supplement*, Volume 180, Issue 2, p. 330-376.



noir produisit un rayonnement ondulatoire qui enveloppa bientôt le salon de ma conscience et se matérialisa sous la forme de mon meilleur ami de secondaire 3, Loup Lafleur.

— Tooonyy! rota-t-il villageoisement.

Il avait une voix de basse où perçait une hésitation légère, mais structurelle (à l’opposé de circonstancielle). Je veux dire là qu’elle semblait (cette voix) avoir été saisie d’hébétude par sa mue précoce, hébétude qui s’était cristallisée en un vacillement dans les fins de phrases. Ça lui donnait une note de solennité un peu timide, qui tranchait avec les grossièretés qu’elle tendait à débiter. Elle ressemblait à un ado maigrichon vêtu d’un costard aux épaules absurdement larges revendant des Skittles à l’unité dans une cour d’école primaire. Bref elle lui allait mal, mais le résultat était sympathique.

— Sais-tu, dis-je (parce que je venais de penser à une blague), comment on appelle un animal qui marche sur des circulaires?

Il se plaignit. Je ne l’avais pas appelé en six mois et c’est comme ça que je brisais la glace? Je lui rappelai alors que notre relation était fondée, parce que le chapeau lui faisait et que nous l’avions oublié sur sa tête (de l’emploi), sur une dynamique de pouvoir dans laquelle c’était *lui*, le coupable. *Il* me devait des explications, n’ayant pas donné signe de vie depuis l’été.

— Vous aviez l’air de bien vous débrouiller sans moi et mon haleine de type qui ne rembourse pas ses dettes, s’apitoya-t-il.

— Bien entendu, Loup! Ce n’est rien de personnel, mais j’avais consenti à te perdre. Si tu as besoin d’un autre pour te compléter, tu n’es pas un humain mais un morceau d’humain. Tu n’es pas une tarte au citron délectable et balancée mais seulement un citron, qui pour exalter sa valeur doit cacher ses incomplétudes dans une recette plus grande que lui.

— Tu serais bien malheureux si tu n’avais personne devant qui bander ou étaler tes gros mots, deux activités analogues.

— Certes, et d’ailleurs bravo pour cette mise en relation comiquement cynique visant à critiquer la perversion du Logos. Cependant, le rôle que tu occupes dans ma vie *pourrait* être assumé par un autre. J’ai accès à un inépuisable bassin d’individus potentiellement aimables pour te remplacer. Seulement, et c’est ce qui te sauve, tout le monde a des faiblesses, et celles des

étrangers nous apparaissent souvent comme les plus évidentes et les plus grossières. C'est contre-intuitif de s'habituer à ne pas trouver dégoûtant ce qu'il y a de plus profondément humain dans leur caractère. C'est pourquoi on veut naturellement garder ce dont l'acquisition a coûté le plus cher en temps, en énergie et en dissonance cognitive. Ton amitié par exemple.

— On dirait que tu *demandes* que quelqu'un te pète la gueule. Ça te tourne allumé [sic]<sup>10</sup>, pas vrai?

— Guère vrai. J'ai simplement un besoin irréprouvable d'avoir une histoire à conter. C'est pourquoi je me mets autant que possible dans des situations à risque. C'est à cause de mon enfance sans conflit armé...

— Chut! Tu as du café? Je vais en avoir besoin si je veux me concentrer sur ce que tu me dis avec assez de force pour croire que tes complexes de hipster m'intéressent.

— Tu es à Montréal?! (je sursautai)

— J'erre sans but par les sloches rhumatisantes de février la poisseuse. Vous avez un hiver de farce. À Québec nous avons un nom pour ce que vous appelez neige : compote de pomme.

Il me conta qu'il avait quitté la *Vidéothèque Claude Maheu* où il sombrait dans une détresse passive depuis trois ans sous la houlette d'un Patron avec un gros P (pour prétentieux), un être (Claude Maheu) incurablement seul qui s'en prenait constamment à sa culture cinématographique<sup>11</sup> et insistait beaucoup trop sur le fait qu'il avait « rencontré Godard » dans les années 70. Le rêve de Loup : écrire, produire et réaliser des films, lesquels prendraient la forme d'un doigt d'honneur dans le trou-du-cul de son trou-du-cul d'ex-Patron<sup>12</sup>. Côté

---

<sup>10</sup> Calque de l'anglais : « It turns you on ».

<sup>11</sup> Pas pour défendre l'attitude méprisante du gros P, mais c'est vrai que, cinématographiquement parlant, Loup était en quelque sorte resté au cégep. Son genre, c'était le top 100 d'IMDb : violence hyperstylisée, antihéros nihilistes, *twist endings* (« le détective *était* le meurtrier »). Quand vous lui parliez de néoréalisme italien ou de nouvelle vague taïwanaise, son regard s'éteignait. Il connaissait David Lynch de nom mais s'en servait surtout comme punching-bag, ayant qualifié son cinéma de « random » et affirmé que les critiques avaient « trop peur d'avoir l'air stupides pour s'avouer qu'ils n'y comprenaient rien », que par ailleurs c'était symptomatique de « l'art contemporain en général » et que, « de nos jours », on pouvait « faire passer un barbot d'enfant de six ans pour un chef-d'œuvre et le vendre à des millions de dollars ».

<sup>12</sup> Ça me mettait mal à l'aise quand il embarquait sur ce sujet, dans la mesure où je ne croyais absolument pas en ses capacités. Il manquait de tout : de vision, d'élan, de talent, d'organisation, de compétences

arrondissements de fins de mois, il avait décidé de se mettre sérieusement au poker en ligne : il avait commandé des bouquins et s'était inscrit au séminaire (payant) d'un ex-champion canadien. Inutile de vous dire (je dirai, donc, prétérition oblige) qu'au cours de cette période il n'eut pas l'encrier très juteux, occupé qu'il était à angoisser pâlement devant son ordi en suivant le cours (descendant) de ses investissements. La nuit du 28 au 29 février, il devait être 2h du matin et Loup mangeait frénétiquement son pad thaï sans quitter l'écran des yeux, il venait de tout miser sur un brellan d'as, et un certain DJ\_Costo, dont l'avatar portait un chapeau de cowboy et esquissait un sourire narquois, l'avait suivi avec une paire de 7. Quel imbécile! Sauf qu'au tournant la paire était devenue un brellan, et à la rivière le brellan était devenu une main pleine. *U suck*, écrivit DJ\_Costo dans la boîte de clavardage. Quoi?! Mes chances étaient évaluées à 98%! hurla Loup dans le noir, réveillant accidentellement son meilleur ami de la garderie avec qui il partageait un appartement pour célibataires<sup>13</sup> dans une cage à lapins en béton armé jouxtant la pyramide de Ste-Foy. Il eut l'impression qu'il était en train de se noyer. Il devait changer d'air, oublier qu'il venait de flamber 500\$ en 24h (et 10 000\$, c.-à-d. toutes ses économies, en trois mois) sans s'être amusé une seule fois, alors il ramassa ses cliques et ses claques, ses deuils, ses peines et ses guenilles, foutit tout dans son char et commença à conduire, d'abord sans direction précise, puis vers Montréal quand il constata qu'il avait d'instinct passé les ponts. Il avait essayé de m'appeler toute la journée, déplora-t-il.

— Laisse-moi deviner... tu n'as nulle part où aller et tu ne me laisses pas le choix de t'héberger pour la nuit?

— Juste une nuit? Ta générosité a connu de meilleures heures.

— Ben, tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites si dormir sur un tapis de yoga ne te gêne pas. Mon ami T. S. prend déjà le divan.

— C'est pas grave, je peux dormir dans ton lit.

---

techniques. C'est douloureux de penser qu'on peut écouter une personne parler deux minutes et tout de suite comprendre qu'elle ne concrétisera jamais l'existence pour laquelle elle se lève chaque matin. C'est vraiment terrible en fait.

<sup>13</sup> Divan de cuir noir, posters « humoristiques » sur le thème de la bière, gros pot de protéines en poudre et kettlebells prenant la poussière dans un coin du salon.

— Et si j'ai envie de dormir avec Mai?

— Peut-être que *moi*, j'ai envie de dormir avec Mai. Y avais-tu songé?

— Mmm...

— Tu sors encore avec?

— Non, mais rien dans notre relation n'avait de sens, à commencer par notre rupture<sup>14</sup>.

— Je peux essayer la cryogénie en amateur dans un banc de neige si tu préfères t'enrouler ton ex. Oscar et David<sup>15</sup> non plus ne veulent rien savoir de moi. Je leur écris que je m'en viens à Montréal et ils me répondent « super, on fera de quoi un de ces quatre! », puis quand je leur dis que je cherche une place où dormir ils sont soudainement frappés de mutisme. Je n'arrête pas de les sonner, en vain. J'ai pourtant, en ma possession, des... wink wink... *médicaments*.

— Délectable... Amène donc ton popotin qu'on en finisse avec tes jérémiades.

— Au fait, c'est quoi, l'animal qui marche sur des circulaires?

— Un encyclopède.

— Tu me dégoûtes.

Nous raccrochâmes de concert sans nous consulter, télépathiquement liés par notre horreur des formules toutes faites, des superfluités telles que « ça va? » ou « on devrait se voir plus souvent ». Le lecteur, à ce stade, aura certainement remarqué à quel point je déteste le superflu, l'inutile, l'excès, le bruit, l'ostentation, le bavardage<sup>16</sup>, et combien, à l'inverse, j'aime la concision, le minimalisme, l'épure.

---

<sup>14</sup> Depuis notre deuxième rupture, Mai et moi étions engagés dans une sorte de danse téléphonique où se mêlaient aux expressions de désir ce que j'appellerais des *micro-agressions complices*. Son plus récent texto était : « Je serai au Possiblo vers 22h et j'aurai assez bu pour prendre de mauvaises décisions, je te dis ça de même ».

<sup>15</sup> Mes meilleurs amis de secondaire 4 et 5 (en fait, 5 et 4 respectivement, mais la coutume veut malheureusement qu'on les nomme « Oscar et David » et non « David et Oscar »).

<sup>16</sup> L'ornementation, l'affectation, la surcharge, le débordement, l'abondance, le déferlement, l'immodération, la boursoufflure, l'exagération, la parure, l'épate, l'esbroufe, le gonflement, la grandiloquence, la surenchère, l'effusion, l'emphase, la platine, l'épanchement, la faconde, l'apostume, l'ampoule, l'enflure, la débauche, la bouffissure, l'orgie, les chichis, flaflas, tralalas et autres colifichets, tintouins, bagatelles, brimborions, billevesées, affûtiaux, affiquets, amusoires, oripeaux, fariboles,

— Je suis le Dr. Marcus Violans et que l'on m'explique la situation! exigea le Dr. Marcus Violans avec violence et mépris.

— Nous allons boire plus d'alcool, expliquai-je en agitant une baguette<sup>17</sup> sur un grand tableau<sup>18</sup> recouvert de graphiques en pointes de tarte<sup>19</sup>.

Marion apparut dans le cadre symbolisant le passage entre le salon et la cuisine, grayée en mitaines de four et tablier orné de dessins de cucurbitacées. Une vision qui se raccordait (pour ainsi dire *ombilicalement*) à mon expérience de la mère, si normative qu'elle fut.

— Antoine, est-ce que tu veux de la ratatouille?

Pour une raison que nul n'hésitera à qualifier de freudienne, l'apparition, les mots, l'intonation de Marion excitèrent en moi un violent trouble de l'humeur. Elle était *trop* confiante dans son avenance et *trop peu* désireuse d'obtenir quelque chose en retour.

— Arrêtez, criai-je en me tirant les couettes furieusement, de m'offrir des choses!

Marion fit aussitôt machine arrière à l'aide de ses pieds.

— Comment voulez-vous que je grandisse si tout m'est toujours donné? continuai-je en fixant le plancher, mon visage devenant, grimace oblige, à la fois puérule et ridé.

— À quel « vous » t'adresses-tu exactement? demanda Marcus en replaçant ses lunettes<sup>20</sup>.

Marion, tout doucement, de la cuisine : — Tu peux juste dire non merci.

La blessure et la désapprobation dans sa voix étaient maîtrisées. Leur expression était mature, sans emphase spectaculaire.

---

babioles, bricoles, breloques, broutilles, baguenauderies, calembredaines, garnitures, fanfreluches, sornettes, vétilles, sottises, puérilités, bêtises, fichaises, foutaises, filandres, inepties, futilités, frivolités et flatulences.

<sup>17</sup> métaphorique

<sup>18</sup> métaphorique

<sup>19</sup> métaphoriques

<sup>20</sup> Il faisait tout le temps ça pour nous énerver. Tous les psychiatres développent un tic expressément pour énerver leurs patients. Ça tire l'inconscient des vers du nez.

— Englué! Je suis englué dans vos élans maternels! Vous me reconstituez un filet de sécurité sitôt que je me dépends du précédent. Où que j'aïlle, il se trouve systématiquement quelqu'un pour me nourrir, laver mon linge et faire mes impôts. Le monde entier *conspire* à me supporter au détriment de mon autonomisation!

Elle traversa le salon de manière non dramatique mais à bonne vitesse et ferma la porte de sa chambre derrière elle. Je me tournai vers le quatrième mur, situé à l'intérieur de ma tête :  
— Voyez, il m'est d'autant plus difficile d'en parler qu'on ne peut reprocher à quelqu'un son penchant naturel pour le don de soi!

T. S., placidement : — Tu devrais aller t'excuser.

— Vous n'êtes pas assez familiers avec la dynamique entre Marion et moi pour vous permettre de juger. Cette situation arrive en fait fréquemment.

— La situation où tu te fâches parce qu'on t'offre de la ratatouille? demanda Marcus.

Mon visage se tordit en une moue de professeur d'université embarrassé de devoir répondre à une question impertinente : — Écoutez, je suis conscient, *sur le plan intellectuel*, d'avoir agi en tarla, en gnochon, mais je ne peux aller m'excuser *maintenant*, je dois d'abord étendre les frontières de mes remords par-delà celles de mon orgueil. Il faut que ça vienne de moi.

— Tu te rappelles pourquoi je suis ici, n'est-ce pas? dit Marcus en sortant un chèque d'un repli cubiste de la réalité. Voilà 600\$, pour ton loyer. On est le 29 février.

— Le jour le plus rare... marmonnai-je rêveusement.

T. S., placidement : — Tu devrais aller t'excuser.

Marcus promenait le chèque devant mes yeux en imitant le battement d'ailes du papillon. Je le lui arrachai prestement avant qu'il ne provoque une tornade au Texas et sautai sur mes deux pieds.

— Je viens de *décider*, et ce sans y être poussé par qui que ce soit, que la meilleure chose à faire en ce moment est d'aller m'excuser auprès de Marion.

## MOURIR IDIOT

J'habitais le Mile End avec Marion F. et Papillon St-Martin sa cousine issue de germain depuis l'été précédent. L'apparte (pardonnez l'abréviation affectueuse) trônait à la cime d'un escalier pour le moment entièrement recouvert de verglas, rampes y compris. Ses marches 3 et 13 (sur 15) n'étant pas vissées au limon, elles risquaient de basculer sous tout pied non averti (e.g. le Père en visite). Or il n'était pas question pour moi d'en atténuer, armé de grattoir et tournevis, les potentialités de pétage de dents d'en haut, de fiole, de margoulette, pas parce que j'étais paresseux (ce que je n'étais pas *pas*, soyons francs), mais parce que cette négligence lançait un fier signal à nos voisins : derrière cette barricade contre la sclérose adulte (physique mais surtout morale), nous annoncions notre rejet de la responsabilité et posions les fondements de notre éthique du risque. Cet escalier était un manifeste politique, une performance, une déclaration têtue de mauvaise foi juvénile. C'était l'incipit du 5280 St-Urbain (H2T2W9), le 5 ½ le moins cher et le plus chouette du quartier le plus insolemment hip de la métropole. Derrière une porte jaunie par toutes les cigarettes fumées à son pas s'étalait un parquet de bois franc que trop d'eau avait gondolé et trop de sel blanchi. L'éléphant dans le portique était bien sûr l'absence de tapis d'entrée, que personne, jamais, n'avait songé à pallier, sans doute parce qu'il (l'éléphant) écrivait un autre paragraphe de notre manifeste architectural, celui qui portait sur la violente fugacité de la jeunesse. À travers ce « paillason négatif », nous annoncions que nous n'étions que de passage, que nous profiterions des bonheurs de ce bois franc nouvellement rénové sans aucun souci (philosophie!) de le sauvegarder, puis laisserions à d'autres, plus posés que nous, la tâche de réparer nos ruines tandis que nous continuerions notre dérivation d'un appartement jetable au suivant, la conscience libre de tout rapport affectif à l'historicité.

C'est certainement parce qu'il avait compris tout ça que Loup Lafleur, sitôt passée la porte, essuya ses bottillons mouillés sur le plancher en criant « Pas besoiiiiiiiiin de frapper pour rentrer chez TOI » avant d'enchaîner au sujet de ses « gonades enflées comme des navets ». J'étais alors sur le point de livrer mes excuses à ma colocataire, mais l'apparition cacophonique de ce monstre frisé aux joues rouges et aux mains pleines de sacs me coupa le plancher sous les pieds.

— Bro, mec, dude<sup>21</sup>, je n'ai pas parqué ma citerne depuis des lustres, si tu voué ç'que j'veûx dîre.

— Pas du tout, dis-je en jetant un œil vers la porte de Marion.

— Récuré la marmite, ratissé le bunker, cravaché le pur-sang, débroussaillé la tranchée, désenclavé la péninsule, bivouaqué dans la crevasse, explosé le terrier, planté le javelot dans la moquette, fait crapahuter le flemmard, mis la quenelle dans le shaker, fait sprinter l'unijambiste, joué du serre-croupière, nourri la bouche sans dents, mis papa dans maman, tu piges, tu captes? J'ai du sperme d'accumulé jusque dans le blanc des yeux!

— J'ai vraiment *hâte* que tu me racontes tout ça mais j'ai des excuses à présenter à Marion.

— Une fille? dit-il en s'immobilisant, soudain inquiet, et son visage pivota lentement vers la porte que je n'avais pas cessé de fixer.

Il me prit par les épaules et chuchota à deux doigts de mon visage : — Tu te la fais, celle-là?

Il tenta un clin d'œil complice.

— Loup, as-tu amené une brosse à dents?

Il me lâcha et soupira bruyamment en fixant le plafond : — J'ai perdu ma voiture.

— Quoi?

— J'ai oublié où je l'ai garée! Toutes mes affaires sont dedans. Je sais seulement que c'était proche de la station de métro orange.

— Genre, Laurier?

— ORANGE, j'ai dit.

— Laurier c'est sur la ligne orange.

— Je sais pas! Je me rappelle juste que la ligne était ORANGE.

---

<sup>21</sup> Il aurait pu ajouter : gars, type, blaireau, bonhomme, gadjo, gazier, gaillard, gazou, gonze, gus, keum, hombre, fiâsse, bougre, caïd, mecqueton, man, frère, gros, big.



C'est là seulement que je constatai qu'il ne portait qu'un pull gris et des gants magiques dont tous les doigts étaient troués. Il avait aussi un bonnet sur la tête, qui faisait office de couvercle retenant de jaillir en tous sens ses indomptables frisottis de jais. Deux cercles muqueux ornementaient les petites narines de son nez en pivoine. Il reniflait comme une cheminée et affichait un large sourire qui se voulait bonhomme mais donnait plutôt envie d'appeler la police.

— Mais j'ai pas oublié la bière!

— Tu te feras donc des amis! Va trouver mes collègues et enfonce-leur ces goulots dans la bouche! C'est tout ce qu'ils attendent. Allez hop! Que ça saute!

Je claquai des doigts et lui fis pousser-pousser dans le dos pour le mettre en train-train.

Marion avait la grande chambre. Elle donnait sur une rue si passante que les voitures y fusionnaient phénoménologiquement jusqu'à former un matériau continu et indénombrable : *de la voiture* (pensez à *de l'eau*). C'était donc la plus bruyante<sup>22</sup>, mais aussi la plus lumineuse. Elle entretenait avec la mienne un rapport de maternité, c.-à-d. que l'une était née dans l'autre. Notre proprio avait installé, pour les séparer, une cloison à la minceur placentaire (Marion était donc au fait de tous mes horribles hobbies, i.e. jouer au Monopoly seul). Je n'avais ni fenêtre ni base de lit; mon matelas était posé sur des étales de marché fruitier. Ma colocataire, elle, avait le sens de l'habitable. D'intuition elle savait comment déplacer une chaise ou orienter un livre sur une étagère pour corriger un défaut d'atmosphère et faire ressortir les qualités propres à l'espace. Ses nombreuses plantes faisaient plein usage de la verticalité et produisaient un tableau satisfaisant de lignes, de courbes, de diagonales, de juxtapositions et de rencontres. C'était tout un jardin : des gamarrées à grandes feuilles formaient des arceaux près d'un vaste poitrail de nomadines blanches, des grappes de rouge-printemps flambaient sur les poutres du taveleau, des jaunes jamaches liquanaient du plafond et s'entrecoudaient sur les épitrées

---

<sup>22</sup> Pas que ça lui posât problème : Marion était dure de la feuille, entre autres adversités génétiques qui ne la rendaient que plus impressionnante. Le jour, elle portait un appareil auditif qui lui donnait une meilleure ouïe qu'à tout le monde.

pour aller venoyer au-dessus de l'occlume où des rhizomes de cuirochée slalomaient entre les gazopoles de Jupiter<sup>23</sup>.

Marion était comme d'habitude en train de lire un article savant sur les grenouilles, le visage éclairé du côté droit par une lampe de luminothérapie. Les circonstances de la vie, soit une directrice qui l'avait aiguillée en ce sens et une subvention du CRSNG, avaient fait en sorte qu'elle deviendrait, d'ici quelques années, une autorité canadienne et peut-être mondiale en matière de grenouilles. Ça pourrait être pire, se disait-elle souvent. Elle leva sur moi des yeux de chevreuil ébloui par les phares d'un camion.

— Marion, savais-tu (car je venais de penser à quelque chose d'intéressant) qu'en 1953 plusieurs anthropologues, préhistoriens et botanistes se réunirent à l'occasion d'un symposium intitulé « Did Man Once Live by Beer Alone? », autour de l'hypothèse selon laquelle c'est la fabrication de la bière et non du pain qui a conditionné la culture et la domestication des céréales?

— Je l'ignorais, dit-elle, le regard hagard.

Des figurines d'animaux faisaient la queue leu leu sur le rebord de la fenêtre. Je m'assis sur le coffre à chapeaux qui la joutait et fit faire une promenade à un éléphant de plastique.

— Bêêê... Euh... C'est quoi le cri de l'éléphant, déjà?

— Antoine, ce n'est pas pour être bête mais j'ai besoin d'étudier.

— Pour être bête! Ha ha. Je la pogne. Écoute Marion, je suis d'abord venu pour m'excuser, mais *avant*, j'aimerais simplement dire que je n'ai aucune *attente* envers toi.

— Je sais Antoine, je n'ai pas expressément cuisiné de la ratatouille pour toi.

— Non non NON, je SAIS! Mais le problème, c'est que je DÉSIRES manger. Donc si tu m'offres de la bouffe, je RISQUE d'accepter.

---

<sup>23</sup> Je passerai sur la troisième chambre qui, creusée dans le chaînon manquant des perspectives par une intelligence orientée profit et si étroite qu'on n'y pouvait insérer de lit double, était techniquement occupée par la cousine Papillon. Enfin, elle en payait le loyer, mais si je la croisais quelque part ce n'était jamais chez nous.

— Quel est le problème alors?

— Le PROBLÈME, c'est que MOI, je ne te fais jamais à bouffer, ce qui cause une inégalité.

— Alors fais-moi à manger.

— Mais je n'en ai PAS ENVIE.

— Alors ne me fais pas à manger. Moi non plus je n'ai pas d'attentes. La réalité est la suivante : je cuisine d'abord pour moi et j'ai des restes. Je sais aussi que, si je ne t'offre rien, tu vas littéralement te laisser mourir de faim sur le divan.

— Ça, c'est MON problème.

— Écoute, je t'aime beaucoup Antoine, mais tes excuses ressemblent étrangement à une continuation de la série de reproches que tu m'as faits tantôt parce que je t'ai offert à manger. J'ai quitté l'espace commun parce que je n'avais pas particulièrement envie d'entendre ça, mais apparemment tu as trouvé judicieux de me suivre jusque dans ma chambre pour insister sur ton point.

— O.K. Je m'excuse, donc.

— C'est correct, Antoine, je ne suis pas vraiment fâchée. Je vais revenir vous voir tantôt. Comment va T. S.? Des nouvelles de Chloë?

— Oui, viens avec nous! Je suis désolé. Je t'aime tant! Débridons-nous tous ensemble, la grande famille du 5280, par les rues du Mile End! Loup vient de faire irruption, les bras terminés de bières tel Édouard aux mains en ciseaux de mains en ciseaux. Il est au salon, mon pire ami. Je t'avertis, il est spécial. Pardonne-lui car il ne sait pas ce qu'il faut.

— J'ai tout entendu, Antoine. J'avais mon appareil d'espionnage accidentel.

— Tu nous as pris en flagrant délit d'être des hommes cis?

— Oui, et blancs en plus, mais je te pardonne.

— Marion, je te promets qu'il ne se passera jamais rien entre toi et moi.

— Je sais, j'ai une agentivité.

- Il n'y a rien, je dis bien rien, de sexuel entre nous.
- Non, en effet!
- Et je ne veux pas dire par là que tu n'es pas attirante!!!
- O.K. O.K.
- J'ai fait des rêves érotiques à ton propos Marion.
- Des rêves érotiques!
- On s'embrassait dans ton lit... *ce* lit... (mes yeux tracèrent un sinistre chemin vers son lit) quand, soudain...
- Soudain... (ses yeux suivirent les miens et s'arrêtèrent, inquiets, sur le lit)
- Je PISSAIS dans tes couvertures.
- Ah! (elle fit un infime mouvement en direction du lit, comme si son inconscient voulait le protéger contre mes invasifs fluides)
- Ça a jeté un froid.
- En effet, je n'aurais pas voulu continuer de frencher après ça.
- Dans le deuxième rêve, c'était toi...
- Qui... faisais pipi?
- Non, mais tu VOMISSAIS dans ma bouche.
- Bon, voilà qui règle des choses! Moi j'ai rêvé que je donnais de la soupe à mon fils, mais mon fils était tellement petit qu'il tombait dedans. Paniquée, je le cherchais dans le liquide brûlant avec une louche. Il allait cuire! Mais je ne le trouvais pas. Je me sentais tellement coupable.
- Ton vomi ressemblait à du blanc-manger.

— Antoine, la symbolique de nos rêves est aussi évidente qu’attachante. Je suis heureuse que tu sois parvenue à la conclusion la plus saine pour notre relation... mais laisse-moi tranquille, O.K.?

Au salon, Loup avait fait ce que doit et déballé ses trésors à l’ombre du sapineau de Noël. Je ne vous en conte pas de belles : il desséchait là depuis deux mois et ses aiguilles étaient devenues jaune paille et pulvérulentes. À défaut de lui acheter un pied, nous l’avions fait tenir en équilibre précaire dans un énorme pot Mason rempli d’eau grise ayant autrefois contenu quatre litres d’aubergines dans l’huile. L’obscurité commençait à prendre ses aises. T. S. alluma l’ampoule au bout d’une tige et surmontée d’une couche pour adultes qui faisait office de lampe de plancher et s’aménagea un chemin dans le labyrinthe des bières vides pour aller s’en chercher des pleines. Les recommandations du médecin l’avaient finalement convaincu : *Similia similibus curantur* (le latin justifie les moyens). Guidé par les principes homéopathiques, il était à présent bien remis de sa veille et buvait proverbialement et profusément. Il avait l’humeur en girouette. Une minute c’était la bébéatitude, le nirvana en mode assommé à coups de poêlons, avec la langue sortie et des farlouses, spionnelles et troglodytes voletant et cuicuitant tout autour comme dans les dessins animés du samedi matin, et celle d’après il se renfrognait, sa glabelle se remplissait de rides, il regardait avec dégoût mon poster de Jean Leloup tenant au mur par une seule languette de scotch, les moulures que j’avais détruites en m’y accrochant un soir pour tenter des tractions, ma lampe-couche, mon arbrisseau fossilisé. Marcus lui jetait de temps en temps, par la bande, des coups d’œil avisés et inquisiteurs, signalant une sorte de compréhension tacite. Je le voyais bien, ces visages à double tranchant avaient fait des messes basses dans mon dos encore dormant<sup>24</sup>!

— Qu’est-ce donc que vous vous dites avec vos yeux? J’exige d’être informé de chacune de vos interactions passées, présentes, possibles et/ou imaginaires!

Une requête parfaitement raisonnable, estima Marcus, et il s’empara du Coussin de la Parole.

---

<sup>24</sup> Marcus, arrivé vers 15h, nous avait trouvés dans des postures obscènes : T. S. cambré par-dessus la caisse de 24, sur le divan. Quant à moi, j’étais semble-t-il parvenu à ma chambre, mais j’avais manqué mon lit de peu. Un bol badigeonné de pesto à ma droite et une fourchette voguant sur mon ventre au gré de mes gonflements de poitrine laissaient deviner que je m’étais nocturnement et somnambuliquement farci d’amidon avant de m’écraser au sol comme une montgolfière trop lestée.

— Je reprendrai, avec l’humilité du messager, ce dont T. S. t’a fait part hier et que tu aurais, s’il faut te croire, oublié<sup>25</sup>. C’est que T. S. se sent – il peut en témoigner par un hochement – terriblement coupable (T. S. hoché), mais de quoi, ça, il l’ignore (T. S. haussa). Tout commence avant-hier. C’était les un an de T. S. et Chloë. Chloë, rappelle-toi, n’est pas connue dans nos cercles, et encore moins dans ce carré d’as, comme une grande buveuse, même que c’est une toute petite buveuse, une sous-développée en boisson, oserais-je dire. Pour cette raison elle éprouve, si tu me permets ce pseudo-diagnostic (T. S. permit), un sentiment d’inadéquation par rapport à lui et, par extension, à nous, ses amis. T. S., qui ne veut pas se définir par son alcoolisme, a souvent affirmé à Chloë que ça ne changeait rien à ses sentiments, qu’elle s’enivre ou pas. Mais plus il insiste sur ce point, plus elle se convainc du contraire, soit que c’est pour lui capital, qu’il ne s’excitera jamais durablement pour une fille « plate » qui ne lève le coude que de mauvaise grâce. Alors elle s’est mise en tête de l’accoter. Pardonne-moi cette irruption a posteriori dans votre intimité (T. S. pardonna) : ils finissaient de souper et T. S. avait déposé son verre de manière conclusive quand Chloë s’est enhardie. Elle a voulu l’impressionner, l’a défié : « Tu vas te coucher, chochette? », a sorti une bouteille de tequila de son sac à main. T. S., tu le devines bien, n’a pas dit non, s’est laissé séduire par la Nouvelle Chloë, et il n’est pas utile de détailler la suite, surtout que personne ne s’en souvient. T. S. s’est réveillé dans sa voiture, le lendemain après-midi, seul. Inquiet il a conduit en zigzags et en vomissant dans son coffre à gants jusque chez sa blonde, qui est aussi par défaut chez lui (« était », marmonna T. S.). Or arrivé à sa destination, coin Henri-Julien et Villeneuve, il s’est rendu compte qu’il n’avait plus ses clés. Afin d’entrer, il a pris l’escalier de secours et cassé une fenêtre du balcon arrière. Nulle trace de Chloë, à l’exception de son parfum, lequel flottait encore autour de la nature morte de leur dernier souper : un plateau recouvert de coquilles d’escargots, une coupelle où finissait de rancir un fond de sauce au beurre, quelques tranches de fenouil et graines de grenade dans un saladier, une bouteille de tequila entièrement vide. C’est à ce moment qu’il a aperçu, par la fenêtre, les reflets d’une danse lumineuse à la fois familière et menaçante. Il s’est approché : au pied de l’appartement, deux autos de police. Un voisin l’avait vu entrer par effraction et pris pour un voleur! Tout s’est passé au ralenti ensuite, n’est-ce pas T. S.? (“Oh oui, le ralenti.”) Soudain c’était son peloton d’exécution qui gravissait l’escalier,

---

<sup>25</sup> Loup tenta de l’interrompre : « Moi je ne sais rien! », mais Marcus bloqua sa parole d’une main signifiant « passe ton tour si tu n’as pas le Coussin de la Parole ».

trois uniformes bleus, un doigt accusateur levé dans sa direction, des lèvres qui épellent : « c'est lui », l'alternance bleu-rouge des gyrophares sur le visage du premier policier transformant ce dernier en une entité double : le rouge de la part féroce et punisseuse, reproduisant obtusément les schèmes de l'oppression, le bleu de la mélancolie devant l'infranchissable fossé des classes. Car le policier, croisant le regard abîmé de T. S. à travers le jardin de givre de la fenêtre, avait compris que son autorité était sans effet. Non, la puissance symbolique de son badge n'arrêterait pas T. S., ils le savaient tous deux. T. S. trouva ses jambes prêtes. Quand les policiers finalement enfoncèrent la porte, il était déjà loin.

— Un fugitif! cria Loup, sa chair devenant de poule.

— Il y a beau temps, dit T. S., que j'ai quitté la maison du père. Je ne sais pas où je vais dans la vie, mais ce n'est certainement pas « vers les policiers ». Je préfère les épier de loin en déplorant l'incommunicable.

— Telle est la situation, résuma Marcus. T. S., qui ne possède pas le téléphone, est venu ici pour écrire à sa blonde sur Facebook à l'aide du MacBook Pro d'Antoine et n'a pas eu de réponse à date. Anecdotiquement, Antoine avait un tas de bières à partager.

Je regardais par la fenêtre et tout ce qui s'agitait dehors m'apparaissait hostile et incompréhensible. Mon monde avait rapetissé depuis la veille jusqu'à tenir tout entier, craintif et ratatiné, entre les six faces de mon parallélépipède appartemental. Ça ne m'aurait pas fait un pli si je n'avais eu le sentiment implicite de mon ayant-droit sur la jungle extérieure. Je savais en effet que, par le passé, j'avais démystifié mes craintes et triomphé sur leurs causes, mais ces étapes ne m'étaient pas acquises et il fallait recommencer le processus chaque matin. Il ne s'agissait que de rompre les carcans de mes inhibitions, d'abattre les cloisons de ma prison de miroirs déformés et de me rendre jusqu'aux frontières réelles de ma liberté pour frotter mon pelage le long de son pourtour singulier.

— Ce qui est arrivé chez Chloë est une chance inouïe, déclarai-je alors sans cesser de fixer la fenêtre. Nous sommes tous, à compter de maintenant, des fugitifs par association (Marcus fit la moue). Ne fais pas cette face, Marcus, c'est une situation enviable! En ce moment les bolides tricolores sillonnent le grillage urbain par milliers, gyrophares au repos, tant de segments physiquement autonomes d'un organisme exécutif central, monstre sans forme ni visage qui

prétend se fondre à une loi morale transcendante pour mieux justifier la domination totale de l'État et de ses appareils annexes. Voilà un ennemi de taille contre lequel forger notre caractère et notre destinée! Nous chercherons Chloë, oui, mais en glissant subrepticement sous le radar des autorités : une forme de vigilantisme! La vie ne souffre pas les trajectoires centripètes, les replis sur le nombril, la prison d'une chambre pleine de mouchoirs croûteux ou d'un divan vert taché de sperme de couchsurfeur peu fiable. Une telle attitude conduit naturellement à l'agonie métaphysique du sujet. Il faut, au contraire, poursuivre la vie sans relâche, sortir de ses gonds, refuser catégoriquement la suffocation par les murs. Tu nous donnes la clef des champs, T. S. : un mobile pour explorer l'éventail des possibles. L'aventure est au pas de la porte. Si nous partons à la recherche de Chloé, peut-être la trouverons-nous, peut-être pas, mais une chose est sûre : cette quête nous fera découvrir l'univers, et en lui, quelque part, qui s'y cache, la part manquante de notre âme.

Je bus une gorgée rageuse de bière en guise d'appui rhétorique à mon discours.

— La vie esthétique, ajoutai-je en esquissant ni plus ni moins que le sourire sibyllin de la Joconde.

Il y avait cette soirée-là (ah-ha, ah-ha) un party chez une fille qui travaillait avec Chloë aux Éditions du Peuplier et où Marion avait été invitée par voie de Papillon, notre coloc fantôme, qui était l'amie de tout le monde. Marion avait discuté avec Chloë au téléphone une semaine plus tôt (elles se connaissaient indépendamment de T. S.) et Chloë avait laissé entendre que très certainement elle y « ferait un tour », et même si rien n'était moins sûr au vu des récents développements, ça valait le coup de tenter sa chance.

Loup sortit mon jeu de Risk d'en-dessous du divan où il prenait la poussière, ayant besoin d'une surface dure pour couper sa coke. Pourquoi ne pas se faire une santé, tant qu'à y être, pour la route? Tracé sur la planche de jeu avec la poudre blanche : un X ayant pour centre l'Éthiopie (berceau de l'humanité), et dont les branches traversaient les océans pour pointer au sud-ouest la Terre de Feu, au sud-est la Tasmanie, au nord-est la péninsule du Kamchatka et au nord-ouest le 5280, St-Urbain, dans le Mile End. Nous partîmes chacun de son côté du X et, de nasal concert, prisâmes une longue traînée de poudre d'escampette pour nous reclinquer l'horloge dans le non-sens des aiguilles du monstre jusqu'au paradis perdu où, petits Christ



morveux, nous avons pour la première fois écouté le Serpent et craché au visage du Père, unissant nos nez à la longitude et à la lassitude exactes où Ève, par une heureuse occurrence d'intertextualité biblique, avait elle aussi cédé à sa pulsion de mort en croquant la pomme d'escampette du jardin d'Éden, en Éthiopie disais-je donc, case Go de l'Homme (de l'Anthropos, question d'inclure chacun), scellant via nos orifices les plus rigolos le pacte de notre éternuement à la face de la nuit, abandonnant Dieu de crainte orgueilleuse que ce soit Lui (ou Iel) qui nous abandonne, tout en lui répétant notre mantra comme si c'était une chanson pour écœurer les gens : Rien nez vrai! Rien nez grave! Rien nez sérieux!

Nous étions d'attaque.

— Piku piku chapeau pointu : le monde!

— Shotgun : l'univers!

Etc.

## MOURIR IDIOT

La rue était une pure potentialité. L'obscurité en absorbait le prolongement comme un « brouillard de guerre » que seul dissiperait un saut périlleux dans l'aventure. Cette pensée et l'exaltation mêlée d'effroi qui l'accompagnait se manifestèrent sous la forme d'un travelling compensé ou *effet vertigo* : le *trou noir* paraissait se rapprocher tandis que son cadre – les trottoirs, les appartements qui le bordaient – reculait, entraînant une déformation vertigineuse de la perspective et une impression de succion. Une force antédiluvienne, sauvage et immoraliste, m'appelait de l'autre côté du rideau vespéral avec la promesse d'un savoir occulte, terrible. « Viens », me disait son chuchotement à faire trembler le ciel et la terre, « tu verras que la réalité n'était pas telle que tu le croyais ». Quelle créature se tapissait dans le haut-de-forme du magicien des ténèbres? Mamba noir ou chaton blanc, araignée-violoniste ou poisson-lune? Sous quel bourrelet de Nyx le miracle se cachait-il? À quelle adresse du Chaos primordial les Formes pures demeuraient-elles?

Je ne m'intoxiquais pas pour me divertir. S'intoxiquer pour se divertir, et se divertir en général (une intoxication en soi), c'était le petit pain pour lequel croyaient être nés les prolétaires aliénés, ceux dont la force vitale sert essentiellement de combustible à la machine capitaliste et qui doivent compenser par une « diversion » le vide spirituel de cette dépense<sup>26</sup>. Je voulais pour mon compte défaire toute relation d'équivalence entre la notion de travail et l'enfoncement graduel dans une logique de marché amoral; mon but était d'aligner mes gestes à mon âme et je n'avais donc pas besoin de noyer leur absurdité dans un flux d'oubli. Si je buvais, ce n'était pas pour oublier, mais pour me rappeler. Car mes beuveries formaient, rattachées les unes aux autres, une continuité, un système ouvert en chantier perpétuel, une constellation disponible à l'accueil de nouvelles étoiles. Chaque fois que je franchissais un certain *seuil* d'ivresse (toutes drogues confondues), j'accédais à un état précieux et ancien, je retrouvais le fil perdu de mes pensées, je reprenais mon exploration des étages supérieurs de la conscience. Le plus clair de ma sobriété, je m'en rendais compte soudain, je l'avais passé dans un étouffant scaphandre de signes, mon champ de vision était obstrué par une crasse tenace de mots à la définition et à l'emploi rigides. L'imbibition forcenée liquéfiait cet écran et me redonnait une vue claire sur la phénoménale réalité. La réalité, oui, dans tout son prismatic rayonnement, je ne mâche pas mes mots (je ne les écrase pas avec mes molaires pour les rendre plus mous)! La rue, par exemple, je ne l'avais pas vraiment regardée jusqu'ici : je m'en étais fait une idée, c'était le signifiant |rue| que j'appliquais par défaut sur toutes les rues et qui m'exemptait d'en faire l'expérience. Or la rue était un dos de poisson luisant, une anguille électrique qui crépitait sous nos pas surexcités. La voûte céleste était une triste déité, sorte d'Ouranos enchifrené qui évacuait sa fosse nuageuse à coups de mouchures froides et molles que le borée faisait obliquer et s'étamper contre les vitres comme des moucherons sur le pare-brise d'un camion fendant l'air à 120 l'heure sur l'autoroute. Tout le paysage urbain était recouvert de cette simili-neige un peu glaireuse. Les autos étaient des coléoptères munis d'yeux à facettes bioluminescents et d'un exosquelette lisse et lustré. Ils fusaient sur St-Urbain, striant la gadouille de rainures liquides qui scintillaient dans l'éclat des lampadaires, ces rangées de vieillards maigres et voûtés qui nous tendaient bienveillamment leur lanterne. Quant à mes

---

<sup>26</sup> À bien y penser les propriétaires terriens, les seigneurs féodaux, les saigneurs du peuple faisaient eux aussi partie des ingesta du Kapital, en raison de la dialectique maître-esclave (cf. Hegel) qui les rendait dépendants de leurs possessions.

amis, ils étaient immenses, des géants. Marcus : il se hissait au-dessus de toute chose grâce à sa posture fantastiquement droite, parce qu'il rêvait d'être objectif, invulnérable, protégé du monde et de ses pénibles maux et prescrivant contre ceux-ci tel ou tel baume. Avec ses lunettes qu'il ne lavait jamais (la buée bloquait le passage aux indiscrets), sa peau lisse et blanche, ses cheveux lisses et blonds, peignés comme pour une parade des jeunesses hitlériennes, et son long (et lisse) trench-coat noir de vampire, il n'offrait aucun relief, aucune aspérité à laquelle s'accrocher. Il avait quelque chose d'inhumain, sans doute parce qu'il n'était que *trop* humain, parce que sa sensibilité s'exprimait névrotiquement dans une forme paranoïaque. T. S : il était déjà à moitié métamorphosé en statue, avec ses mains calleuses et puissantes de bâtisseur muet comme surgies d'un poème de Gaston Miron, son regard clair et triste, gros d'une colère fondatrice de destinées, son menton en galoche et ses lèvres minces qui donnaient un accent artaudien à son visage d'acteur, et son corps élancé, prestant, qui semblait se désarticuler et réarticuler à chaque pas. Il y avait quelque chose d'intimidant dans la désinvolture de sa démarche et dans les trésordures dont il se vêtait, ce bohème consommé, frustrant d'élégance « accidentelle ». Enfants bâtards et neurasthéniques des muses, tombés du ciel sur terre avec leurs lettres de noblesse, funambulant expertement sur la schize sans quitter des yeux l'abîme au-dessous. Et finalement Marion : son sourire vaste et généreux, qui brillait dans l'obscurité comme un croissant lunaire de rechange, n'était pas sans rappeler celui du chat mauve dans *Alice au ciel avec des diamants*; un sourire dont le soudain déploiement nous enveloppait et amortissait notre chute libre (un sourire de forme et de fonction parachutales). Menue de corps mais étendue sur le plan vibratoire, elle s'était décomposée en écosystème, faune et flore portatives, et sous la lune de son sourire qui éclairait notre trajectoire avaient poussé des tulipes, étaient nés des bébés, s'était constitué un réseau mycélien. Nous enfoncions le clou dans le cercueil de février aux oiseaux qui pleurent, nous réglions son compte à l'hiver-de-terre des longues bières saoulitaires. Nous étions le gratin, le dessus du panier, la fine fleur des pois de Montréal. Dans tous les arbres, les branches, nues ou épineuses, frémissaient d'horreur et d'excitation devant l'élargissement violent de nos perspectives. Le monde était plein d'une énergie génésiaque. C'était le début de quelque chose de magnifique. Loup était là aussi.

Quant à moi j'étais le cumul de mes vies antérieures et parallèles, je les voyais toutes, elles me faisaient des coucous. Allô Jésus (c'est moi Jésus)! Allô Napoléon! Napoléon qui, en 1796, avait personnellement mené la charge sur le Pont d'Arcole contre une ligne de fusiliers

autrichiens, comme s'il connaissait déjà l'Histoire et savait qu'elle l'épargnerait. Je suivais l'exemple de Napoléon sous le concert des klaxons : méprisant toute prudence, car la prudence rend esclave, je me jetais sous les phares effarés pour tester les réflexes des conducteurs, de même que l'élasticité de mon destin, prouvant par l'action ma confiance aveugle au nombre de pages dans lesquelles je m'imaginai m'encre. Je tirai sur le bras de T. S., « viens! fais-toi frapper par une voiture! ça va être drôle! » Mes amis la trouvaient drôle pour vrai, mais moi j'étais sérieux. Aucun empereur n'a été couronné avant de s'être jeté sur une rue passante. Il faut d'abord afficher des tendances suicidaires, ou du moins contre-instinctives à la préservation de l'espèce. Après quoi les gens accepteront de mourir gaiement sous vos ordres, mais pas avant. L'important est de présumer que rien ne peut vous arriver quoi que vous fassiez, et ce jusqu'à ce que quelque chose vous arrive. Je me fichais éperdument de Chloë en fait, c'était un prétexte, une quête-écran, qu'elle meurt, j'avais d'autres fins, des fins de domination, je disputais une ville aux Olympiens, je voulais tout détruire, arracher les appartements de leurs gonds et renverser leur contenu, veuves, orphelins, chiots et chatons confondus, dans ma gueule avide. La sobriété, c'était la maison de ma mère. L'ivresse, c'était l'univers dans ma paume broyeuse; c'était le sang, le sperme et les fusils. Je poussai Loup sur la chaussée, mais il se déroba, me fit un croque-en-jambe, m'enfonça le visage dans la neige, ce dont je lui sus gré, car cela m'amena à observer de près la différence dans le même, je parle des flocons. Il me versa le fond de sa bière sur la tête. J'étais comme l'athlète dans les pubs de Gatorade, le visage aspergé de gouttelettes ambrées.

Quelque chose avait déplu à mes amis (ils n'avaient rien dit, mais je le sentais) dans la façon dont Loup m'avait puni, c'était peut-être comment il avait grogné, plissé le menton, rougi, ri trop fort, en tout cas la vue de cet être informe, ni mince ni gras ni musclé, arrosant de bière ma chevelure exceptionnelle en se poilant, avec ses petits yeux sans lumière et sa barbe qui, poussant n'importe comment, cachait mal les cicatrices de son acné juvénile, avait heurté leurs sensibilités raffinées, esthétiquement et moralement. J'étais embarrassé, pas pour lui mais pour moi, parce que l'ayant introduit à la société des amis je répondais implicitement de lui comme d'une production de mon esprit.

Il n'y a pas de justice. Moi j'essayais d'assassiner mes proches aimés en les poussant devant des véhicules utilitaires sport et on trouvait ça charmant, « Antoine, quel excentrique! ». Ça

avait toujours été comme ça. Avec mes yeux vastes, humides et tombants, mes joues rosées, mes boucles blondes de chérubin, mon sourire espiègle, je pouvais scander des injures à hue et à dia, casser des vases de Chine, me montrer déplaisant et imbu jusqu'à la troisième capucine que ça ne changeait rien, les conséquences se tassaient sur mon passage, on continuait de me caresser les cheveux en disant « oh, le petit ». Quant à Loup (cantaloup lol!), il lui suffisait de conter une mauvaise blague pour que tout le monde lui saute à la gorge. Depuis la garderie, les parents mettaient en garde leurs enfants contre sa compagnie, les filles riaient entre elles de la façon bizarre qu'il avait de les scruter, les surveillants jetaient sur lui des coups d'œil instinctifs dès qu'ils apprenaient qu'un délit avait été commis. Bref, les gens le haïssaient d'abord et se trouvaient des raisons de le haïr ensuite. Tout est dans la forme. À force de se faire dire que c'est à nous qu'il va le mieux, on finit souvent par porter le costume que les autres nous imposent. Loup ne savait mieux se défendre qu'en prouvant par des provocations concrètes qu'il méritait bien la haine vague et sans objet qu'on lui vouait. En effet, quelles montagnes d'orgueil ne faut-il pas aplatir pour continuer d'aimer et de vouloir aller vers ce qui vous perçoit comme une nuisance et veut vous écraser comme une mouche?

## MOURIR IDIOT

L'appartement de l'éditrice était au nord liminal du Mile End, là où les bâtisses devenaient plus larges mais aussi plus vides, où les vestiges industriels tapissés de graffitis éclipsaient le modèle plateau-rosemontois de blocs appartements avec colimaçon de fer forgé et balcon bien planté. Il y avait encore, dans cette zone en friche, un bouillonnement de début de monde, comme si les formes n'étaient pas complètement détachées du moule à pâte primordial. On se sentait proche de la matrice, c'est peut-être pourquoi tant d'artistes avaient établi leurs ateliers, studios, galeries d'exposition secrètes, salons de spectacle, labos d'alchimie dans les anciennes usines qui longeaient la track de chemin de fer. Le secteur se définissait aussi par son silence, un silence saturé, qui n'était donc pas le silence mais le mélange entre le bourdonnement lointain de l'autoroute, le bruissement de la végétation et un grésillement ambiant dont on peinait à retracer la source, une charge électrique qui densifiait l'air, comme si les électrons n'y étaient

pas *casés*, qu'ils vivaient encore leur jeunesse. Les rues, à part ça, étaient désertes, pas un chat n'y miaulait. D'où notre stupéfaction quand nous entrâmes et vîmes combien de monde il y avait à la messe. Les murs en craquaient, c'était consternant : par où étaient-ils venus? Ils avaient poussé de terre? Pourquoi du dehors n'y avait-il aucun signe que dedans serait aussi bondé? Le contraste paraissait relever de la magie : un mauvais démiurge avait mis sur notre route une véritable armée de jeunes gens bien beaux, bien vêtus et bien éduqués aux humanités sociales. Jusque-là nous nous étions contentés de notre quintuor, notre système tenait tout seul, notre volonté de puissance s'était exercée sur des objets ou des demi-objets (les autos); à présent le sort nous plongeait dans une marée de corps étrangers, d'agentivités susceptibles d'entrer en conflit avec notre engeance et d'éroder la pureté de notre organisme. C'était dorénavant dans le regard de l'Autre à grand A que nous positionnions nos bras et nos jambes, que nous décidions de rester debout ou de nous assoir, de nous mêler au grand groupe ou de fermer notre conciliabule. Nous confrontions des gens à yeux, à bouche et à cerveau, des individus conscients d'eux-mêmes et de leur environnement, chacun émettant son propre nuage phéromonal, chacun déployant un mode d'être-au-monde construit au fil de réflexions et d'expériences. Il fallait, pour résister au front social, pour éviter d'être gobé par la masse, digéré puis régurgité sous une forme adultérée qui ne serait que triste adhésion aux tendances dominantes, s'armer de posture et y tenir comme fer.

Papillon, émergeant de la foule en sautillant, enlaça Marion comme si elles ne s'étaient pas vues depuis des mois, puis elle virevolta et me fit une révérence informelle comme à un prince en vacances. Elle était supposément mon autre colocataire mais sa nature volatile, comme si elle était sur un départ perpétuel, bouleversait trop mon équilibre affectif pour que je lui accorde une consistance ontologique. Dix jours elle disparaissait, sans même une note sur le frigidaire, puis soudain revenait de Finlande où elle avait fait des « back vocals » sur le EP d'un ami, et nous nous demandions tous comment elle avait payé ses tickets quand les trous de ses poches n'étaient pas moins larges que les nôtres. Elle avait ce petit quelque chose, appelons ça charisme, mélange entre génétique jouissant d'un alignement heureux avec les canons qu'on connaît trop bien, disposition à s'adapter au fluxus du socius et à cultiver une image publique, absence de trauma majeur, qui faisait en sorte qu'elle était toujours repue d'attention, au point qu'elle avait oublié ce que c'était que le manque, ou encore l'autre versant du manque, soit la jubilation égotique de le combler temporairement; et donc ce n'était pas pour nos beaux yeux

qu'elle s'intéressait à nos vies humbles, mais en toute curiosité, chacun de nous était une bouteille dans le grand vins et fromages de la vie. Or parce que c'était la nouveauté et non le besoin qui la mobilisait, elle passait vite à la bouteille suivante avec la cruelle innocence du bébé, nous laissant à demi vides avec le sentiment d'avoir été *consommés*.

Elle était à s'épancher au sujet d'un gars rencontré à New Orleans qui avait une piscine sur son toit, un gars qui mesurait « genre 7 pieds » et qui était le meilleur ami de Win Butler, et qui à heures perdues dansait expertement la salsa et synthétisait de la DMT, un gars incroyable, fascinant! Loup se mit à rire comme on rit parfois, faute d'un meilleur mode d'expression paralangagier, pas parce qu'il y a une blague mais pour s'afficher impressionné, or j'étais sûr que son rire serrait les poings, parce que si je savais une chose à propos de Loup c'est qu'il ne trouvait pas particulièrement amusant d'écouter une fille parler joyeusement de ce qu'un autre gars avait de plus que lui. Sans malice, elle lui ouvrit une fenêtre d'intérêt, elle ne se rappelait pas l'avoir déjà vu, qui connaissait-il?, etc., et mon ami maudit s'en trouva si surpris qu'il me chercha du regard, le pauvre, évitant celui de la belle fille. Elle était gentille! Il avait quitté son corps et se regardait de l'extérieur manquer sa chance avec une résignation empressée. Il avait presque hâte qu'elle cesse de se forcer à lui ôter sa carapace. Elle lui demanda d'où il venait, ce qu'il faisait, il lui dit de Québec, mais qu'il songeait à déménager à Montréal pour faire du cinéma. Elle s'exclama : « Wow! Ayoye! Malade! », et quelque chose en Loup se dressa contre ce qui lui avait paru excessif dans l'encouragement de Papillon, peut-être lui-même n'était-il pas sûr de croire à ce qu'il disait. « Ayoye! Malade! » répéta-t-il d'un ton où pointait le cynisme, comme pour s'en prendre à l'« hypocrisie » de Papillon, ou enfin à ce qu'il percevait comme telle. Elle sembla flairer ses mauvais effluves mais s'en détacha aussitôt sans se laisser affecter par elles, les rangea dans un compartiment et tâcha de les oublier, toucha la main de Marion et fit quelques pas de côté vers le bol à punch, tout ça très naturellement, le geste n'avait pas une allure politique, de sorte qu'elle était à présent en dialogue avec sa cousine, non plus en hexalogue.

Je fusillai Loup d'un regard d'interrogatoire de police.

— Une enthousiaste, marmonna-t-il entre ses dents. J'aurais pu dire que j'étais nettoyeur de scène de crime que ça aurait eu le même effet : « Malade! Capoté! Trop nice! » Je parie qu'elle

joue du hautbois dans un groupe de baroque pop et qu'elle a un arrêt sur image de *Hiroshima mon amour* comme photo de couverture.

Il reçut un texto qui injecta un peu de couleur dans son visage grisâtre. C'était Oscar et David! « Pour l'instant on est relax mais on va peut-être sortir plus tard! On te tient au courant! » Je recommandai le Possiblo, pour faire deux coups d'une pierre advenant que Mai, mon ex, s'y pointe aussi. Il se mit à texter frénétiquement nos amis. Je lui dis de mesurer ses effets, il ne voulait pas avoir l'air désespéré.

J'abandonnai Loup à l'éclat blême de son écran tactile. T. S. et Marcus étudiaient la situation sociale sans s'y saucer, avec un pas de distance aristocratique. Juger les gens dans les partys était pour Marcus une activité de haute nostalgie, ça le ramenait au début de notre amitié, à l'époque où nous nous pensions *au-dessus* des gigotements libidineux du social. Il n'avait jamais abandonné le projet, qu'il savait asymptotique, d'embrasser d'un regard compréhensif la fresque de l'humaine comédie, mais puisqu'aucune description objective ne pouvait faire abstraction de l'observateur, il avait dû apprendre à y peindre, comme Bosch, sa propre figure ironique. T. S. jouait le jeu, trouvait attachante la posture clinique de Marcus. Le Coussin de la Parole était entre les mains du docteur :

— En observant les éléments les plus (Papillon) et les moins (Loup) accomplis de ce *bétail* (je ne dis pas ça méchamment), j'en suis venu à établir quelques règles en apparence toutes simples mais dont l'application systématique fera de vous d'inarrêtables bêtes sociales.

À cette déclaration, il fit suivre une pause d'une insupportable solennité durant laquelle il fit installer de petits crochets<sup>27</sup> sur ses lèvres afin que son auditoire s'y suspende. Puis il s'éclaircit la gorge et, *ex cathedra*, enchaîna :

— Primo, tu dois toujours regarder ton interlocuteur droit dans les yeux. Ne cille que quand ils (tes yeux) chauffent, mais fais-le discrètement, par exemple en te tournant vers l'horizon afin d'y fixer un point aveugle. Pour la *Gravitas*. Secundo, ne vocalise jamais de marques d'hésitation, telles « euh », « genre », « tsé », « comme ». Tertio, bannis de ta gestuelle ce qui relève de la compulsion – craquage de doigts, frottement de mains, époussètement du cardigan,

---

<sup>27</sup> métaphoriques



tapement du pied, hochement superfétatoire du chef, enroulement d'une mèche de cheveux autour du doigt, passage de la langue sur les lèvres, etc. L'automutilation? Pas dans ma maison! Que l'on parle de trichotillomanie, d'excoriation névrotique ou des sous-classes de l'autocannibalisme, soit l'onychophagie, la chéilophagie, la dermatophagie ou la trichophagie, rien n'est plus laid que ton inconscient, sache-le.

— Quid de l'autocannibalisme volontaire? intervins-je avec pertinence. Cuisiner ses doigts de pied dans un tacos, comme forme d'empouvoirement?

— Quarto, ne mésestime jamais la puissance rhétorique des silences. Quinto, invente-toi un rire absolument unique, une vibration cristalline, limpide, profonde, ardente, vigoureuse, authentique, communicatrice, sereine, gaie, amoureuse. Sexto, ne ris jamais de tes propres interventions. Fais de ton rire un enviable secret, une arme, un miracle, une déchirure dans la matrice, ce qui vient bousculer l'ordre quand il est nocif ou le rétablir quand il est regretté. Septimo, perfectionne un humour consistant à dire des choses fausses en conservant un visage impénétrable. Octavo, n'oublie pas, comme Bernard de Chartres, repris par Guillaume de Conches dans les *Gloses sur Priscien* (avant 1123) et, on le sait, par Jean de Salisbury dans le livre III du *Metalogicon* (1159), que tu es un nain, que ta hauteur est déterminée par les géants sur les épaules desquels tu choisis de te hisser. Nono, clos tes paupières d'un quart et arque légèrement les sourcils vers le haut, pour imprimer sur ton visage une expression un peu moins vulnérable et un peu plus maline. Décimo, tiens-toi droit, la tête haute, les bras détendus le long du corps, les mains visibles. Undécimo, quand tu es assis, ne serre pas les genoux mais écarteles de quelques pouces pour communiquer l'ouverture et la confiance en soi, mais sans exagérer, car tu ne veux pas projeter une image de mâle visqueux. Duodécimo, l'important, quand tu te déplaces, n'est pas de marcher vite ou lentement, ni que ta vitesse soit constante. Tu dois simplement *affirmer ta solitude radicale* dans le geste. Autrement dit si tu marches en compagnie d'autres personnes tu ne dois pas les laisser influencer ta cadence; au contraire ce sont eux qui doivent s'adapter à toi. Décimo tertio, encourage ton interlocuteur à se livrer à toi pour retirer de ses confidences le maximum d'informations qui pourraient t'être profitables dans le futur. En échange, *donne l'impression* que tu en révèles sur toi-même, même si c'est FAUX. Décimo quarto [...]

T. S., qui s'était bidonné pendant toute la durée de l'oraison, se donna un peu de contenance académique afin de s'insérer dans la discussion :

— Marcus, j'adore ton système. Ne jamais s'attacher un pull autour de la taille. Ne jamais toucher d'aliments avec ses mains en public. On pourrait continuer à inventer des règlements toute la nuit! Le hic, c'est que ça donne beaucoup trop de pouvoir à l'autre. L'autre ne s'étouffe pas de terreur à la perspective de se gratter le nez ou de verser des larmes devant des étrangers. Contrairement à ton roi du social qui s'est fait l'esclave d'une pesante table de lois.

— La liberté n'est pas pour moi une notion fondamentale, répondit Marcus d'une voix monocorde. Dans tous les cas, si tu veux tirer ton épingle du jeu social, mon code peut faire un bon expédient. Je pense à Loup. As-tu remarqué, Antoine, comme il restait collé à tes talons pendant la marche, même quand tu accélérerais et décélérerais (règle 12)? Toute sa faiblesse me fut exposée. On peut penser qu'il n'y a rien là, mais notre respect pour l'autre dépend largement de telles observations. Si, à l'opposé, ton but est d'être entièrement libre et créateur de ta propre forme, je suis prêt à reconnaître qu'un *dogme rigide en 13 points* a ses limites. Tu en penses quoi, Antoine?

— Moi, je crois qu'engendrer sa propre forme mène tout au moins à la domination d'un monde qui nous est propre.

Il fallait appréhender le Party dans la perspective de l'holisme méthodologique durkheimien, soit comme un « fait social », c.-à-d. une entité émergente qui dépasse la simple addition de ses corps constituants. Il reflétait une conception du Party qui *pouvait* être celle de ses plus influentes cellules (notre hôtesse, par exemple), mais pas nécessairement. De manière plus probable, il s'agissait d'une conception hybride, d'un compromis tacite, ce n'était pour personne LE Party idéal. C'était une forme de vie autonome, présentant une « ligne de Party » à laquelle nous avons le devoir de tenir tête, car elle menaçait de disloquer notre front (que nous avons tout le tour de la tête), de nous transformer en servants abêtis de sa définition. Moi je me faisais du Party une idée pure, relevant du domaine platonicien, et ce que j'avais sous les yeux ne correspondait pas à cet idéal. C'en était une version dégradée, une imitation pauvre, reproduisant quelques-uns des traits qui en faisaient l'essence – entassement de corps, consommation de toxines, fond musical accotant ou dépassant en décibels la rumeur

ambiante –, mais de manière superficielle : je voyais non un Party, mais un surpeuplement de gens gênés qui discutaient sociopolitique ou écologie par grappes de trois à huit en sirotant de temps en temps des kombuchas ou des cidres légers sur de la musique indie pop de supermarché enregistrée au profit d’aucune oreille par une coterie de riches garçons portant le nœud papillon et sur laquelle il était strictement impossible de danser<sup>28</sup>. C’était un huit à tard avec une énergie de cinq à sept. Le corps n’y servait que de véhicule pour la parole. Ça manquait de mouvement, de sensualité, de pulsion mortifère. Une forme particulièrement pernicieuse : vous écoutiez d’une oreille distraite quelqu’un parler des intrigues de cour dans le milieu de l’édition quand PAM! l’envie vous prenait d’aller faire dodo, il était 23h et vous étiez fini. Or le Party dans sa définition pure tend vers l’infini, c’est une négation complète du lendemain, de ses plans et conséquences, il n’y a pas de fin en vue, il faut pour vous éteindre qu’une force extérieure à votre volonté vous couse les yeux et la bouche, vous assomme avec une casserole et vous mette en bière. Le Party idéal finit par la surprise d’y avoir survécu. Par ailleurs Chloë, d’ordinaire si ponctuelle, ne venait pas.

J’allai chercher Loup, il était en train de botter une canette vide sous un canapé. Il avait essayé de « réseauter » me confia-t-il en faisant des guillemets anglais avec ses doigts, avait échangé quelques mots avec un gars de notre âge qui avait déjà réalisé plusieurs courts-métrages. « Ça lui est monté à la tête, grogna Loup. Sérieusement, est-ce que tous les universitaires sont comme ça? » Il lui avait raconté une idée de film, une idée *incroyable* selon Loup, ça suit les péripéties de Sven Ragnarsson, un détective privé du futur, qui se sert d’une machine à voyager dans le temps pour résoudre les crimes. Or, s’il peut arrêter les criminels après qu’ils ont enfreint la loi, il n’a pas le droit d’utiliser sa machine pour changer les événements du passé, ça causerait un paradoxe, et Dieu sait ce qui se produirait ensuite. Une déchirure dans le tissu de l’espace-temps? L’implosion de l’univers?

---

<sup>28</sup> Le design du lieu ne contribuait pas peu à la corruption de la forme idéale : coussins en forme de chat sur le sofa, étagères asymétriques à la scandinave avec des petits cactus et des cadres photo, rame de canot peinte accrochée au mur, table basse sur laquelle reposaient des livres d’art Taschen, piano électrique, *tote bag* du New Yorker suspendu à une poignée de porte, litière autonettoyante. Un lieu fermé aux accidents, qui n’avait pas l’air habité parce qu’il avait trop l’air d’une recherche sur Pinterest, un lieu tout pensé pour projeter une énergie *adulte*. Je suis adepte de toboggans (de pentes glissantes) : je crois qu’on ne s’entoure de signifiants adultes que parce qu’on est secrètement pressé de mourir.

— Minute moumoute, l’interrompis-je. Ce n’est pas que ton scénario m’intéresse, ni que je crois que tu vas finir par l’écrire, mais ce gars, là, Glenn Gnagnarson, est-il le seul à avoir accès à une telle machine? L’a-t-il construite?

— Euh, non, ce n’est pas un inventeur, c’est un détective.

— Donc il se l’est procurée de quelqu’un d’autre? Comment?

— Euh, il l’a achetée.

— Achetée à qui?

— À l’inventeur.

— Donc l’inventeur de la machine à voyager dans le temps l’a commercialisée. Quelles sont les législations mises en place par le gouvernement pour contrôler la production et la vente de ces machines qui sont susceptibles de détruire l’univers quand on les utilise incorrectement?

— Pourquoi t’acharnes-tu sur moi, Antoine? C’est juste une idée! C’est à retravailler! Peut-être le détective privé est-il aussi un agent du gouvernement et que seuls quelques individus triés sur le volet ont l’habilitation de sécurité leur permettant de voyager dans le temps.

— Donc c’est un détective public.

— Je n’avais jamais pensé au sens de « privé » dans « détective privé ».

— Porte-t-il un chapeau Fedora, fume-t-il des cigares?

— Non, ça se passe en 2070!

— Il n’y a plus de chapeaux et de cigares en 2070?

— Chez les antiquaires seulement.

— En 2070, seuls les antiquaires vendent des cigares et des chapeaux. Intéressant.

— C’est sans importance! Pourquoi est-ce que c’est de ça que tu me parles?

— Je veux simplement m’imprégner de ton univers fictionnel. J’ai *besoin* de savoir au sujet des chapeaux et des cigares, et de tout le reste, sans quoi je ne peux pas croire à ton détective, et encore moins que le gouvernement l’autorise, lui et quelques autres, à risquer la destruction

de l'univers pour résoudre une poignée de crimes, si atroces qu'ils soient. Sans oublier que, s'il y a voyage temporel, et que ce voyage ne consiste pas qu'en une *observation*, mais implique la présence du sujet dans l'espace-temps de destination, alors inévitablement il le modifie, ce qui entraînera les conséquences décrites plus haut, i.e. la possible destruction de l'univers.

— En fait ce n'est pas ça qui se passe, dit Loup en roulant des yeux, et tu le saurais si tu me laissais finir. Le détective, enquêtant sur le meurtre d'une fille, va en tomber amoureux, aussi il enfreint sa règle pour l'avertir du danger qui la guette. Mais cet avertissement va déclencher un effet-papillon qui va *ironiquement* conduire à la mort de la fille. Et donc *c'est le détective qui est responsable*. Le scénario est basé sur l'idée philosophique que tout est déjà écrit, le passé, le présent, le futur!

— Une bonne vieille boucle de causalité. *Butterfly Effect, 12 Monkeys*.

— Tu ne sais plus rêver, Antoine.

— Ce n'est pas vrai. J'ai de hauts standards pour mes rêves, voilà tout.

— Au moins tu n'es pas comme ce cinéaste. Je lui ai communiqué cette idée objectivement géniale et il n'a rien dit. Ben, pas rien-rien. Il a souri poliment, a dit qu'il avait hâte de voir ça, puis s'est intéressé à quelqu'un d'autre. Je commence à les cerner, ces gens-là, qui ont « fait des études ». Dès que vous leur parlez d'action, de rebondissements, ils vous regardent comme si vous étiez d'une espèce inférieure. Ils ricanent sarcastiquement derrière leurs verres fumés. Les détectives privés, les voyages dans le temps, c'est de mauvais goût, c'est kitsch, c'est pas Jean-Luc Godard<sup>29</sup>. Je m'imagine facilement le synopsis d'un de ses films : un homme nu trace un triangle sur le sol avec une craie.

— Loup, où est ta cocaïne?

Il demanda qu'on l'accompagne aux chiottes. Marion refusa l'invitation d'un sourire gentil. Nous nous entassâmes tous les quatre<sup>30</sup> dans le petit endroit et Loup forma, à même le couvercle

---

<sup>29</sup> Après une courte hésitation, je renonçai à lui parler d'*Alphaville* (Godard, 1965).

<sup>30</sup> Quand j'allai chercher T. S. et Marcus, ceux-ci s'entretenaient avec une fille en salopette rouge qui disait vouloir « amener plus de nature en ville », ce à quoi Marcus répondit : « Précisez ce que vous voulez dire par *nature*. Dans *Speculum Quadruplex* (1476), Vincent de Beauvais écrit que « Nature se dit en deux acceptions : d'une part la Nature naturante, c.-à-d. la loi suprême de la nature, loi qui est Dieu

du réservoir de la toilette, un monticule de farine chthonienne que nous grimpâmes séance tenante par les narines. Ça nous refit une jeunesse. Les murs commencèrent de se rapprocher dangereusement. Soudain (nous étions sortis du cabinet), nous constatâmes avec horreur que nous étions assis sur un divan vert, je veux dire : l'appartement de l'éditrice dans sa totalité était un divan vert qui nous aspirait comme des graines de biscuit entre ses craques. Nous étions les punaises qui grouillaient, hématophages et presque aveugles, dans son obscurité moite, nous avons perdu la lumière, nous vivions du sang de nos hôtes.

C'est l'apparition soudaine et extraordinaire d'un mirifique chaton qui nous délivra les clefs de la liberté. Il trotta primesautièrement, touffe de poils moelleuse, blanc crème, la queue en l'air, curieux et confus, entre les jambes roides des invités. Par-dessus tout, il était absolument mini. Une créature absurde, choquante, qui nous fit serrer les dents au point presque de les casser. Nous approchâmes, hommes immenses, les mains crispées en forme de serres griffues, la respiration haletante, le front dégoulinant, les sourcils profondément arqués, le visage pâle, les yeux exorbités, nous encerclâmes le mini, le piti-puff, le pouni, nous n'avions plus de langue (l'avions donnée au chat), nous n'étions que veines qui palpitent et dents qui crissent, que sueur perlante et délire extatique. Ce floufi, affirmé-je, était un pognou, un gloubi, un mini-mini, un ZOUBI, un GAGAJGKJHALKJAJ. Je déclarai funestement : « Nos vies appellent à déborder de toutes parts, et voici le chaton que le destin a mis sur notre chemin pour encaisser lesdits débordements. » Le saisir, l'enlacer, le caresser, le tenir au-dessus de nos têtes, approcher notre visage pour qu'il le léchouille, presser son mini-bedon, le faire danser, secouer ses mini-pattes, le mettre sous notre gilet, l'écraser un peu, l'embrasser, lui taper sur la mini-tête gentiment, l'enfermer dans une armoire jusqu'à ce qu'il miaule, le déposer au sommet d'une massive bibliothèque jusqu'à ce qu'il panique, le momifier dans une couverture, tout lui avouer, tout, pleurer, lui dire que c'est de sa faute, nous fâcher, l'insulter, nous confondre en excuses, lui gratter le ventre, roucouler à ses côtés, le mordiller, le lancer au plafond, enfouir notre visage dans son duvet et sniffer de toutes nos forces, lui faire adopter une position de crucifié, l'enrouler dans un tapis de yoga en lui apprenant qu'il est un panini,

---

[...] d'autre part la Nature naturée", soit l'ensemble des êtres et des lois créés par lui. » Elle cligna des yeux quatre fois et T. S. se tourna vers ma silhouette approchante, criant : « Taisez-vous! C'est le pornographe qui se ramène la binette! » Mes yeux roulèrent dans leurs orbites et j'écartai les bras en scandant le nom de mon démon favori : « COCAÏNE ». Elle dirait plus tard qu'elle avait rencontré, au Party de l'éditrice, des « personnages ».

l'énerver jusqu'à ce qu'il nous lacère, le plaquer contre un mur et lui ordonner de rendre sa nourriture, voler ses friandises et les manger devant lui, nous assoir dessus, le suspendre à une corde à linge, le mordre jusqu'au sang, boire son sang, le poignarder à répétition, lui dire que nous l'aimons tellement, lui ouvrir le ventre, étaler ses viscères sur notre visage, nous étrangler avec ses intestins, serrer contre notre cœur sa dépouille sanguinolente en hurlant de chagrin, la balancer par la fenêtre, nous sentir coupables, sortir dehors, lui confectionner un petit cercueil, le déposer dedans, faire une cérémonie funèbre sous la pluie, descendre le cercueil en terre, changer d'avis, le remonter, aller chercher les ustensiles, le découper, le manger cru, avec les poils, interrompre le repas par des vomissements, manger le vomi, nous forcer à digérer, chier le chaton, manger le caca, rechier. Nous nous étions soustraits aux regards de l'inferral autrui pour jouer avec le petit flob. Nous étions sous la ligne de Party, à hauteur de chaton. Si « tout autrui est le visage », comme le pense Lévinas, alors il n'y avait plus d'autrui ici-bas, les jambes des invités étaient des piquets de tente, il n'y avait que nous et le bouzou. Finie l'aire<sup>31</sup> des blablas dans l'éther. Nous avons accédé à l'animalité sans brides, à l'innocence, à la cruauté la plus pure. Le système de Marcus ne s'appliquait plus, car nous n'étions ni moraux ni sociaux, nous étions des forces, des vents, des catastrophes. Je saisis mes amis aux cols (les trois en même temps, à deux mains : c'est quelque chose, la coke) et leur hurlai qu'il fallait partir sur le champ, faute de quoi j'allais me crever les yeux et me planter un pieu dans l'aorte, et ils me regardèrent, étonnés, et je regardai le chaton, qui miaula, et Marcus éclata d'un rire cristallin comme un ruisseau islandais, exquis, pur, résonnant comme dans une profonde caverne, et T. S. se mit à danser, mes amis étaient des clowns déments eux aussi! Quel bonheur! Je n'étais pas seul! Je ne fis ni une ni deux, me jetai à corps perdu sur le piano électrique que je réglai en mode « trompette » et éjaculai spontanément une symphonie intitulée *Circus Maleficus* que Marcus vint enrichir en tapant du poing sur les notes les plus aiguës, et Loup débrancha la stéréo pour qu'on n'entende que nous, et T. S. poussa la table basse pour s'aménager une scène, et il fit un clin d'œil à l'éditrice en ayant l'air de dire, « tout ira bien, nous sommes des professionnels », puis présenta un numéro de danse contemporaine qui consistait en une interprétation radicalement personnelle du Calvaire, qu'il interrompit à mi-parcours parce qu'il avait essayé de faire le poirier mais avait perdu l'équilibre et s'était effondré au milieu du salon

---

<sup>31</sup> L'ère/l'erre/l'air (de rien).

tandis que toutes ses cartes lui tombaient des poches. Alors qu'il les ramassait en vitesse, son regard s'arrêta sur l'une d'entre elles : « Les gars! Regardez ce que j'ai trouvé! ». Nous accourûmes, et Marion accourut aussi en dépit du genrage (j'enrage!) du cri de ralliement, parce qu'elle était le cinquième Beatles. Sur la carte était écrit « Espaces suspects » en police de caractère Akzidenz-Grotesk suivi d'une adresse postale rue Van Horne (relativement proche) et d'un nom (Denis) griffonné au stylo. Ça ne disait rien à T. S., ce qui l'intimait à croire que c'était lié à son avant-veille amnésiée, surtout qu'il n'avait pas changé de pantalons depuis. Nous étions saisis : son rituel chamanique faisait tomber les indices du ciel! Nous avions retrouvé notre erre d'aller.

## MOURIR IDIOT

L'ouverture de l'huis provoqua la dépressurisation de l'appartement. Ce dernier était comme une bouteille de champagne qu'on aurait violemment secouée avant de la sabrer pour célébrer une victoire de F1. Le champagne c'était nous évidemment (on ne se prend pas pour du 7up flat). Nous nous répandions par les rues grises, les yeux cloués ouverts par la poudre de perlimpinpin et la bouche énorme et railleuse pleine de dents de publicité Colgate mais pointues comme des vampires et la langue déboirante qui lichait la sloche Couche-Tard à même l'asphalte et jusque dans les craques d'égoût puis s'introduisait par toutes les fenêtres pour en extraire la substantifique moelle une vraie éponge et les six bras de Vitruve qui jonglaient avec des bières et T. S. cuisait des œufs brouillés dans la Grande Casserole et Loup portait un cône orange en guise de chapeau et Marcus était à cheval. Marion regardait Google Maps. Quant à moi je m'enfargeai dans mes cheveux infinis et atterris les foufounes dans le jus de nez hivernul au beau milieu de la chaussée. Je sentis alors les vibrations se succéder rapidement contre ma cuisse. J'extirpai avec peine le phonne de mon pantalon. Mai! Mon cœur testait les barreaux de sa cage, mes jambes flageolaient comme du Jell-O. Plus je me défonçais, moins les raisons qui m'avaient poussé à greffer une queue de poisson à cette relation me semblaient légitimes.

— Où es-tu, j'en peux plus, je ne t'entends plus, où es-tu? chantonnai-je d'une voix que je croyais sincère, émue.



— N’essaie pas de me vendre ta balade. Je connais Serge Fiori autant que ton amour du plagiat.

— Tut tut. Pas plagiat. Réappropriation.

— Je ne t’aime plus, mais l’hiver n’est pas meilleur sans toi. Ne va pas fanfaronner, on est en terrain strictement utilitaire. Le Possiblo se concrétise, Antenno. Je t’avertis, je suis avec des amies qui ont entendu parler de toi en mal. Je me cache d’elles pour t’appeler.

Elle pressait toutes les bonnes notes de mon clavier mal tempéré. « [L]’hiver n’est pas meilleur sans toi ». Le souvenir de ce qui avait causé de la tournure au vinaigre entre nous était noyé dans le lourd nuage de dopamine que venait de générer cette unité syntaxique.

— Ma-i-a hi, ma-i-a hu, ma-i-a ho, ma-i-a ha-ha!

— Tu es comme un gaz à effet de serre, tu me troues l’ozone.

— Ça ne va vraiment pas, hein?

— C’est la météo. Tout est de la sloche et tu es mon référent en la matière. À toi seul va comme un gant le chapeau de sloche. Tu me dégoûtes, mais mieux que le reste, et je me dégoûte de t’en parler. Étant dégoûtante, je m’assemble à ce qui me ressemble : la vase, le goudron. J’ai besoin... je veux dire j’ai *décidé idiotement* que j’avais besoin de te voir.

Je lui expliquai que j’étais en route vers un espace suspect où je devais rencontrer un certain « Denis » afin d’obtenir des éclaircissements sur la disparition d’une jeune femme. Elle ne sembla pas me croire, ou alors elle trouvait ça réellement drôle que je m’expose à un danger si patent. « Si je survivais à cette mésaventure, ajoutai-je, tu me verras ouvrir la porte du Possiblo d’un seul coup de pied, comme Bryan Adams au début du clip de *Summer Of 69*. »

Mes collègues et moi estimions probable qu’*Espaces suspects* soit le nom d’une compagnie artistique ayant local sur Van Horne, mais tout ce que nous trouvâmes à l’endroit qui correspondait à l’adresse indiquée sur le carton fut un gros chantier de construction. Le sol avait été dégorgé sur un quadrilatère long d’environ deux blocs et enclosé de cylindres rayés orange et blanc qu’on continue par habitude d’appeler « cônes orange ». Dans ses entrailles béantes ambulaient des individus casqués de jaune qui traçaient des périmètres, imperméabilisaient des semelles de fondations, vibraient de tout corps sur leur marteau piqueur

ou mangeaient des sandwiches assis sur une pile de contreplaqué. Quant à la bétonnière elle faisait ce qu'elle savait le mieux faire (bétonner sûrement). Le chargé de la circulation piétonnière nous faisait signe tout en ayant l'air de ne pas vouloir nous voir et de ne rien vouloir savoir, tandis qu'au-dessus de la mêlée, juché sur un échafaudage qui désobéissait visiblement aux normes de sécurité du gouvernement, un homme un peu plus gros et poilu que les autres jouait au chef d'orchestre, criant tour à tour dans un talkie-walkie et dans un mégaphone : « Raynald, passe el' jumper à Jeff! Pis Ronny amène la wrencheuse à brâs sa' vis cârrée! Gros-Paul, r'cule aek la tireuse à égwine pace Réal y â pâs fini aek les bonbonnes. Espibouère Croteau tu y sac' tu patience à manné? J'ai dit les starters, pâs les wingers. On lâch' pâs a' patat' les boys, dix-quat', deux par quat' . »

— Quelque chose ne tourne pas rond ici, marmonna T. S., un trémolo d'*unheimlich* dans le fond de la voix.

Un troupeau d'hommes à l'expression grognonne nous coupa le chemin, ils trimballaient des moulures de charpente, des colombages en acier galvanisé, des fourrures pour cloison sèche.

— Grands Dieux! m'étouffai-je. Il est 22 heures! Le 29 février!

L'un des porteurs se tourna dans notre direction, forçant ses confrères à se baisser pour éviter le pivotement rapide et brusque d'une vis de fondation. À la vue de T. S., son visage s'illumina :

— Morseault!

T. S. plissa les paupières comme si ça pouvait l'aider à faire mémoire sur cet homme dont la jovialité le gênait et qui, ayant déposé sa charge, s'avancait vers lui les bras en croix. D'autres travailleurs, à leur tour, adoptèrent des poses cruciformes en reconnaissant T. S., et bientôt l'encerclèrent pour lui faire des colleux écrasants comme à un frère revenu de guerre.

— Je suis le Dr. Marcus Violans et que l'on m'explique la situation! exigea le Dr. Marcus Violans avec violence et mépris.

Le contremaître avait constaté la commotion et descendait à présent de son échafaudage branlant. T. S. avait passivement consenti, moitié par stratégie, moitié parce qu'il était trop surpris pour réagir, au rôle qu'on lui attribuait.

— Si ce n'est pas le célèbre T. S. Morseault qui nous rend visite! déclara le contremaître qui avait complètement laissé tomber son accent et s'exprimait à présent dans un français de présentateur de nouvelles.

C'était un gros morceau du casse-tête qui s'envolait d'un coup. T. S., comme on se doutait, avait rencontré ces messieurs au courant de l'avant-veille. C'est ce que nous apprit le contremaître (qui soit dit en passant se prénommaient Denis), un homme à la carrure franche et au vertex dégarni, mais qui avait encore ses yeux de lait (pensez à *dents de lait*). C'était aux alentours d'1h du matin (donc la veille, techniquement). T. S. avait poussé, titubant et gris, la porte de l'Aut'Bar, une taverne de l'ancien monde<sup>32</sup> où les gars de chantier se réunissaient traditionnellement après leur shift pour dodeliner de la tête au son de *Loadé comme un gun* ou de *Toujours vivant*, accrochés (comme à une bouée, pour faire cliché) à leur grosse 50 qu'ils vidaient lentement et sans dire un mot tandis qu'une barmaid de carrière (il faudrait dire barwoman) les regardait avec tendresse en passant un chiffon sur son comptoir. T. S. avait l'air en-dessous de son assiette, n'était déjà presque plus bipède. En l'apercevant, Denis et ses camarades l'avaient supporté jusqu'à un tabouret et lui avaient donné de l'eau. Ça lui avait ouvert les vannes, c'était comme si ses glandes lacrymales avaient elles aussi besoin d'hydratation, car il s'était mis aussitôt à pleurer. Et du bouillon de ses sanglots avait jailli une parole trouble, abondante, cryptique, ce qu'on pourrait appeler le dialecte du vin triste (de la tequila triste, dans le cas qui nous intéresse). Quelque chose de fondamentalement doux et bon dans la muette sollicitude de ces hommes aux mains rêches et à l'haleine âpre l'avait ému aux larmes, lui avait fait sentir qu'il était avec des frères, qu'il était libre d'étaler sans pudeur ses boyaux sur le bar. Avait-il mentionné Chloë? demandâmes-nous d'une seule et même voix. Denis interrompit son récit pour réfléchir, ses yeux fouillant quelque grenier mnésique dont les archives avaient pris l'humidité biéreuse. Je suis à 80% sûr qu'il n'a mentionné aucune femme, conclut-il, en tout cas pas de manière directe. T. S., continua Denis, avait consacré la majeure partie de son oration à exposer sa vision utopique des métiers de la construction. Poser des fondations, lever des poutres, bûcher à la sueur de son front, se faire buriner la peau par le Soleil, se réfugier dans l'absence d'ambiguïté d'un plan d'architecte, dans l'unité et la logique closes d'une structure physique. Au fond (avait confié T. S. entre deux reniflements tandis que

---

<sup>32</sup> Écrans de sports, nachos gratinés, jeux de dards, jukebox.

des mains bienveillantes l'empêchaient de tomber de son tabouret), il était lui-même, dans l'âme, un gars de chantier.

— Il ne faut pas toujours croire ce que racontent les pochards, dit T. S., désormais embarrassé par cette conception exotisante du « gars de chantier » et par sa parenté idéologique avec l'esthétique néo-terroir (nostalgie conservatrice d'une vie plus « simple »).

Denis aussi était de l'avis qu'il fallait prendre ce que disait T. S. avec un grain de sel. Les épanchements de gars de brosse, il connaissait ça, même qu'il aurait pu se mériter un certificat honoraire en psychanalyse de taverne, le Denis! Ils ne le vous diront pas durant votre formation, mais un responsable de chantier, c'est aussi un travailleur social, déclara Denis (déclara Denis en riant). Denis, donc, avait cru saisir que l'angoisse de T. S. était en tout ou partie liée à une perte de contrôle.

— Il a parlé du *mollusque*, révéla un homme gigantesque émergeant d'un trou dans la terre.

T. S. ferma les yeux pour remonter dans sa mémoire antédiluviennne :

— Eh bien, dit-il enfin, Chloë et moi mangions des escargots. Avant la tequila.

L'homme, qui n'en finissait pas de sortir du trou tellement il était grand, hochait négativement la tête. T. S., précisa-t-il, avait employé le mot dans un sens métaphysique. Il parlait du mollusque comme d'une redoutable force d'inertie, une sorte de Dieu mesquin qui s'infiltrait dans ses pensées, de jour comme de nuit, pour lui répéter que tout était trop compliqué, qu'il ne pouvait rien face à la vastigineuse vertigineuse de l'existence aux millions de tentacules en forme de points d'interrogation, et qu'il valait mieux cesser toute activité que de persister à s'humilier en essayant vainement de prendre sa vie en main. C'est sans doute pourquoi il avait déplacé son fantasme sur la maîtrise d'un système fermé, soumis à des lois physiques immuables, et qu'il s'était accroché à la vision pittoresque, rassurante, des « gars de chantier ».

— Bien entendu, n'ayant pas l'esprit clair, il n'avait pas vu que nous n'étions pas réellement des travailleurs de la construction, ajouta Denis.

Il y eut un silence.

— Bien entendu, acquiesçai-je. *Espaces suspects...*

— Qu'est-ce que tout ça signifie?! s'exclama Loup, comme indigné.

— C'est une de mes questions favorites, répondit Denis. À mon sens, la portée critique et conceptuelle de notre travail est ouverte aux interprétations. Concrètement, nous reproduisons les sèmes de la construction, mais à des heures absurdes et sans nous fier au moindre plan. Nous faisons absolument n'importe quoi. Tenez : j'ai passé toute la soirée d'hier à tourner autour de ce camion en déplaçant aléatoirement des pelletées de gravelle. En ce qui me concerne, tout consiste à créer des effets de surprise afin de décaler le regard spectral sur des paysages et des objets familiers. On voit un chantier et on se dit, « v'là un chantier », mais comprend-on vraiment ce qui s'y passe? En y regardant de plus près, on sursaute : hé! mais quelle heure est-il? Que *font* ces gens exactement? Le sujet vit une rupture de ses connexions préétablies, se met à douter de l'unité cohérente de son monde, qu'il a parfois le culot d'appeler « la réalité ». Ça c'est ma vision. D'autres parlent de dadaïsme, d'anarchisme, de commentaire pragmatique sur la corruption dans l'industrie, repensent poétiquement les chantiers comme une forme de végétation urbaine, rampante et sauvage, ou encore comparent notre activité à celle d'une intelligence artificielle alimentée aux signifiants de la construction. Toutes ces interprétations sont valides et complémentaires. Notre commun noyau, je crois, et votre ami dans sa naïveté alcoolisée l'avait correctement perçu et c'est pourquoi je lui ai proposé de rejoindre le chantier, c'est que nous trouvons un réconfort dans le ronronnement des machines, dans le jeu des leviers, des poulies, des chenilles, dans l'emboîtement des matériaux, dans la perspective de se réunir à la taverne après notre shift et de boire de longues bières qui goûtent le pipi en écoutant les voix rogommeuses d'Éric Lapointe ou de Gerry Boulet. Ça peut paraître hétéronormatif, mais que voulez-vous, nous avons grandi parmi les blocs LEGO. C'est notre enfance! La plupart d'entre nous, on ne se mentira pas, viennent du milieu artistique, mais il y a aussi d'authentiques gars de chantier, on ne pourrait pas opérer la machinerie lourde sans eux, par exemple Réal (il désigna l'armoire à glace qui avait jailli du trou), qui est opérateur de pompes à béton dans la vraie vie, et qui le soir vient s'amuser dans notre carré de sable. Il est aussi titulaire d'une maîtrise en philosophie. Quant à moi, je suis prof d'histoire de l'art au Cégep du Vieux.

— Incroyable! Brillant! m'exclamai-je.

— C'est cool comme... performance, dit Marion. Par contre, quand vous prenez de gros accents, ce n'est pas quelque peu... classiste?

— Uh huh... réfléchit Denis. La parole du contremaître (mon personnage) a été pensée dans la perspective d'une poétique du jargon. Le jargon, c'est le liant interne des communautés de savoir. Le chantier de construction est une communauté de savoir au même titre que l'université, et c'est par le jargon que toutes deux se constituent un seuil d'inclusion et d'exclusion. La façon dont les mots sont dits, i.e. l'accent, est tout aussi importante. Pour les initiés, c'est un code de reconnaissance mutuelle. Pour ceux qui sont en dehors, c'est du bruit.

— Dans la pratique, c'est un peu comme si j'imitais des Italiens en répétant « spaghetti », « pizza », « capisce ».

— Je vois comment ça pourrait être mal perçu... Je n'avais jamais vu ça sous cet angle, à vrai dire. Ce qu'on fait pourrait-il être considéré comme de l'appropriation? La question n'est pas mauvaise. Pas mauvaise du tout en fait!

La réflexion l'absorba tout entier. T. S. en profita pour nous chuchoter qu'il ne voulait pas rester plus longtemps ici.

— Qu'est-ce que tu as?

— Ils ne savent rien sur Chloë, donc qu'est-ce qui nous retient? Je ne suis même pas capable de distinguer un vrai chantier d'un faux. Ça me rend inconfortable et je veux m'en aller.

Il trouvait l'espace suspect. On pouvait donc dire de l'œuvre qu'elle avait rempli sa fonction, ce qui ne veut pas dire qu'elle lui plaisait. Il se sentait trahi. Il avait ouvert son cœur à d'honnêtes gens, pas à des emmerdeurs qui pensaient à Marx chaque fois qu'ils empoignaient un marteau. Ses confidents d'une nuit ne l'avaient écouté et aimé que parce que c'était la même gang d'intellectuels que d'habitude, et lui-même était, avec ou sans glorification de la simplicité, un intellectuel. Mais pas un intellectuel assez fin pour déceler qu'il s'adressait à des déguisements d'Halloween. T. S. et moi, on avait nos différences. Personnellement, je raffolais de me faire mentir en pleine face, j'aimais que les œuvres d'art m'agressent. C'est que moi-même j'avais l'impression d'être constamment en train de mentir. L'identité de l'être au langage ne va jamais de soi, et cette certitude m'habitait si profondément qu'elle me rendait

suspicieux à l'égard de toute parole, la mienne en premier. Que les œuvres mentent, volent, trichent, dressent partout des hologrammes et des écrans de fumée, m'indiquait que je n'étais pas seul à penser ainsi. Ça sanctionnait ma propre duplicité, me confirmait qu'il existait une société secrète de menteurs mélancoliques qui entraient en danse complice via le plus gros et le plus noble mensonge de tous (qui est l'art).

Les membres d'*Espaces suspects* ne pouvaient se permettre d'interrompre leur performance trop longtemps, mais ils nous invitèrent à y assister. Nous déclinâmes poliment. À chacun ses moutons. Le bruit des machines noya bientôt nos voix. Nous nous repliâmes derrière un tombereau pour reformer notre cénacle.

— Comment ces mecs arrivent-ils à financer un projet aussi stupide? maugréa Loup.

— Avec tes TAXES! dis-je pour le provoquer.

— Ridicule... Dans ce cas je déclare que ma vie entière est une pièce de performance et j'exige une subvention annuelle de 50 000\$!

— Ça, mais sans ironie. Je crois sincèrement que l'État n'a rien de plus noble à faire que de donner de l'argent à tout le monde sans attendre quoi que ce soit en retour.

La bière triste menaçait de nouveau T. S. Un poignet recouvert de poudre entra lentement dans son champ de vision.

— Tiens, vieux sac de glandes, flanque-toi un peu de terreau dans le tube, ça va te revigorer.

Une offre qu'il ne savait refuser.

Au tour de Marion, la coke rebondit de plus belle sur sa paume dressée à la verticale.

## MOURIR IDIOT

Tandis que nous découvriions de nouvelles couleurs à l'extérieur du cercle chromatique, que nous devenions des macaques prismacolors, Marion, à l'inverse, dépérissait, devenait terne,

le fil phéromonal qui nous reliait à elle s'étirait dangereusement, et pour finir elle nous fit signe de ralentir quelque peu la cadence pour nous expliquer que c'en était fait d'elle, qu'elle ne nous suivrait pas à Possiblo.

Vent de murmures stupéfaits, frissons glaçant l'échine, détournements honteux de regards, signes de croix embarrassés, cris étouffés par l'indignation, chuchotis médisants, mains couvrant les bouches bées, raclements de gorges, pleurs de bébés, desserrage de cravates, épongeage de front perlant de sueur, grattage de tête, rires nerveux et frénétiques, cent pas. Mécanismes de défense :

- Phase de déni : Continuer notre route comme si de rien n'était, interpréter ses propos comme de l'ironie ou « une façon de parler ».
- Phase de rejet : Employer la majorité comme levier d'exclusion. Menacer d'ostracisme. Lui tourner le dos.
- Phase de désinvestissement : Feindre l'indifférence. Laisser entendre que nous n'avons jamais eu besoin d'elle.
- Phase d'intellectualisation : Lui expliquer que les obligations qu'elle croit devoir respecter (parce qu'elle a cours le lendemain) sont en fait des illusions.

— Vos tentatives de manipulation émotionnelle me touchent beaucoup, les garçons. Je vois bien que c'est votre manière de parler d'amour. Mais j'ai fait ce que j'avais à faire : ai demandé aux amis et collègues de Chloë ce qu'ils savaient (rien), vous ai accompagnés au lancement de votre fusée, ai réconforté ma cousine Papillon qui ce matin à peine m'écrivait un long paragraphe anxieux (jeunesse et confusion) sur Facebook. Savais-tu qu'elle partait à Londres en fin de semaine? Pendant quatre mois. Ça nous prend quelqu'un pour sous-louer<sup>33</sup>.

---

<sup>33</sup> J'évitai soigneusement le regard de Loup. Je l'imaginai s'illuminer d'un coup et ça me tapait d'avance sur les nerfs.



— Marion! me fâchai-je. Ne fais-tu rien pour toi-même? Ta vie n'est-elle que cases à cocher? Quand prendras-tu la responsabilité de ton propre bonheur?<sup>34</sup>.

— Plus tard, tu vas probablement vouloir t'excuser. Tu te souviendras alors que Marion t'a dit : Je comprends, je ne suis pas choquée.

Je lui fis des yeux d'amoureux transi, de carpe frite, des yeux marécageux.

— Il faut comprendre ma panique, repris-je. Sans toi, nous serons un groupe d'hommes! Dieu sait quel funeste sort nous attend...

— Ni toi ni moi ne voulons que je devienne ton jeton féminin. Et si tu me perçois comme l'esclave de mes obligations, c'est que j'ai aligné ces dernières à mes désirs. Je suis précisément là où j'ai envie d'être. Mais il faut tourner la page, car j'ai maintenant envie de finir mes grenouilles et de me lever tôt pour aller en séminaire. Oui, l'école m'excite énormément. Ces temps-ci, je suis particulièrement fascinée par le zoolangage des crapauds.

— Je m'identifie 100% à cet énoncé. Peux-tu m'embrasser pour faire de moi un prince?

— Embrasse-toi toi-même. Il faut que tu apprennes à faire de la ratatouille sans mon aide. J'ai mon pain sur la planche et tu as le tien. Ta planche est ici (elle désigna la rue), ton pain tu l'as dans les mains (elle désigna ma bière), tu es au bureau, ta job, c'est Faire la Fête! Mais pour la faire bien, il faut la trouver, au fil d'essais et d'erreurs, grâce à une méthode heuristique. La recherche n'est pas de la tarte! C'est long et pénible, c'est des tâtons à l'aveuglette, des culs-de-sac et des miroirs aux alouettes. Et puis ça te tombe dessus d'un coup, sur le mode de la Révélation, et alors c'est l'extase, la jubilation. Je te le souhaite sincèrement. S'il te plait, souhaite-moi la même chose mais côté grenouilles, O.K? Tu aimes que je te demande des choses, non? Ça te montre que je pense aussi à moi, que j'ai un égo!

---

<sup>34</sup> Je savais que Marion avait la sensibilité et la finesse requises pour discerner que ma monstrosité publique était une mise en scène autodérisoire, doublée d'une conscience coupable vis-à-vis de la réception au 1<sup>er</sup> degré qu'elle risquait de provoquer.

Dit de même, ça m’a paru transcendantal. C’est néanmoins le cœur lourd que je lui donnai campo. Et sur ces entrefêtes, elle prit son congé, la batrachologue extraordinaire. Elle était imbattable<sup>35</sup>. Nous portâmes la main à notre cœur et la regardâmes s’en aller.

## MOURIR IDIOT

— En tout cas man, c’est un beau morceau qui s’en va! Je me la serais bien bottée... Je ne sais pas comment tu fais pour te retenir, Antoine.

Le bruit de nos pas dans la neige fondante. Splotch splotch.

— Quoi?! Ne soyez pas hypocrites. Est-on à nier l’existence du regard masculin? En quoi ça t’absout, que tu sois “ironique” ou “autodérisoire”, que tu prennes ton bête désir avec les pincettes de velours de la psychanalyse ou que tu l’enveloppes dans de la dentelle poétique? Le fait est que ton crâne pullule de rencontres entre le saillant et le creux : un bélier dans une porte de château, une cuiller dans une tarte aux cerises bien chaude, un train dans une gare, un pilon dans un mortier. C’est pas toi qui me parlais de ton philosophe schizophrène qui voyait des vagins dans les chaussettes<sup>36</sup>? Il n’y a rien là de sorcier. Avoir des grands instants de

---

<sup>35</sup> Pour vous donner une mesure de son irréprochabilité, imaginez à quelle vitesse le monde s’écroulerait si tous les êtres humains étaient précisément moi, M. Dussault de la Mancha. Dans un monde d’Antoines Dussaults, nous voudrions tous comprendre qui nous sommes, d’où nous venons et où nous allons tout en moisissant au milieu de nos propres excréments. Nous dormirions sous la pluie, mangerions du gazon et n’écririons rien parce qu’aucun d’entre nous ne saurait comment fabriquer du papier ou des crayons, aussi nous déciderions tous de devenir comédiens, mais il n’y aurait pas de mise en scène, de texte, d’industrie, aussi nous nous contenterions d’improviser sans feu ni lieu en nous imaginant que la vie est ailleurs. Tandis que, si chacun était tout bonnement Marion, Marion collaborerait avec Marion pour l’édification d’une société où Marion, qui qu’elle soit et où, aurait la chance de s’épanouir. Si la société avait besoin de quelqu’un pour ramasser les poubelles, Marion se porterait volontaire. Si la société n’avait besoin que d’un seul théologien pour 800 poseurs de lignes électriques, il y aurait un théologien pour 800 poseurs de lignes électriques.

<sup>36</sup> « Comparer une chaussette à un vagin, ça va encore, on le fait tous les jours, mais un pur ensemble de mailles à un champ de vagins, il faut quand même être fou [...] » — Deleuze, G. et F. Guattari (1980), *Capitalisme et schizophrénie II : Mille Plateaux*, Paris : Éditions de Minuit, p. 39. Les auteurs parlent ici de la distinction freudienne entre névrose (molaire, arborescente) et psychose (moléculaire, rhizomatique). Évidemment ni Deleuze ni Guattari n’étaient schizophrènes, à moins qu’on les considère comme une seule personne.

lucidididididi, c'est aussi savoir reconnaître ses petits instants de libidididididi. L'objectification, ce n'est pas *LE* mal, ça fait partie de tous les rapports humains. C'est pire à mon avis de n'être l'objet de personne que d'être momentanément un objet de désir. Ça ne veut pas dire que tu es *uniquement* un objet. Mais les gens ont un corps, ils traînent leur viande, la décorent avec du maquillage ou des fringues de marque, le sculptent et l'affermissent avec du sport et des régimes, parce qu'ils veulent être de plus beaux objets. Savez-vous pourquoi le rouge à lèvres? Pour simuler le rougissement naturel des lèvres pendant l'excitation sexuelle. C'est Alexander Kent qui le dit<sup>37</sup>! Pourquoi les talons hauts? Pour allonger les jambes. Longues jambes = courir plus vite = meilleures chances de survie dans la nature = plus attirant pour la reproduction. Vous me faites penser à ces grands esprits comme on en a vu au coquetel du petit doigt en l'air, qui ont macéré trop longtemps dans la baignoire politicorrecte de l'UQAM. Si sûrs d'eux, si prompts à vous juger dès que vous commettez un faux pas qui trahit votre appartenance à une classe autre que la leur. Voilà ce que donne votre société de libres penseurs! Une étiquette compliquée et rigide qu'il faut apprendre par cœur et sans l'aide de personne, car demander des explications ce n'est pas permis, ce serait de l'*entitlement*, cela dit voyez ce qui se passe quand vous émettez une opinion qui sort de l'orthodoxie ou même quand vous posez une question qui serait susceptible de la déranger, ils montent sans délai sur leurs plus grands chevaux, jouent la vierge offensée : c'est "problématique", "traumatisant"! Seigneur, on ne peut plus rien dire! Ça ne vous dérange pas, vous autres? Vous n'avez pas l'impression qu'on vous ordonne de rester dans votre coin et de vous taire, vous n'êtes pas tannés de vous faire dire que tous les maux du monde sont de votre faute, que vos problèmes ne valent rien parce que vous êtes privilégiés? Tant qu'à en avoir un, de privilège, j'aimerais bien le ressentir!

Nous n'avions rien dit, c'est Loup qui était sur la défensive. Qu'on ne l'ait pas appuyé dans sa tentative de nous rallier fraternellement autour du postère de ma colocataire avait excité en lui une verve quichottesque. Le contenu de la diatribe importait peu ou prou<sup>38</sup>. Le gars tâtait notre

---

<sup>37</sup> Alexander Kent (1965-) était un psychologue d'ascendance jungienne qui enseignait à Cambridge mais s'était refait un nom en tant qu'intellectuel YouTube après la publication controversée, sur son blogue personnel, d'une « typologie des tempéraments sexuels féminins » ayant trouvé écho auprès de garçons de sous-sol qui voyaient en lui un martyr de la liberté d'expression, cela parce que certains critiques (qui auraient peut-être dû se taire au lieu de donner forme à une icône) l'avaient accusé de misogynie.

<sup>38</sup> Il y a des gens auxquels il vaut mieux ne rien répondre. Vous leur donnez un peu de latitude (« c'est sûr, Loup, que les hommes ont besoin d'espaces pour exprimer leurs émotions ») et ils vous embarquent

pouls, il se magasinait un *safe space* (espace insécable?) pour leucodermes à gonosome Y. C'est qu'il s'était senti petit dans ses shorts, devant Papillon, devant le cinéaste, devant nous tous. Il avait juste besoin d'une épauvre, le paule.

## MOURIR IDIOT

J'en avais assez qu'on s'enlise dans la négativité de Loup. Pour changer de cassette, je déclarai que le reste de notre voyage vers Possiblo serait une course et que le dernier arrivé paierait la tournée aux autres. Loup cria à l'injustice, désignant son sac à bières comme preuve du fardeau.

— Veux-tu que je le prenne, moi, ton fichu sac?

Je le détalai miséricordieusement, mais il n'était toujours pas content, il me montrait ses bottillons. En effet c'était un problème : ses semelles battaient au vent. À chaque levée du pied, elles pendaient tristement comme des mâchoires démantibulées, exposant la plante de ses pieds de bas à la morve des rues.

— Regarde, je serai solidaire, rétorquai-je sans réfléchir.

J'ôtai subito presto mes propres bottes avec les chaussettes dedans et fourrai le tout dans le sac à dos. Me voilà pieds nus, les orteils recroquevillés, chancelant sur le trottoir mouillé. Sans laisser à quiconque le temps de répliquer, je détalai dans un sillage d'éclaboussures comme un galet décoché avec art sur le plancher de l'eau. Je touchais à peine le sol. Je cherchais la fin de mon souffle et de ma lucidité, je courais au bout de mes gastrocnémiens et de mes inhibitions, je transcendais tous les inconvénients : la sueur et les points de côté, les bleus sous mes pieds et la compote qu'ils faisaient juter à hauteur d'yeux quand je pilais par mégarde dans une mare de fonte en bordure de rue. J'immanentisais l'Eschaton par les petons. Allais-je vite? Oui.

---

dans tout un amalgame, c'est comme souffler sur un incendie en croyant que ça va l'éteindre, votre énoncé devient soudain un prétexte pour attribuer du blâme à tout venant, bientôt le féminisme au complet en fait les frais, blabla censure! blabla tyrannie! Soudain George Orwell fait irruption dans le décor et alors tous les paris sont ouverts à savoir quand est-ce que la loi de Godwin va s'appliquer. Ces gens-là (faut vous dire, monsieur), il est préférable de les laisser s'écouter parler jusqu'à ce que l'écho de leur propre voix les ennuie.

Pouvais-je aller plus vite? Je brassais toute ma bière, la bue non encore pissée comme la non-bue. Une pensée me traversa furtivement : je n'avais rien mangé. Au lieu de m'en affoler, je me réjouissais de mon effrayante aptitude à ignorer les repas et les heures. Les besoins primaires ne valent rien à côté des caprices de ma mathématique extraterrestre.

J'étais en train de courir vers Possiblo. J'étais en voiture, en bateau, en hélicoptère de courir. Ce n'était pas pour faire de l'exercice ou pour me comparer à mes amis. C'est qu'à chaque impact de mes pieds nus sur le sol glacé, raboteux, miné d'éclats de verre, de caps de bière, de mégots et d'autres débris que je ne saurais nommer, je me rapprochais de ma liberté. La liberté ne veut rien dire tant qu'elle ne fait pas mal. Son sens n'advient que dans le choix d'endurer la douleur de bout en bout sans fléchir. Tu n'accèderas pas à l'échelon supérieur si tu fais marche arrière. Quand tu as commencé ton pèlerinage de vanupied, tu t'es fixé un standard auquel tu es maintenant lié, toute ta vie en dépend, quelle honte ce serait d'abandonner alors que l'expérience de la douleur touche à son apothéose : ce sera pieds nus jusqu'à la ligne d'arrivée, pas de rabais possible sur le prix de la liberté. Se faire violence volontairement, ça se rapproche certes de la pulsion de mort, mais c'est sur le mode du flirt; on ne veut pas vraiment mourir, mais se sentir en excès de vie par dangereuse proximité avec son au-delà. Renoncer à mi-chemin, mettre ses souliers, c'est renoncer à la vie, c'est se rabattre sur le modeste tracé d'une clôture blanche autour de sa pelouse de vie. Et, pour le reste des jours, ce sera la hantise du « et si » : « Et si j'avais choisi de lutter contre ce qui me résiste? » Quand on s'est engagé dans la douleur, qu'on l'a accueillie comme composante nécessaire d'un rituel d'ascension vers la liberté, le renoncement est interdit, et ce même si la douleur est inutile, même si la liberté est devenue paradoxalement une prison.

J'irai plus loin encore : le courage que demande la lutte est d'autant plus grand que la lutte est inutile et absurde. L'objectif de la lutte détourne le sens de la liberté, lui ôte sa valeur *a priori*, donne l'impression que la liberté sert toujours d'autres fins qu'elle-même. Se porter volontaire pour tâtonner dans un champ de mines à la recherche de charges susceptibles d'exploser à tout moment, c'est courageux certes, mais c'est aussi utile. Le respect, l'admiration des pairs, le sentiment de faire une chose importante jouent dans de telles décisions. Le courage, ici, est encore un investissement, participe d'une économie : certains risques en valent plus la peine que d'autres. Je définis l'ultime acte de bravoure comme une exubérance grotesque dépassant

toutes nos présuppositions sur la nature humaine : un geste incompréhensible et vain, difficile et dangereux pour rien. D'un point de vue transcendantal, il est préférable de se jeter dans l'océan Arctique pour connaître la sensation de ses innombrables aiguilles glacées perçant la peau que de le faire pour sauver le plouc s'y noyant. Bien entendu, on ira quand même le sauver. Mais après l'avoir secouru, rien n'est plus courageux que de retourner dans l'océan, cette fois sans raison. Coupez-vous le pied avec une scie! N'arrêtez sous aucun prétexte, malgré l'insoutenable douleur. Résistez à l'envie de vous évanouir, coupez-le entièrement! À la fin de cette amputation dénuée de sens, de cette « blague », vous serez certes un fou, un monstre, une source d'effroi pour vos proches, un être absolument et irrémédiablement seul, mais, par-dessus tout, vous aurez recréé votre forme : vous serez véritablement libre. À quoi bon cette pathologique faim de liberté? L'exemple du saut en parachute pourrait ici nous aider à comprendre. Pourquoi, sinon pour toucher et repousser les limites de sa liberté, une personne a-t-elle un jour sauté en bas d'un avion avec le projet de survivre grâce à un drap en toile accroché à son sac à dos? Certains parleront de reconnaissance, de gloire. Mais pourquoi alors existe-t-il une catégorie de gens qui répètent constamment l'expérience en quête de situations de plus en plus extrêmes? Base jumping, wingsuit, escalade en solo intégral, highline sans harnais? La gloire a le souffle court. Tout indique plutôt que, pour certains, le libre arbitre est sa propre récompense. Je veux être libre. Pourquoi? Parce que je ne veux pas ne pas être libre. C'est tautologique, et alors? Pour les écrivains, c'est souvent la même histoire<sup>39</sup>.

## MOURIR IDIOT

---

<sup>39</sup> Voilà où il voulait en venir le torrieux, que vous vous dites! Essaye-t-il vraiment de nous justifier cette manie qu'il a de vouloir s'exprimer à tout prix quand il est clair que le monde se fiche éperdument de ce que son âme pourrait bien recéler d'unique et de précieux, et que tout ce qu'il est voué à produire est un régurgité de ce qui a été dit cent fois par un tas d'autres beaucoup plus talentueux que lui, et donc que son geste est absolument vain, qu'il ne s'élève guère au-dessus du délire solipsiste, qu'il le sait et en souffre mais ne peut se résoudre à arrêter, car il est pris dans le cercle vicieux de devoir aller jusqu'au bout de sa peine malgré qu'elle soit inutile, expression d'une conscience malade d'orgueil, funeste tentative de sauver les apparences face à tous ceux à qui il a un jour laissé entendre qu'il était un écrivain ou en train de le devenir, bref essaye-t-il de nous justifier tout cela en nous amenant à penser comme lui que c'est dans la bêtise, la vanité, la présomption de son geste d'écrire que se manifeste son courage d'être un homme libre? Non, bien sûr que non, je n'oserais jamais me comparer à une personne qui se jette dans le vide.

Nous avons quitté les bordures rassurantes du Mile End, avec sa population de violoncellistes et de docteurs en torréfaction. Ici sur St-Laurent, à l'orée du centre-ville, le lieu commun « jungle urbaine » prenait tout son sens. La démographie était dominée par des spécimens de gymnase aux bras si musclés qu'ils ne pouvaient les aligner en parallèle à leur torse<sup>40</sup> et par des filles en bas de nylon dont les manteaux ne recouvraient pas les cuisses grelottant en files impressionnantes devant les clubs qui proposaient une *ladies' night*. Ces établissements ne voulaient rien savoir de snobs anxieux problématisant leur sexualité tels que nous. Possiblo se distinguait par son caractère kitsch, qui détonnait avec l'hétéronormativité sans humour de ses voisins. Revampé pour ressembler à un château fort, avec tourelles et pont-levis (simulé), le bâtiment n'aurait pas fait tache sur le Strip de Vegas. Le Moyen-Âge s'arrêtait cependant à l'architecture, les DJ n'y passant pas les plus grands succès d'Hildegarde de Bingen ni même ceux de Guillaume de Machaut, mais plutôt un mélange vintage d'Italo et de Nu-Disco saupoudré de classiques New Wave/Synthpop à la *Human League*, *Pet Shop Boys* et *Frankie Goes to Hollywood*. La clientèle comportait son lot (bien que réduit) de goliaths à casquette, mais on y dénombrait aussi des filles à cheveux verts et septum percé, des personnes non-explicitement-binaires déguisées en Fée Clochette et des couples cuirés comme pour une sortie au donjon échangiste. Une certaine diversité. Évidemment j'étais arrivé le premier<sup>41</sup>. Patinant dans la saumure en cherchant en vain des prises pour mes orteils, je m'étais mollement étampé dans le mur de fausse pierre perpendiculaire à la façade. Suivaient Marcus et T. S., les mains chaussées de bottes, rouges de visage et grimaçants, et enfin Loup qui s'arrêtait tout le temps

---

<sup>40</sup> Si j'avais été moins nuancé, j'aurais pu, afin que le lecteur les intègre facilement à son univers référentiel, utiliser le raccourci descriptif de *douchebags*, et ce non parce qu'ils sculptaient leur figure mais à cause de la joie gueularde et agressive qu'environ 30% d'entre eux manifestaient.

<sup>41</sup> Ceci était mon corps : un énorme crâne, cerclé d'un front dur comme du granit et ceint d'un visage de théâtre radieux et effroyablement malléable, piqué de longues jambes de gazelle d'une suavité presque obscène. Le torse, les bras étaient fluets, atrophiés presque, visiblement sans importance dans les desseins que la nature avait pour moi. J'étais doté d'un micro-estomac hypra-élastique, capable de jeûner des semaines durant comme d'engouffrer une chaudière de PFK sans effet notable sur mes performances physiques et mentales. Quoi que je fisse, mangeasse ou parcourusse, j'avais une endurance infinie. Mon rythme circadien? Détraqué au dernier degré. Je dormais une nuit sur deux, parfois 16 heures d'affilée. La nuit, le jour, bah! Mon métabolisme de tricheur aux dés me chuchotait que mon cerveau n'était pas destiné qu'à macérer dans le formol des écoles. Mon corps en était un de guérilla : conçu pour fuir les gros prédateurs, se cacher par les grottes et conceptualiser la révolution dans l'indigence la plus abjecte, et à l'occasion infiltrer le banquet des puissants afin de leur subtiliser du champagne et du saumon fumé.

parce qu'il avait un point de côté. Il chialait qu'il n'avait jamais ratifié les termes de l'épreuve. Marcus déclara que c'était sans importance, qu'il la paierait, la tournée, lui.

— Savez-vous quelle est ma valeur nette, selon mon compte bancaire? 30 000\$.

— Quoi?! Ce n'est pas possible!

Nous longeâmes furtivement la muraille jusqu'à la porte ogivale (nous avions l'air de bas-reliefs égyptiens) afin de nous faufiler (avec nos toxines prohibées) derrière le portier occupé à carter un échalas au visage poupin qui avait l'air de trois nains superposés sous un manteau. L'air était lourd de vapeurs biéreuses et sudorales : réminiscences d'après-bal. Vitement nous nous précipitâmes dans un îlot à banquettes, les pieds multicolores (coupures, ecchymoses, saletés) couinant sur le plancher collant, pour compter le nombre d'orteils qu'il nous restait et nous rechausser. Il y avait là un pichet à moitié plein de Bud Light et des gobelets Solo rouges (cet endroit était vraiment un prolongement du secondaire). Nous n'étions pas regardants : iglou. T. S. décapsula nos bières illicites sous la table (ça nous éclatait en fontaines d'écume sur les jeans) et en transféra le contenu dans le pichet. Quant à Loup (melon-miel), il textait encore Oscar et David; la lueur de son cell accentuait les cernes sous ses yeux, il avait l'air d'un fumeur quarantenaire en burn-out. Marcus se rendit au bar dont il nous ramena huit Jägerbombs (un shot de Jäger dans un verre de Red Bull), la liqueur-phare des chemins qui bifurquent.

— Qu'est-ce que tu peux bien avoir de plus à leur dire? demandai-je à Loup, irrité.

— Ils *viennent* de répondre à mon texto d'il y a une heure! « OK on vous tient au courant »... Pfff... C'est vague pas à peu près! Le temps file!

Loup n'allait pas chercher le moment, il attendait que d'autres le lui donnent. Sa dépendance me fâchait. Moi, j'étais ouvert au possible mais je ne comptais pas dessus, le bonheur je le réclamais dès cette minute, pas question de le déléguer aux caprices de forces extérieures et incontrôlables. La déception étant le coût de l'espoir, ma posture était celle, inverse et absolument sereine, du désespoir : de moi et du monde, je n'attendais rien de plus que ce que j'avais déjà. Tout ce qui m'arrivait ensuite de positif, c'était bonus. Tenez, Mai. J'étais parvenu à ne plus l'espérer, aussi quand elle surgit de la foule, 5 pieds 2 et 46 kilos de tendresse ravie, virevoltant dans un drapeau orange à effigie de tête de cerf surmontée d'une crux immissa,



vêtue d'un t-shirt noir XXL qui lui arrivait aux genoux et sur lequel était écrit « Jägermeister » en lettres gothiques, je ne pus réprimer un cri de surprise exaltée. Outre ma liberté, c'était donc le jupon, la galipote, le cotillon, le guilledou, la gueuse, la prêtantaine que j'avais courus! Suivaient deux amies, Sofia Cataline et Constance Hicks, soupçonneuses, peu enclines, comme des employées de la Maison Blanche venant d'apprendre qu'elles allaient travailler pour Trump.

— Nos déhanchements sont tombés dans l'œil des *Jäger Babes*, dit Mai en se lovant contre moi sur la banquette. On a raflé tout leur matériel promotionnel! J'ai pris le t-shirt pour toi.

— Savais-tu, dis-je, que c'était la liqueur favorite de Göring? Par ailleurs, la célèbre phrase « quand j'entends le mot culture, je sors mon révolver » qui lui est souvent attribuée vient en fait de la pièce *Schlageter*, écrite par le dramaturge nazi Hanns Johnst en 1933.

Sofia Cataline et Constance Hicks s'installèrent à leur tour à notre table, tenant des verres à shot Jäger, des gougounes Jäger, un string Jäger. On commençait à être serrés. Mai était rouge, bouillante, ruisselante et légèrement caoutchouteuse. Douce aussi, infiniment douce, un peu collante dans sa moiteur. L'émail immaculé de son sourire, ses yeux mi-clos avaient ensemble quelque chose de malsain. C'était le visage défiant de la jeunesse, celle qui a exactement 20 ans et vous l'annonce narquoisement tout en vous confiant que la vie est une torture, ce qui vous déprime puisque vos 20 ans à vous sont passés depuis longtemps et que vous donneriez la Lune pour les retrouver, et se faire raconter par un visage de 20 ans que la vie est une torture vous semble déplacé, injurieux, vous vous dites « l'audace! », « quel culot! », vous prendriez volontiers sa place, à ce visage soi-disant « torturé », et ce visage le sait et vous rit au visage en continuant d'insister qu'il est torturé.

— Sais-tu c'était quoi, notre défi, pour gagner tous ces accessoires? continua-t-elle en fondant dans mon étreinte. Faire quelque chose qu'on regretterait le lendemain. Je t'ai donc appelé...

— Mon amour!

Elle se retira aussitôt pour s'emmurer dans un air hautain.

— Tu empestes la bière et la sueur.

— J'ai *exactement* la même odeur que le bar.

Une grosse main apparut dans son champ de vision, la faisant sursauter. C'était Loup qui essayait de lui serrer la pince. Il l'avait rencontrée un an plus tôt, à l'époque où nous sortions encore ensemble. Il lui avait alors dit, faut-il croire pour me provoquer affectueusement et pour la complimenter, qu'il ne s'attendait pas à « ce qu'Antoine *date* une fille aussi *cute* ».

— Rappelle-moi, parce que j'oublie tout le temps, tu es née en Chine ou au Canada?

C'était ça, son intro. Il avait l'air de croire que la question était naturelle, semblait presque fier de s'être montré curieux. Elle roula des yeux emmerdés dans ma direction.

— En Corée, dit-elle d'un ton neutre et sans le regarder.

— Tu m'excuseras, mais Chine, Corée, c'est un peu la même affaire pour moi! Ha! Ha!

T. S. pouffa une bruine de bière en tentant de juguler un rire embarrassé. Marcus signala sa désapprobation par des sourcils tristes et des signes de tête négatifs.

— Quelle incompetence... se désola-t-il.

— QUOI?! protesta Loup. C'EST UNE BLAGUE!

La blague portait sur la difficulté de percevoir la différence dans la différence. Mai m'emporta par la manche vers le plancher dansant. On y passait la version 12'' de *Tainted Love* qui durait 9 minutes et se transformait à mi-chemin en une reprise sensuelle et un peu dépravée de *Where Did Our Love Go*, évocatrice de trémoussements langoureux et somnambuliques dans la fumée opiacée, un slow pour couples toxiques et toxicos, qui clairsema quelque peu la foule énergétique et nous donna un espace pour discuter.

— Va-t'en, pourquoi es-tu venu, va-t'en, dit-elle en me donnant des bisous dans le cou.

Elle s'accrochait à mon cou comme à du bois flottant dans une rivière en crue. Elle lui abandonnait tout son poids comme si j'étais un homme et non un muguet avec des bras en poèmes. Elle affichait un sourire effrayant, immense et moqueur, ingénu et suicidaire.

— Oh, Mai... Toi, pars! Regarde à quel perdant tu as affaire. Je suis un clown, un gueux, je n'ai ni travail ni l'intention d'en trouver un, je passe mes fins de semaine écapouti sur le divan vert à cuver des maux de crâne chaque année plus abjects en regardant des lutteuses dans le Jell-O avec mes copains enfantinaires chroniques et en me suçant les doigts orangés

par la graisse de Cheetos, je suis alcoolique et pornomane, une compulsion sur deux pattes, et prétentieux en sus, je cite des auteurs dont je n'ai lu que les pages Wikipédia. Je ne sais pas ce que je veux faire quand je serai grand et encore moins dans une semaine.

— Je sais, c'est pathétique, hen, et pourtant je ne bouge pas, tu pars et reviens autant que tu le souhaites et moi j'attends, résignée et stupide, que tu décides enfin que je ne te suis plus utile. J'ai cessé de croire que j'avais du contrôle.

Sa lucidité inclinée à l'autodestruction, son honnêteté émancipée de tout orgueil venaient me chercher. Elle n'essayait pas de me sauver, ne croyait pas qu'elle en avait le pouvoir.

— Ce dont je suis certain, dis-je, c'est que l'éternité, contrairement à la croyance populaire, n'est pas une durée (axe syntagmatique) mais une intensité (axe paradigmatique), et qu'en ce moment, il m'est facile et naturel de te dire que je t'aime et d'imaginer l'éternité avec toi.

— Tu réfléchis comme une grande pétrolière. As-tu entendu parler de Nuatambu, l'une des Îles Salomon? La montée des eaux a déjà forcé la relocalisation des 25 familles qui y habitaient. Ils disent que d'ici 2035 tout Kiribati...

— Tarawa-Sud.

— Quoi?

— La capitale du pays est Tarawa-Sud. Pour les Îles Salomon c'est Honiara.

— O.K, d'accord. Mais d'ici 2035 tout Kiribati sera inhabitable. Le Tuvalu aussi.

— Funafuti. Enfin Funafuti est l'atoll, Fongafale l'île et Vaiaku le village où se situent les bâtiments administratifs.

— Toute la côte Ouest est en feu. Voilà pour l'idéologie capitaliste de l'éternel présent.

— Je te jure que je n'y suis pour rien.

— C'est intéressant que tu ressenties le besoin de te défendre.

— L'apocalypse est ce qui est en nous et nous déchire les intestins.

La conversation bifurqua sur les péripéties de la soirée. Je lui racontai, hilare, l'épisode du chantier de déconstruction. Son sourire s'affaissa brusquement. Elle se dégagea de mon étreinte, le regard dur. Elle parlait vite et sèchement.

— Non, sérieusement. Pourquoi êtes-vous venus ici alors que vous ne savez toujours pas où est la copine de ton amie?

— Pourquoi joues-tu la surprise? Je t'ai *dit* au téléphone au sujet de la fille disparue.

— J'étais sûre que tu me contais tes habituelles pipes.

— Comment peux-tu croire cela, moi qui suis toujours si probe?

— Tu te moques de moi encore...

— Écoute, Chloë n'est pas *réellement* disparue. Elle est sûrement chez ses parents. T. S. lui a dit des choses méchantes quand il était saoul et elle est partie réfléchir. Voilà. Dossier clos. Sherlock peut accrocher son chapeau à la patère et enfiler sa nuisette. Tout ça (je désignai le bar d'un geste large, évitant de peu le visage de Mai) n'est qu'un jeu.

Elle s'empara de mon index et le réorienta en direction de son front.

— No, dit-elle, *that is just a game*.

— Je n'aime pas quand tu te rabaisses comme ça, et dans l'horrible langue de Shakespeare en plus. Ça me fait de la peine.

— Ça ne te fait pas grand-chose, en vrai. Je me demande parfois si tu comprends la différence entre souffrance et culpabilité. Je ne crois pas que tu as déjà souffert.

Dit de même, pensai-je, ça percutait, mais c'était aussi faux. J'allais mourir, ce fait n'était pas contournable, et tout souffrir était là. À quoi je jouais? À quoi je buvais? À contrer cette souffrance. Sofia Cataline et Constance Hicks vinrent vérifier que je n'avais pas kidnappé leur amie et lui dire qu'elles en avaient jusque-là du « gars louche ». Je retournai à notre îlot où je trouvai Loup seul, dodelinant de la tête et marmonnant incompréhensiblement. Il commençait à basculer. Quand il me vit, il balança son téléphone contre le mur en râlant.

— Le monde entier (il rota) m'a abandonné.

— Tu fais dont pitié.

— Oscar et David veulent « prendre ça mollo, tout bien réfléchi ». Mollo! (son visage exprimait le plus profond mépris) C'est de l'absurdistanais!

— Prends de la coke.

— Ouais ouais... (il se fit une ligne sur la table) Six mois que je ne les ai pas vus! Tu te rends compte? Mais eux, ils ne voient pas d'urgence ou de nécessité. Qu'on se perde de vue ne les dérange pas. Et le pire, c'est que s'ils me rappellent au bout de trois jours en me disant que le seul endroit et le seul moment qui conviennent, c'est dans le stationnement du IGA de Pointe-aux-Trembles entre 6h20 et 6h40 du matin, je répondrai que j'y serai pour sûr, parce que c'est à ce point-là que je suis un bon ami, ou pour le dire autrement un imbécile qui se laisse piler sur les pieds! Tandis que moi, je ne peux compter sur personne.

— Oh arrête, tu sais que c'est faux. Regarde, je suis là, moi.

— En ce moment, tu es là, mais demain qu'en sera-t-il? Même les amitiés en apparence les plus solides reposent sur des conjonctures.

— Qu'est-ce que tu as fait aux amies de Mai? Elles ont l'air de passer une soirée ordinaire.

Il soupira : — Je leur ai parlé des théories d'Alexander Kent.

Mes yeux roulèrent dans leurs orbites : — Tous mes amis sont de gauche, Loup. Tous. De même que les amis de mes amis.

— Et tu ne vois là aucun problème? Tu n'as pas peur de la chambre à échos?

— Pas le moins du monde, parce que la gauche et la droite sont définies par l'équilibre démographique. Autrement dit, peu importe quelles sont tes positions sur le salaire minimum ou la régulation des marchés, tu es considéré de gauche si tu es plus à gauche que la majorité des gens et de droite si tu es plus à droite. Le centre c'est la raie qui constitue deux populations égales. Or la *majorité* des gens n'est pas civilisée. Si la population suivait une courbe de distribution raisonnable, représentative d'une éducation véritable, non seulement intellectuelle mais sentimentale, ce que nous appelons la gauche serait le centre et ce que nous appelons le centre serait la droite.

— Et dans une courbe de distribution raisonnable tu serais où?

— Extrême-gauche. Je n'ai jamais prétendu que j'étais une personne raisonnable.

— Moi, je ne suis ni à gauche ni à droite. Je ne m'empêtré pas dans les étiquettes. Je ne suis pas d'accord avec *tout* ce qu'affirme Alexander Kent, mais si tu ôtes un moment tes œillères partisans, tu verras que certains de ses propos ne sont pas si fous que ça.

— Tel que?

— Tel que : il serait totalitaire de créer une loi pour contrôler la direction du regard dans l'espace public.

— Dois-je en comprendre que tu leur lorgnais la poitrine?

Il ne dit rien.

— Tu leur as reluqué les boules assez longtemps pour les rendre inconfortables puis, confronté à ce sujet, tu t'es réfugié dans l'autorité d'une icône de la droite alternative?

— Pour quelqu'un qui crie constamment à la liberté, tu es drôlement préoccupé par la bienséance.

Je lui demandai de m'aider à rassembler les membres de notre équipe. Le Possiblo était trop petit pour Mai et moi. Nous étions assis sur le divan vert (banquette). Nous n'avions plus de bière. Les murs se rapprochaient.

— Sais-tu pourquoi j'aime choquer? ajouta-t-il tandis que nous passions le bar au peigne fin. Je veux constater que mes mots ont du poids, ne serait-ce que négativement, que ma parole a de l'importance. C'est mieux que l'indifférence.

MOURIR IDIOT

T. S. avait selon toute vraisemblance relégué Chloë aux oubliettes puisqu'il frenchait (francisait?) une fille sur le plancher de danse. Elle avait les cheveux en bol renversé et portait des lunettes octogonales à monture écaillée d'or.

— Je t'aime, lui dit-il, les yeux poisseux.

Elle lui demanda de répéter parce qu'elle avait mal entendu. Il resta abruti, le coco, arborant une mine de pitou piteux. Elle riait comme un diable à ressort, disait qu'il avait l'air d'un « pwète ». Nous ne trouvâmes pas Marcus entre les dents de notre peigne, mais plutôt dehors, assis sur une bordure de trottoir et discutant avec Mai. Je me rendis compte que la fille avec les cheveux nous avait suivis et tenait T. S. par la main. Mai les dévisagea avec colère et T. S. recula, effrayé, sans comprendre ce qu'on lui voulait.

— Ton indignation est légitime, dit Marcus la voix basse, mais T. S. vit présentement de manière très pure et innocente.

— Alors, rappelez-le à la réalité! s'insurgea Mai. Qu'il embrasse qui il veut, à condition qu'il règle ses comptes avec sa copine.

Elle avait le moralisme franc et facile. En doses modérées, c'était rafraîchissant.

— Sa copine? s'étonna la fille avec les cheveux. Tu ne m'avais pas dit ça, le pwète!

T. S. haussa les épaules, le regard dans le vague (faisant du surf). Elle rit de plus belle, rejetant la tête en arrière. De toute évidence ça ne la choquait pas outre mesure.

— Une autre christ de sociopathe, dit Mai.

Au rire à gorge rompue de la soi-disant sociopathe fit place un ricanement à gorge raccommodée. Nul doute qu'elle avait été ébranlée par le diagnostic injustement sévère de l'inconnue, mais elle essayait de ne pas le laisser paraître.

— Si dans le futur tu as besoin de parler, tu as mon numéro, dit Marcus en se levant, et il fixa Mai droit dans les yeux.

Le regard était d'une intensité suspecte, provocante (vis-à-vis de moi). Il n'était pas (le regard) particulièrement empathique puisqu'il campait fermement son objet dans l'altérité, une altérité à déshabiller. Il n'était pas non plus sexuel, puisque ce déshabillage concernait l'âme. S'il

voulait peler les couches de vêtements, c'était pour mieux séparer les atomes, pénétrer l'essence. Il signifiait en somme « tu me fascines, je veux boire ton âme ». Évidemment c'était de l'apparence. Je ne crois pas que Mai le fascinait pour autre chose que la place de choix qu'elle occupait dans ma cosmologie. Elle soutint ce regard quelques secondes. Certes elle n'était pas dupe, elle avait reconnu le *male gaze* (cf. Mulvey, 1975), mais était-elle intriguée tout de même? Sa pulsion mortifère lui intimait-elle de se laisser atomiser? Elle se leva, écrasa sa cigarette avec son talon et rentra dans le Possiblo où ses amies étaient toujours.

Ah Marcus. Au secondaire nous n'étions pas en termes, il était mal vu de lui témoigner de la sympathie, à cause de sa mythomanie compulsive. Il prétendait descendre d'un voïvode transylvain du XIV<sup>ème</sup> siècle, portait du eyeliner (mais surtout, le niait) et s'était inventé une blonde qui faisait du modelling (elle allait à une autre école). Selon les experts, l'adolescence est une période difficile. C'est en cégep 1 que nous nous étions rapprochés. Il m'avait stoppé dans un corridor alors que j'avais le nez dans un bouquin sur les tueurs en série pour me demander à brûle-pourpoint ce qui m'intéressait à leur sujet. « Une partie de moi les comprend », avais-je candidement répondu. L'un des plus célèbres duos pensants de l'arrondissement Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge venait de naître. Quelques semaines plus tard au Starbucks coin Laurier et Germain-des-Prés (offrant une vue panoramique sur le parking du Zellers et du Future Shop), nous inventions la philosophie. Parmi nos découvertes il y avait le fait que « ton vert n'est pas mon vert » et aussi que « le contenu d'une pièce cesse peut-être d'exister quand nous la quittons ». Du haut de nos 17 ans, nous avons baptisé ce mouvement « néo-perceptionnisme » et entrepris d'en rédiger le manifeste dans le sous-sol de ses parents à Sillery en buvant des fifty-fifty<sup>42</sup>. Nous avions fière allure. « Manifeste » est ici un grand mot, car après avoir rédigé quatre ou cinq lignes nous avons succombé à une lassitude immense (la bouette sucrée que nous venions d'ingurgiter n'aidait probablement pas) ainsi qu'à l'envie de nous écraser devant *Télétoon la nuit* jusqu'à ce que le sommeil nous réclame. En marchant sur la track de chemin de fer de Sillery un soir bleu de juin, nous avons conclu qu'il était

---

<sup>42</sup> 50% de lait, 50% de chocolat en poudre Nesquik. Recette maison.



impossible de mourir : « Il y aura toujours une seconde de plus... ce ne peut jamais être *la dernière*. » « Oui! Oui! C'est exactement ça! »<sup>43</sup>

Il a aussi, petit bémol, essayé de me voler toutes les filles que j'ai fréquentées ou désiré fréquenter. Chaque fois qu'il se trouvait en présence de l'une d'elles, il cherchait à déterminer dans quelle mesure il pouvait me l'arracher. Une nuit que nous nous promenions, coin de Charles-Huot et du petit boulevard Laurier, il m'avait confié qu'il avait embrassé Clara, ne sachant que trop bien combien j'en étais amoureux. Comment j'ai réagi? J'ai ri, je ne pouvais pas faire autrement. Ce n'était pas un rire jaune, amer, cynique, un vieux rire dégoulinant de poison. Bien qu'on pût certainement le qualifier de délirant, il exprimait quelque chose qui ressemblait à de l'euphorie. J'étais sincèrement joyeux! Étant donné que « du plus loin que je me souviens » (depuis la nuit des temps/que le monde est monde), j'ai toujours contemplé ma propre vie au travers du prisme de la fiction<sup>44</sup>, ce retournement dramatique m'amusait et m'excitait, esthétiquement parlant. Et puis, avec Marcus, je savais exactement à quoi m'en tenir : c'était un immoraliste; les gouffres primaux de l'humain, que je rêvais d'exposer sans honte<sup>45</sup>, ne le faisaient pas reculer d'effroi puritain. « Un vrai ami ne fait pas ça » était un a priori moral qui ne m'émouvait guère. En fait, quand je songe au fait que l'orientation sexuelle de Marcus était essentiellement axée sur le désir de me dominer, je suis plutôt touché. Je vois là une marque de respect, je perçois l'angoisse du narcissique qui rencontre son égal, un égal qui par ailleurs n'est pas foutu de lui en vouloir. Il avait l'égo incurablement volumineux mais il n'était pas psychopathe. À sa manière tordue (et donc intéressante), il m'exprimait combien il se sentait uni à moi, il vampirisait ma vie romantique pour me dire que c'était moi qu'il aimait. Ceux qui possèdent de l'amour une définition stricte affirmeront peut-être que ce n'était pas. Moi, j'ai décidé de croire à l'amour de ceux qui ne savent pas aimer. Car ils aiment,

---

<sup>43</sup> J'ai existé le long de ces rails, dans un crépuscule d'été de la fin des années 2000, avec Marcus. Le temps était doux, on entendait les criquets. J'avais la coupe casquette (cheveux mi-longs, balayage latéral, pointes remontées). Marcus portait une chemise mauve. Cela a été pour moi le présent. J'étais alors convaincu que c'était cette époque-*là* qui ne finirait jamais. Il y a longtemps que les criquets sont morts de leur belle mort, mais je les entends toujours. Les fantômes existent, ce n'est pas une métaphore. Toutes les voix qui peuplent le souvenir sont celles de fantômes. Jamais je ne cesserai de m'étonner du fait que mon passé, qui m'apparaît aujourd'hui comme un songe, a déjà été le présent.

<sup>44</sup> Une autre raison pour laquelle les choses du monde me faisaient si peu souffrir (note pour Mai).

<sup>45</sup> Pas pour choquer, ni pour cautionner toutes les vilénies, mais par souci d'honnêteté, pour remettre en question nos a priori et recomplexifier notre approche de la morale.

dans leurs limites, et je comprenais que c'était précisément là (sur la limite) qu'il concevait mon existence.

## MOURIR IDIOT

Une mécanique aveugle nous poussait au comble de la nuit. Les événements nous arrivaient par-delà notre volonté consciente et défilait en accéléré comme par la fenêtre d'un train. Nous nous regardions aller, puissants et libres cependant que sous influence, rois tirés par des fils. Oui la notion de contrôle est ambiguë, car nous assumions pleinement le nous de majesté, revendiquant notre droit sanguin sur le territoire foulé, quand bien même c'était un *nous autres*. C'est quatre gars qui rentrent dans un bar et sortent de l'autre. Le Clair et Distinct, le Pain qui se boit, l'Esprit de Cave. Nos cartes de débit s'immisçaient dans toutes les crevasses qui s'offraient à leur puce. Nos gin tonics avaient trois fois plus de gin que de tonic, nos Éphémère duraient le temps de prononcer le mot (« éphémère »), nous buvions nos tequilas en mode *hardcore* (le sel sniffé, le jus de lime dans les yeux). Une barwoman (il faudrait dire barperson) qui avait l'air de nous adorer me versa de la Sambuca dans la bouche à même la bouteille et l'alluma à l'aide d'un briquet. Je crachai des flammes bleues sous les acclamations de la foule. Flash : la serveuse prend de la coke avec nous dans le placard à balais. Au bar l'Extrême-Onction nous commandâmes une bouteille de Veuve Clicquot que nous échappâmes par terre dans de grands éclats de rire (et de verre). 180\$? Aux poubelles! De toute façon l'argent n'existe pas. Je me souviens vaguement d'une pyramide de chaises, et aussi que nous étions assis sur une table. Le personnel devait nous trouver pas mal comiques! Flash : j'ai (encore) les pieds nus. À la Cause du Décès, ils servirent nos Stingers (crème de menthe & cognac) dans des verres en forme de crâne. Flash : « Je n'ai aucun souvenir de ma vie entre l'âge de 15 et 20 ans », dit la fille avec cheveux avant de s'esclaffer métalliquement. Quoi? Elle est encore là? Je me rappelle qu'elle étudiait en mathématiques mais pas de son nom. Jello shots au melon d'eau, Sex on the beach pour Loup (« avec beaucoup de sexe! », ajouta-t-il, grand humoriste, clin d'oeil à la serveuse). Flash : Marcus m'avoue qu'il « éprouve un déplaisir esthétique vis-à-vis de Loup » alors que ce dernier est aux toilettes. Au Coroner, des shooters d'absinthe

apparurent magiquement devant nous, gracieuseté d'une femme au crâne tondu qui portait un énorme foulard smaragdin et nous distribua des cartes d'affaire avant de se pencher vers nous et de nous révéler dans un murmure que nous avons de grands destins. Sur les cartes il n'y avait que son prénom (Suzanne). Pas de numéro ou d'adresse. Juste Suzanne. Flash : T. S. se soulage sous la table, geste tellement absurde que Loup et moi jugeons bon de l'imiter. Flash : Nous marchons sur Ste-Catherine quand Loup me fiche colériquement son téléphone devant les yeux : « Regarde! Oscar a mis à jour son statut Facebook! » Je refuse de regarder, je suis occupé à penser que le monde est étonnant, merveilleux. Tous ses trésors nous sont offerts sans médiation, il n'y a qu'à les cueillir. J'aimerais qu'il comprenne cette simple vérité, mais il ne s'est pas rendu disponible à la beauté incongrue du monde. Tenez : un homme noir aux dents scintillantes conduisant une Lamborghini orange. Et là : une passante au visage dégoulinant de mascara tient dans sa main une chaussure similaire à celles qu'elle a aux pieds. Une paire de trois? Je ne comprends pas! Oh mon dieu : avez-vous vu cet homme à moitié dissimulé derrière un sapin, portant un chapeau de magicien et se frottant les mains, l'air malin? De penser que cet homme a eu une enfance, des rêves, des tourments. Comment en est-il arrivé là, derrière un sapin, à se frotter les mains l'air malin en portant un chapeau de magicien? Voilà trois petits cartons roses poussés par le vent. Sur l'un d'eux est rédigé le mot « BOMBE ». Qu'est-ce qui se passe? Deux personnes viennent successivement de piler dans cette poutine renversée sur le trottoir avant d'examiner le dessous de leur botte. Et la Lune! Avez-vous vu la Lune? Elle est sortie de sa cachette entre les nuages, ronde à faire hurler la faune-garou, et immense, si proche de nous, il me suffirait de grimper sur les épaules de mes amis pour la décrocher. MON DOUX : le téléphone de Loup indique 1h30 du matin, le jeudi 29 février. « Marcus! Ne disais-tu pas plus tôt qu'on était le 29? » « Oui, pourquoi? » « Parce qu'il est passé minuit et que c'est *encore* le bissexe! » « Ah, j'ai dû me tromper, alors. » Il ne s'était pas trompé. Nous étions pris dans une boucle temporelle. Ça y était, nous entamions le deuxième quart de la mythique semaine des quatre jeudis, c'était demain la veille, l'avènement des calendes grecques, la greffe d'une dentition aux poules, l'embauche de Jésus comme garde-champêtre. La fille avec les cheveux avait mystérieusement disparu. En rétrospective, elle était sûrement déjà partie quand nous faisons pipi sous la table. À la Mise en Bière, un pichet de quatre litres se dressait devant nous mais ça ne faisait rien, c'était comme le Mont Jacques-

Cartier essayant d'en imposer à des vétérans de l'Everest. Je trinquai à la Saint-Glinglin avec mes lutins.

— En tous cas on est mieux sans cette Matronne de Mai! déclara Loup débonnairement.

Je retirai mon verre, agacé. Pourquoi se sentait-il justifié de s'en prendre à Mai? Il m'expliqua qu'il n'y était pour rien, le terme étant emprunté à la typologie d'Alexander Kent.

— Les types hypersensibles comme toi, qui ont trop aimé leur mère et vivent encore sous leur jupe, tombent facilement sous le joug de Matrones. La Matronne c'est elle qui te construit une prison qu'elle déguise en château de conte de fée mais se sent trahie quand tu exprimes le besoin de prendre l'air, alors elle s'abat sur toi et tes compagnons comme une furie. Dans le château, c'est la vie aux petits soins, caresses et cadeaux à en étouffer son homme. Elle pense que si elle y met tous les efforts, tu ne voudras plus jamais partir, mais elle omet de réfléchir à l'impact sur ta masculinité. En fait elle est contente de t'en priver, parce que subconsciemment elle sait qu'un homme castré est plus malléable.

— Tu es *méticuleusement* à côté de la plaque, dis-je.

— Il sonne sexuellement frustré, ce monsieur Kent, dit T. S.

— *Docteur* Kent, précisa Loup. En fait, il ne fait que relever des dynamiques dont il a été régulièrement témoin en clinique!

— Qu'est-il advenu de la fille? demandai-je à T. S pour changer de sujet.

— Avec les cheveux? Je n'ai jamais compris pourquoi elle était là. Moi je me mêlais de mes affaires, j'écoutais la musique. Elle m'a tenu autoritairement la main, m'a dit « je te trouve beau », puis « d'habitude les gars ne disent pas non quand je les embrasse tout de suite ». Sur le coup, c'était convaincant, logique, naturel, mais son attitude fonceuse a fini par me déprimer. Son autonarration était bouffie de phrases comme « moi j'aime ça quand c'est clair », « je ne passe pas par quatre chemins mais par un seul pour dire mes quatre vérités », « je t'avertis je n'ai aucun filtre ».

— Toi-même tu es ce que j'appellerais quelqu'un de franc, si ce mot a le moindre sens.

— Ce doit être la forme qui m’a déplu. C’était trop pensé, trop préfait, trop conforme à l’Idée (genre Platon) qu’elle-même se faisait d’une fille directe. Je ne tiens pas publiquement de discours sur ma soi-disant franchise. Pour moi ça sonne insécure, et l’insécurité rend méchant. C’est le genre de fille qui, sous prétexte que sa langue n’est pas localisée dans sa poche, se croit obligée de commenter la taille et l’aspect de ton pénis.

— Tu as un très bon pénis, T. S., je ne vois pas pourquoi tu aurais peur. Il est de taille moyenne et fonctionne plusieurs heures sans discontinuité.

— Où as-tu pêché cette information?

— Vers 2-3h du mat’, la conversation finit généralement par bifurquer sur nos pénis.

— Mmoouuaa, intervint Loup (visage grossissant dans ma périphérie), j’ai *objectivement* un gros pénis. 98<sup>e</sup> percentile en longueur et 99<sup>e</sup> en circonférence. Qu’on ne me regarde pas de haut si j’en suis fier! Dans la vie, on ne choisit pas d’être intelligent ou idiot, travaillant ou paresseux. Les chefs d’état, les capitaines d’industrie, les artistes à succès, ils le sont en vertu d’une disposition naturelle. Génétique + éducation. On ne devient pas quelqu’un, on naît tel, et toute la vie n’est qu’adhérer à un destin prémoulé. On ne change pas, le libre arbitre est une illusion et le temps n’est qu’une dimension spatiale parmi les autres. L’univers est un bloc qui contient la totalité préécrite de notre histoire. La fierté, dans ces conditions, est un baume cheap; libre à nous de l’appliquer sur nos blessures. Les dés n’ont roulé en ma faveur que dans le domaine génital, c’est pourquoi je choisis d’être fier de mon irréfutablement grosse bitte, de mon imposant mât de cocagne. Sur mon lit de mort, haï et méprisé par tous, je m’éteindrai le sourire aux lèvres en songeant au super-tuyau d’arrosage, au gigantesque cobra, à l’épais boudin dont Dame Nature m’a pourvu!

Il abattit son poing sur la table avec fracas. Long Silence. On entendait distinctement le chant des criquets<sup>46</sup>. On entendait la levure de nos bières fermenter. Un enfant vietnamien mourut du tétanos et on l’entendit lui aussi.

— Voilà, déclarai-je finalement, tout a été dit.

---

<sup>46</sup> métaphoriques

— En effet, approuva T. S. C'est ça... qui est ça.

Marcus nous fit signe de déplacer notre attention sur l'atmosphère générale (nous n'étions pas contre). Quelque chose avait changé dans la texture de l'air. Les voix s'étaient estompées ou avaient pris des inflexions inquiètes, l'espace s'était tissé de fibres nerveuses, les visages paraissaient émaciés, pâles et suants. Chacun était recourbé sur son cell. Les lueurs écraniques tachetaient l'obscurité du bar comme des lanternes flottantes pendant la fête des fantômes. Près de la caisse, deux groupes se bousculaient, mais le barman, au téléphone, leur sommat par des gestes larges de retourner à leur place. Je sentis à mon tour mon propre organe de télécommunication me vibromasser la cuisse en pointillé. C'était Mai : « Où es-tu? » « Es-tu correct? » « Appelle-moi svp ». Loup : « Oh, shit! ». Lui aussi avait les yeux rivés sur son téléphone. Le barman se dirigea vers une clochette qu'il fit tinter pour capter l'attention.

Dehors, une sirène d'ambulance déchira la nuit en deux époques.

## MOURIR IDIOT

Au sous-sol de la Mise en Bière, lequel avait été aménagé pour les Mardis du nanar (projections hebdomadaires de films de série Z), nous regardions les mises à jour du site de LCN sur l'écran 55'' que le barman avait branché au laptop de service. Nous devions rester à l'intérieur sur directive du SPVM. En surface, le bar faisait le mort : toutes les lumières du rez-de-chaussée étaient éteintes et la porte d'entrée était verrouillée. Il ne nous restait, six pieds sous terre, qu'à attendre et espérer.

Chez des plus anxieux, l'annonce aurait fait dessoûler d'une coche. Moi, j'étais au-dessus de tout ça. L'ambulance passe, les chiens aboient. Même que je trouvais ça grisant! Tout avait commencé vers 1h40, quand des résidents du centre-ville avaient aperçu, dans une allée de garage près de Peel et Ste-Cath, un homme (20-25 ans, blanc, carrure frêle) en train de sortir ce qu'ils croyaient être une arme de poing d'un sac à dos. Cinq minutes plus tard, un individu portant un masque de clown « maléfique » avait fait feu sur le plancher dansant du Club Vampiro, blessant deux personnes avant de prendre la fuite. À 1h55, le clown (ou son ami

similairement masqué) était réapparu sur Crescent où il avait tiré à bout portant sur le portier de l'Interzone, l'atteignant en pleine poitrine, avant de vider son chargeur à coups perdus sur la foule qui se dispersait en hurlant. Le portier avait été transporté d'urgence à l'Hôpital général où l'on craignait pour sa vie. Le bilan temporaire s'élevait à six blessés, dont trois grièvement. Dans la cohue généralisée qui s'était ensuivie, le suspect s'était volatilisé de plus belle et sa trace avait eu le temps de refroidir. L'horloge indiquait à présent 2h10.

Bon, j'avouerai que j'ai eu peur. Mon excitation n'était pas indépendante de cette peur. [20-25 ans, blanc, carrure frêle] s'était mis en tête que l'humanité, dont nous étions, était son ennemie. Il avait mis la main sur un pistolet avec lequel il entendait faire mal, et nous nous trouvions dans le rayon possible de son action. Notre éthique du risque avait jusque-là buté sur des obstacles en partie créés par nous et adaptables au besoin. À présent, une altérité radicalement affirmée déboulait dans le portique de notre royaume avec la franche et ferme intention de terminer des vies. La pulsion de mort opère généralement sur un plan phantasmatique et donc ambigu, entre jeu de faire-semblant (sorte de rituel conjuratoire) et sincère expression d'un trouble existentiel. Pensons à l'asphyxie autoérotique : flirter avec la limite du sécuritaire, sans vouloir que ça la dépasse. Mais pour [20-25 ans, blanc, carrure frêle], il n'y avait pas de *safe word* permettant de mettre fin à la simulation.

J'ai eu colère aussi. Je peux localiser et cultiver dans mon imaginaire un espace où le meurtre est possible. Ma curiosité ne connaît ni limites ni tabous. À ce titre, je peux empathiser avec le tueur. Or mon imagination ne s'arrête pas là. Elle se déploie dans les ramifications du geste qui actualise la mort, elle entre dans les subjectivités de ceux sur qui l'on tire, ceux qui viennent de recevoir une balle, ceux qui vont mourir (te saluent), pas d'une mort artiste mais en chiant à terre parce que les sphincters se relâchent, ceux qui dans la terreur et le délire causé par le choc hypovolémique revoient leur mère en contre-plongée et ceux dont la colère est si forte qu'elle leur fait oublier à quel point ils ont peur. Pourquoi me tues-tu<sup>47</sup>, maudit épais, espèce d'empêcheur de danser en rond? J'ai des choses à faire en ce monde. Suicide-toi au pire, mais fous-moi la paix. Et alors je repense au tueur qui n'a pas fait ce cheminement, à qui

---

<sup>47</sup> Ce n'est pas le moment de se visualiser une jupe de gaze courte et évasée comme en portent les danseuses de ballet.

l'imagination (important vecteur d'empathie<sup>48</sup>) manque cruellement, qui erre dans la plus solitude la plus abjecte, zombie avec un gun dans un monde de quilles, paw paw lol une de tombée deux de tombées, incapable de concevoir ce qui l'entoure comme autre chose qu'une altérité hostile, comme s'il avait un tournevis planté dans le front qui rendait inutilisables des parties de son cerveau. Je comprends bien qu'il y a une niche dans le phantasme pour la violence, mais je comprends aussi la nécessité de créer des espaces ludiques qui l'encadrent et la subliment. L'élévation de la conscience collective (et donc de la civilisation) en dépend. Oui, je comprends les gens qui décident un jour de dégueuler leur violence sur le monde : ce sont des *néants*, des créatures obtuses, sous-développées, qui traversent la vie sans connaître la poésie ou l'amour et qui de ce fait n'ont rien et ne sont rien. Et il n'y a pas de scandale à affirmer que je les comprends, puisqu'ils sont d'une affligeante simplicité, rien n'est plus transparent que leur désir de vous montrer qu'ils sont les « pires », et ils se réjouissent d'autant plus que vous manifestez votre incrédulité devant l'existence de « monstres » tels qu'eux. Or ce ne sont pas des monstres, mais des tatas, des tatas dont l'être-au-monde n'a qu'une note : celle de l'extrême négativité. Ils n'ont qu'à appuyer sur cette note pour que tout le monde les regarde<sup>49</sup>.

J'ai pensé (il fallait bien divertir son angoisse) aux filles. Tant qu'à être privé de ma puissance d'action, réduit à attendre dans l'obscurité que la mort me choisisse ou m'épargne, je voulais au moins faire de ma terreur un spectacle, une occasion d'intimité, partager mon vécu traumatique avec une personne faisant l'objet d'une fixation érotique. Mai apparaissait la première, par défaut. Je me suis visualisé son expression défiant le danger, sa façon bien à elle, lorsqu'enlacée, de se laisser tomber dans mes bras comme si une flèche cupidoesque venait de l'abattre. Sans doute tirais-je, à un étage inavouable de la conscience, une jouissance du mal que je lui causais, ou devrais-je dire que *nous* lui causions. Car s'étant lucidement résignée à l'inéluctabilité de sa souffrance, elle en choisissait personnellement la méthode d'administration : c'était moi, le petit câlisse qu'elle buvait jusqu'à la lie. Parce qu'elle avait l'air d'en rire et que j'étais toujours content de trouver de l'humour là où personne d'autre n'en voyait, parce que nous esthétisions tous deux sa souffrance sous l'angle du comique désespéré,

---

<sup>48</sup> Voir Schaeffer (1999) sur le rôle anthropologique de la fiction.

<sup>49</sup> Ce qu'il est grave et profond! Ce qu'il est une tombe et un trou! Décernons-lui au plus vite la palme de la moralité!



je me laissais complaisamment enivrer par le mauvais rôle. J'avais appris au fil de nos échanges par textos qu'elle était rentrée chez elle, coin Rosemont et Christophe-Colomb, mais je savais qu'elle braverait les rues désertes si je lui demandais, faisant fi de la menace<sup>50</sup>. Tout de même, je ne pouvais pas lui revenir deux fois en une veille, jouer au yo-yo cordiforme, il y avait des limites à romantiser mon détachement mâle. J'ai pensé à Marion aussi. J'aurais voulu entendre sa voix de tutrice attentionnée mais professionnelle. Je me rappelais l'époque (une heure auparavant) où elle nous chaperonnait : nous étions si jeunes encore, si innocents, nous n'avions qu'une couple de lignes dans le corps. Pas mal de bière avait coulé sous les ponts depuis. Mais il serait indigne de l'appeler, elle aussi. Elle n'en dormirait plus. Dans sa grande affabilité, elle annulerait ses grenouilles, se ferait du café et toute la nuit nous accompagnerait par téléphone pour nous encourager. J'ai pensé à Marie<sup>51</sup>. Marie qui avait emménagé dans un hôtel avec un comptable suisse d'une abracadabrante ponctualité. Tu parles d'un volte-face, quand trois mois plus tôt elle dormait par terre dans un sac de couchage entouré d'une nébuleuse de linge sale. Tu parles d'un 180, considérant qu'elle vivait alors dans une commune hippie cachée derrière une raffinerie avec un cristalothérapeute, une cracheuse de feu, un couple de nudistes et un gars qui disait ne pas avoir de nom et monopolisait la baignoire pour y faire pousser des champignons magiques. Et maintenant elle était avec Mike, le gars sérieux. Tu parles de virer sur un 10 cennes. Mécaniquement j'effleurai son nom sur ma liste de contacts, et la pression minime qu'exerça mon doigt sur l'écran tactile suffit à lui transmettre un appel. Qu'espérait donc mon subconscient? Heureusement il n'y eut pas de réponse. En fin de compte, je la textai : « La mort rôde au-dessus de nos têtes et j'ignore si je te reverrai un jour. » J'effaçai et recommençai. « Si tu veux mon humble avis, je crois que ta relation avec Mike est réactionnaire. » J'effaçai et recommençai : « Je t'aime. Ce n'est pas moi que j'aime à travers toi, l'amour que j'ai pour toi ne dépend donc pas de toi. Je t'aimerai que tu m'aimes ou non. Pour cette raison, je te souhaite tout le bonheur du monde, que ce soit avec ou sans Mike,

---

<sup>50</sup> Elle ne craignait pas la mort, Mai. C'est elle qui me l'avait dit et je la croyais. Elle n'avait pas de rêves. Ses tâches elle les accomplissait par sens du devoir, machinalement, sans se projeter dans le futur. Du lendemain, elle n'attendait jamais rien, pas même d'être en vie.

<sup>51</sup> Marie la meilleure fille que j'ai connue, celle que j'avais pris un an à regarder avant d'être sûr que c'était à elle et pas à une autre que j'avais envie de dire : « je t'aime », mais qui, n'étant malheureusement pas une photographie souriante collée sur une planche de carton découpée attendant que je la sélectionne ou rejette, et de fait consignait sa propre grille d'évaluation des partenaires potentiels, m'avait ultimement préféré Mike.

avec ou sans moi. » J’effaçai. S’il y avait une façon dont j’aurais voulu être comme tout le monde, c’était dans la capacité à finir d’aimer. En romance, j’avais une vue synoptique sur le temps. Je pouvais m’emparer à loisir d’une capsule de mémoire et réinvoquer avec autant de force qu’autrefois le sentiment qui y était associé. Je continuais de les vouloir toutes, de les aimer toutes. Une nostalgie sans bornes, embarrassante de boursouflure. Les flammes les plus récentes s’empilaient sur les précédentes comme dans une coupe stratigraphique. Ma capacité de stockage romantique était d’une infinie élasticité. Par politesse et intelligence, je faisais de mon mieux pour contenir les débordements.

Nous étions un peu plus d’une vingtaine dans la cave du bar. De ce nombre se distinguait nettement un homme de complexion proche-orientale qui devait avoir une quarantaine d’années et portait un costume trois pièces complété par des chaussures si bien cirées qu’elles étaient des miroirs. Sapé sur son 36<sup>52</sup> comme on dit. Il tapait du sabot et baillait d’impatience comme un enfant hyperactif forcé de regarder un documentaire suédois sur le tricot. « Je suis ceinture noire au krav maga, je pourrais neutraliser cet enfant de chienne en deux temps trois mouvements », déclara-t-il avant d’attirer vers lui un ennemi imaginaire auquel il rompit expertement les vertèbres du cou, bruits de craquement inclus. « Nous SOMMES à l’intérieur de la matrice, nous POUVONS éviter les balles par la pensée », ajouta-t-il, puis il donna un coup de pied dans le vide. Sans émettre de son, Marcus en me regardant forma le mot « cocaïne » avec ses lèvres. Je le savais bien, je n’avais pas le nez de la dernière pluie. L’ami de Krav Maga, avachi sur une chaise (spikes bleachés, blazer avec des flammes, *sunglasses at night*), essayait de calmer ce dernier : — Bashir, hé-ho, Bashir, t’énerve pas.

Ledit Bashir arpentait la pièce de long en large avec frénésie : — On aurait dû rester chez Alexis Fédorovitch. Sa fiesta doit DÉCHIRER.

— C’est toi qui t’es plaint qu’il manquait de gonnelles, fit remarquer l’autre.

---

<sup>52</sup> Connaissez-vous l’origine de cette expression? C’est un jeu de mots : les habits paraissent si neufs qu’on les dirait doublement neufs (être sur son 18), voire doublement doublement neufs (être sur son 36). Quant à « sur son 31 », cela vient du jeu de cartes éponyme dans lequel la marque gagnante est de 31 points. Les deux expressions sont usitées.

— Il était encore tôt. Un autocar farci rasibus de poulettes yougoslaves était prévu pour 2h tapantes. Elles doivent y être à l'heure qu'il est, pendant qu'on croupit dans cette caverne à cause de ce satané fils de pute! (il désigna l'écran)

— Relax Bashir, la bamboula va pas finir avant dimanche ou lundi.

— Ce qui est certain, annonça dramatiquement Bashir, c'est que si je dois mourir, je refuse d'avoir toute ma tête quand ça arrivera.

Produisant un portefeuille en peau de gavia, il en extirpa une liasse de billets de 100\$ qu'il plaqua bruyamment sur le zinc en déclarant le bar à volonté. Ayant ourdi un nom qui m'était familier, je m'approchai, curieux, de ces pittoresques machos aux tempes grisonnantes.

— Vous parlez bien d'Alexis Fédorovitch, l'avocat?

— Lui-même, confirma Bashir en me jaugeant de haut en bas. Il a été ton enseignant?

Je fis signe que oui. C'était en droit pénal, durant l'année de mon égarement, celle où j'avais flirté avec la possibilité (absurde! choquante!) d'une carrière<sup>53</sup>.

— Il n'enseignera plus, déclara catégoriquement Bashir. Il a TRANSCENDÉ la réalité matérielle. Tu n'as qu'à venir plus tard avec tes potes et tu verras. Il a été on ne peut plus clair sur le fait que TOUT LE MONDE était invité et que la java devait durer tant et aussi longtemps que sa piaule tenait encore debout. Il est À L'EXTÉRIEUR DE LA GRILLE.

---

<sup>53</sup> Ça avait été une inscription en ligne nerveuse, à bout de bras, les yeux fermés, un soir où j'avais bu huit cafés. À 20 ans, je n'avais pas les reins assez solides pour supporter la question stéréotypique des réunions familiales de plus de six personnes (« que veux-tu faire, dans la vie? »). J'avais rationalisé l'avocature en y décelant, d'un côté, une façon socialement tolérable d'exercer publiquement mon inclination naturelle pour la théâtralité flatulente et, de l'autre, une application relativement concrète – utile, payante, comprise du commun – de ma fascination hors-normes pour l'étude des rapports troubles entre le langage et la réalité. En droit comme en littérature, il ne faut pas négliger les composantes narratives et rhétoriques du discours, surtout quand il a prétention de vérité. En outre j'ai le relativisme moral dans le tapis. Je trouve intéressant d'explorer l'humanité des soi-disant monstres (vous savez). S'il était louable et naturel de vouloir représenter la veuve et l'orphelin, mon développement moral et spirituel me demandait plutôt de défendre ce qu'il y avait à défendre dans le pire. Pour moi il y avait une poésie à assumer le « mauvais » rôle, en fait métaphysiquement nécessaire dans la balance de la justice.

Bashir me tendit un 26 onces de Goldschläger, l'esprit pailleté d'or qui goûte les cœurs à la cannelle. Je n'étais pas pour faire le difficile. Mais quand j'agrippai la bouteille, il refusa de la laisser partir.

— La générosité, je suis tout pour, mais c'est donnant-donnant. Il faut m'en dire plus, le jeune. Soyons frères dans ce trou à rats ou ne le soyons pas! Alors, tu as fini ton droit?

Je lui dis que je n'avais pas rapport dans l'univers légal et qu'au bout de deux semestres je m'étais réveillé comme d'un rêve troublé par l'alcool pour me consacrer comme je finis toujours par le faire à mes inscrutables desseins. Il secoua la tête en tirant la bouteille vers lui. « Pas bon ça, pas bon du tout. Je vois ton genre. Tu es un idéaliste. Tu veux être libre, changer le monde. Tu as de grands idéaux mais tu oublies le fonctionnement de la r-é-a-l-i-t-é. On est tous coincés à la table de poker de la vie. Si tu refuses de jouer, les requins empocheront la cagnotte et ils ne te laisseront pas une miette. Pas un rogaton, entends-tu?! » De quoi parlait cet homme? J'eus la subite envie de lui enfoncer ses dents dans le fond de la gorge. D'un autre côté, je voulais son alcool. « Toi tu es gentil, doux, timide, continua-t-il. Mais, dans la vie, il faut apprendre à être méchant. » Un autre pour qui l'habit faisait le moine. En l'occurrence, l'habit, c'était mes yeux mélancoliques, mes traits chérubiques, mon parfum de rose naturel, mon format plume. Bashir profita du fait qu'il avait pris ma bouteille en otage pour me faire une présentation sur les bitcoins, l'économie du futur selon lui. Il catéchisa sur la décentralisation, l'anonymat, les blockchains et finalement sur une cryptodevise appelée QUANTUMCOIN qui venait d'être créée par son ami, un hacker anarcho-capitaliste qui vivait sur une île déserte et que j'étais apparemment censé connaître. Je n'avais pas moyen de contribuer à la conversation, à vrai dire qui j'étais et ce que je faisais n'avaient été pour lui qu'un prétexte à s'épancher sur les bitcoins. Ce dont il jouissait visiblement, c'était de dispenser sa sagesse de cryptogourou à un jeunot tel que moi. J'étais absolument incapable de l'écouter par blocs de plus de 15 secondes. J'avais devant moi un cas d'école de type qui parle par-dessus. Au cours de ma vie de riboteur, j'ai souventes fois eu à faire avec ces spécimens paradoxaux. Ils projettent de l'hypervigilance et pourtant ne sont pas *vigilants* d'une manière qui leur permettrait de traiter l'autre comme un sujet. Ils évalueront d'un coup d'œil succinct si leur interlocuteur a dissimulé un couteau pliant sous son pantalon, mais pas s'il est en train de s'ennuyer profondément. Une forme de solipsisme naïf, que j'attribue là encore à la pauvreté

d'imagination. Heureusement j'étais flanqué de Loup, que la dérive existentielle (et dans une moindre mesure financière) rendait particulièrement vulnérable aux gages de panacées. Bashir m'oublia bientôt, ayant trouvé en Loup un pupille attentif et désireux de plaire, auquel il fit promettre d'investir dans *QUANTUMCOIN*, en échange de quoi il consentit enfin à nous laisser la bouteille.

## MOURIR IDIOT

Le temps s'écoulait comme de la mélasse à travers un compte-goutte, autrement dit il était long longtemps, quand bien même l'alcool en dissolvait le tissu par endroits. Au loin une autre sirène se fit entendre; le son était si faible qu'il semblait endogène, comme la trace mnésique d'une sirène déjà passée. T. S. regardait le plafond avec une face de déterré.

— À quoi tu penses? lui demandai-je.

Son esprit réintégra lentement son enveloppe corporelle.

— Dans les dernières 48 heures, dit-il d'une voix pâle et distante, j'ai entendu trois sirènes d'ambulance.

— Moi, deux.

— Exactement.

Une pause signifiante s'installa entre nous.

— Je vois. Tu... te rappelles quelque chose?

— En fait, j'étais en train de me dire que les trois ambulances ne jouaient pas la même note. Ce doit être à cause de leur position relative. En tout cas elles formaient ensemble un accord de septième diminuée.

— Mmm...

— Mettons, les gars, que je vous demandais : « Suis-je un génie? » Vous me répondriez quoi?

— Non, dit Marcus catégoriquement.

— Sans-génie! tabla Loup en postillonnant.

— Je crois que le génie est un moment et non une personne, et qu'avec un peu de chance tu serais capable d'accueillir un tel moment, dis-je en toute sincérité. On pourrait élaborer le concept de « géniole », soit des *atomes* de génie, pouvant s'agglutiner plus ou moins densément autour du geste créateur et [...]

— Ça répond à ma question, dit T. S. Vous êtes tous préoccupés par la vérité. Pas que vous l'avez, mais ça vous préoccupe.

— C'est la vérité, dit Marcus.

— Je suis un bon guitariste, dit T. S. Comme parolier, j'ai l'âme riche et le mot juste, mais formellement c'est un peu pauvre. Comme compositeur, j'ai quelques idées fortes mais globalement ça manque d'originalité et sur le plan technique l'exécution est inégale, mais l'aspect bricolé a un charme outsider. Je *connais* ma situation. Mais Chloë...

Il but une gorgée de suspension.

Mais il n'y avait rien après. Il n'avait rien dit.

— Chloë? répéta Marcus (il fallait bien que quelqu'un le relance).

— Chloë, dit-il au bout d'un long soupir, n'est pas fondamentalement intéressée par la vérité. Si je lui dis ce que je viens de vous dire, elle va me traiter comme si j'avais *besoin* d'être rassuré. Elle dira : « Non, tu es si talentueux! Tu pourrais devenir un grand musicien! » Patati patata. Oui elle est contente si elle approche la vérité, mais ce n'est pas pour elle une priorité, même chose pour la beauté. Elle ne se penche pas critiquement sur la matière. Elle est concernée par mon bonheur et mon succès, mais pas par mon projet esthétique, ou sinon de manière accessoire.

C'était l'heure où T. S., d'ordinaire si elliptique, si confortable parmi les énigmes, se vidait le cœur. Parce qu'il ne requérait pas souvent le Coussin de la Parole, on le laissait faire.

— Quand j'entends de la musique, c.-à-d. toute organisation sonore, voulue ou accidentelle, que mes oreilles veulent bien interpréter comme de la musique (et par oreilles je veux dire

cerveau), je visualise un champ de cellules. Ces cellules ont une forme et une profondeur et sont entourées de cloisons plus ou moins fixes qui ont une texture, une consistance, une épaisseur et une couleur. Les cellules ont également une trajectoire et une vitesse et entrent en interaction lorsqu'elles se croisent, créant une topographie sans cesse changeante : certaines d'entre elles fusionnent, d'autres se divisent, d'autres enfin se fendent et déversent une partie de leur substance dans une cellule voisine qui va se mettre à enfler. Ce champ dynamique baigne dans un climat particulier, tropical ou arctique, désertique ou montagnoux, brumeux ou ensoleillé, marqué occasionnellement par des pics d'intensité, par exemple une éruption volcanique, une pluie de cailloux ou encore une inondation de lumière, et chaque propriété, comme la forme de poire, la couleur rubis, la texture rugueuse, la trajectoire sinusoïdale, la fluorescence, le climat méditerranéen, est dotée d'une valeur en soi, de même que chaque interaction spécifique entre deux propriétés, chaque « système local » constitué par  $x$  propriétés, et le total donne une somme, c'est comme avoir  $x$  litres de *crémage* ou encore  $x$  dollars, c'est une richesse pure qui déborde de la musique et que tu n'as qu'à ramasser avec tes oreilles comme avec une cuiller à crème glacée.

— Écoute-toi parler. Ça me fait rire quand tu prétends aspirer à construire des cabanons.

— Ce n'est pas abstrait! Je ne parle que de perceptions immédiates. Donc oui, des cabanons. Faire de la musique comme on transporte des planches et les cloue ensemble, mais pas pour habiter le produit fini! Juste pour la joie du processus.

— Être présent à *ce qui est là*.

— Exact, c'est une saisie du premier ordre. Ce n'est pas un délire, la perception n'est pas *déviée*, elle est *augmentée*. Mais Chloë, elle ne comprend pas ça, c'est bête de même. Ses meilleurs efforts ne réinitialiseront pas sa chimie cervicale. Ce qui pour moi existe en soi et pour soi ne peut être pour elle qu'un véhicule : s'évader, porter un message, raconter une histoire, évoquer une émotion. C'est nécessairement *subordonné* à l'affect et à la pensée. Comment, dans ces conditions, pourrait-elle s'imaginer que quelqu'un puisse vouloir se marier à la musique peut-être plus encore qu'avec une autre personne?

Silence, puis il ajouta : — Je me rends compte, depuis *Espaces Suspects*, que peut-être je ne veux pas vraiment savoir où elle est.

— Nous n'avons pas été des détectives très convaincants, admis-je.

— Je crois que c'est de là que naît ma culpabilité. Je veux être seul, seul avec vous, c'est là une solitude qui me plaît. Je vis chez Chloë depuis un an, ou plutôt je vivote, ayant toujours l'impression que c'est en attendant mieux. J'ai emménagé chez elle, pas parce que je le désirais, mais parce que l'alternative était d'habiter ma Saturn d'occasion 1999. Chloë me regardait tout le temps avec des yeux mouillés. C'était terrible, insupportable. Si au moins elle s'était plainte, avait cassé des assiettes, mais elle persistait dans son sourire triste à mourir et son à semblant que tout allait bien. Sa volonté d'adaptation était sans limites, tant et si bien qu'à la fin sa personnalité avait été entièrement avalée par la mienne. Elle se réduisait à m'aimer.

— L'horreur du mollusque, murmurai-je.

— C'est un peu ça oui, j'étais horrifié non seulement par sa perte de contrôle, mais par la mienne. Elle faisait tant d'efforts pour préserver notre relation que je me sentais coupable de partir. Mais je me sentais aussi coupable de rester. Ça s'était à mon insu d'abord, puis par habitude, transformé en un vaste mensonge.

— Est-ce que tu as fait quelque chose à Chloë, T. S.?

— Je n'ai rien fait à Chloë. Je ne suis pas comme ça. J'ai d'autres exutoires pour mon méchant.

— Et l'ambulance?

— Mystère et boule de gomme.

Je vis la poitrine de Loup se soulever doucement dans ma vision périphérique. Il dormait la bouche bée, les paupières entrouvertes agitées de micro-tremblements, il faisait groin-groin comme un cochon puis remuait sur sa chaise pour dégager ses voies respiratoires.

— T. S., dis-je en baissant la voix, tu sais que Papillon s'en va non? Dès avril tu peux prendre sa chambre, au moins jusqu'en juillet, et peut-être même après.

— Pourquoi chuchotes-tu? (son regard suivit le mien) Oh...

Marcus émit un rire discret et triste.



— Plus tôt, me confia-t-il, quand tu étais avec Mai, Loup répétait à tout le monde qu'il allait emménager avec toi.

— Il a utilisé le mot « peut-être », précisa T. S.

— Sérieux? Quel emmerdeur... Je ne lui ai rien soufflé à ce sujet, rien!

— Il t'aime tellement, dit T. S.

— Moi aussi je l'aime, répondis-je avec de l'irritation dans la voix. Je veux dire, il a toujours été là.

— Tu devrais lui en parler, dit T. S. Du fait que tu l'aimes.

— Es-tu malade? Il en ferait tout un plat. Il me larmoierait des « meilleurs chums », « à la vie à la mort mec », « je t'ai tu m'as une chance qu'on s'a » pendant 10 minutes *straight*. Il n'attend que ça et pour être franc ça me dégoûte.

Les amis que j'ai le plus estimés se débrouillaient très bien sans moi. Ceux pour qui j'ai eu l'impression de devenir une nécessité, ils ont fini par me répugner. C'est dur dit de même, mais que voulez-vous? On ne choisit pas ses instincts de bête. C'était d'abandonner sa liberté (on en a déjà si peu) au loisir imprédictible d'un « autre » qui me levait le cœur. On a toujours des dépendances, certes, mais l'élégance consiste à les distribuer stratégiquement (dans l'aliénant jargon du Kapital on appelle ça diversifier son portefeuille). « Se donner à l'autre » est une idée affreuse, détestable. Les enfants il faut les aimer beaucoup, comme ça ils ne deviennent pas dégoûtants de sollicitude, mais fiers et indépendants. Je comprends au fond que les gens qui s'accrochent anxieusement ont eu des enfances difficiles, je ne suis pas privé d'empathie malgré ma frime de petit monstre.

T. S. n'avait besoin de personne. Moi, j'ai fait mon possible pour ne pas m'accrocher à lui laidement, mais ce n'était pas du gâteau. Il m'était tombé dans l'œil en Explorations théâtrales (profil Arts & lettres, Cégep Ste-Foy), avec sa gueule d'ensorceleur et ses haillons chinés dans les brocantes qui réalisaient sur son corps un parfait agencement. Il s'était pointé 30 minutes avant la fin du premier cours et, constatant l'air irrité de la prof, s'était défendu en disant que son « toasteur marchait pus ». Son visage exprimait la plus innocente et désarmante effronterie. Du génie! Il a disparu après la mi-session – nous croyions tous qu'il avait lâché le programme

– pour finalement réapparaître le jour de la représentation finale, en hoodie et lunettes fumées, expliquant cette fois (à toute la classe) qu’il était resté au lit pendant un mois après que sa blonde l’avait laissé. « De toute façon je suis nihiliste », avait-il ajouté en haussant les épaules. Il se situait toujours dans un flottement quantique entre transparence vulnérabilisante et nonchalance opaque, comme si en ouvrant son cœur il ne parvenait qu’à révéler l’étendue de son impénétrable noyau de mystère, à défaut de ce qu’il contenait. Ses gestes lents et assurés, son sourire goguenard, son regard tendre et ténébreux rayonnaient solidairement d’une forme secrète et préverbale de savoir dont ils constituaient la seule partie visible (en quelque sorte l’iceberg). En bref il disait (T. S.), par l’entremise de tout ce qu’il ne disait pas, que *la vie était ailleurs*. Moi j’avais été formé à l’école des nerds, genre génie en herbe, un peu clown de classe, lunettes croches, Donjons & Dragons, frais dépuclé de l’été précédent. T. S., lui, avait toujours été parmi les cools. À 11 ans, il fréquentait les skate-parks sans supervision, à 12 avait formé un band de punk-rock avec des amis punk-rock qui finissaient déjà leur secondaire 2, à 14 avait perdu sa virginité et à 16 avait déménagé en apparte dans le Vieux-Limoilou. Pour tout vous avouer j’étais surpris qu’il veuille de mon amitié. Je connaissais par cœur toutes les capitales du monde, tous les dinosaures du Crétacé supérieur, tous les papes du XX<sup>e</sup> siècle, le nom du réalisateur et l’année de sortie de tous les films de la collection Criterion ainsi que les périodes orbitales de chaque planète, et pourtant j’avais l’impression de ne rien avoir à lui apprendre. Au quai de St-Antoine-de-Tilly, sous un ciel violemment orangé, il m’avait tendu une pilule enchantée, et deux de ses amis d’enfance avaient surgi du diable Vauvert, un accordéoniste au sourire mystérieux et un tamtamiste au laconisme serein, produisant le thème vaguement balkanique de notre nuit. « C’est le plus beau soir de ma vie », avais-je dit à T. S. « Je comprends », avait-il répondu, son visage exprimant une sagesse millénaire. Il ressemblait à une formation géologique. C’est aussi cette nuit-là que je rencontrai Papillon St-Martin. Rite de passage obligé, j’en tombai amoureux. Sur tous les horizons c’était l’orage, mais la providence avait découpé un carré chanceux de ciel au-dessus de notre quai. Dans l’éclaircie, une giclée de lait galactique. Cliché sur deux pattes, j’apprenais les constellations à Papillon, lui disait des choses dans le genre : « Certaines de ces étoiles sont mortes et leur lumière a traversé les siècles pour se rendre jusqu’à nous; ce que tu vois en ce moment est la photographie d’une époque révolue ». Plus tard l’orage avait refermé son étai et nous nous étions réfugiés dans le grenier du tamtamiste pour danser sur des vinyles de Moustaki. À l’aube, nous

écoutions la pluie tomber à grosses gouttes sur le toit du porche. Une grande couverture nous recouvrait tous les cinq. À l'insu des autres, j'ai pris la main de Papillon. Elle ne s'est pas dérobée. Je regardais T. S. et je voyais un Dieu, ou plutôt, je voyais quelqu'un qui avait reçu des transmissions de Dieu mais qui, par gêne ou par crainte qu'on le prenne pour un gourou, avait choisi de ne pas en parler. Il avait tout arrangé, presque sans efforts. Il avait *créé* ce moment parfait. Il tira une longue bouffée de cigarette. Quel gars.

La famille de T. S. étant très catholique, il avait hérité, en plus de sa « condition coupable », d'un sens aigu de la foi qu'il avait transféré de l'institution religieuse au domaine de ses sensations : il concevait l'art sur le mode de la Révélation individuelle, à la manière des transcendentalistes états-uniens. Professionnellement, ce n'était pas pour lui faciliter les choses. Il était allergique à l'idée de trahir son identité pour mieux plaire/vendre/vivre, que ce soit en faisant la promotion de son art sur les réseaux, en y contribuant paratextuellement par des entrevues, en muselant sa créativité dans des échéanciers ou en remplissant des demandes de subventions. Tout ce qui était susceptible de contaminer la vérité du geste était pour lui faux et donc impossible. Plutôt dépérir et abandonner que de souscrire aux prérogatives du marché (d'où sa propension à tirer le Diable par la queue). On le trouvait « difficile », mais il n'avait rien demandé, il faisait ce que son âme exigeait de lui. Parfois, ce que son âme exigeait de lui c'était d'arrêter la musique et de faire du skateboard pendant une année entière. Un être radicalement, insupportablement authentique. *He's got everything he needs, he's an artist, he don't look back* (cf. Dylan). Coudonc, est-ce que j'en étais amoureux? Oui.

## MOURIR IDIOT

Il y avait des corps affalés sur les tables, des corps reposant sur d'autres corps, des corps par terre et accotés contre le zinc et même un corps couché sur le billard. En m'apercevant de ce nouveau paradigme, je bondis. Je regardai T. S., il se contemplait le nombril et reniflait spasmodiquement.

— Pssst... hé!

Il ouvrit des yeux roses et crottés.

— Mleuh?

Mon regard se porta sur Marcus. Il me le rendit, le dos droit comme une planche. Il avait l'air d'un ordinateur en veilleuse, on n'avait qu'à bouger la souris pour le faire revenir à pleine capacité.

— Sommes-nous les seuls à ne pas avoir succombé? demandai-je.

— Tu *viens* de te réveiller, dit-il sans cacher un sourire taquin.

Je maugréai que non, qu'il avait dû rêver, puis secouai Loup qui, au toucher, me parut invertébré. Il battit l'air rageusement et manqua me coller un gnon, me filer un cocard, m'infliger une mélanobutyrophtalmie. Les os lui étaient revenus.

— Garg! émit-il en matière de parole.

— Sortons! Ne voyez-vous pas qu'on est en train de mourir ici?

Nous étions assis sur le divan vert. Les murs se rapprochaient.

— Mais les directives... La police n'a trouvé personne... Beuh beuh...

Une tache de bave lui fonçait le collet. Son regard exprimait l'intelligence d'un poulet.

— Il est presque rendu le matin, dis-je en pointant l'écran, ça fait des heures qu'il n'y a pas eu d'attaque. À cette heure-ci, il serait statistiquement aberrant de tomber sur le tireur. Si notre priorité était la prévention du risque, arrêter la cocaïne serait une bien meilleure idée que de rester cachés ici. Et y a-t-il une idée plus stupide que d'arrêter la cocaïne? Loup, dézippe ton baise-en-ville : les nez ont soif.

Nous montâmes discrètement l'escalier, non sans avoir au préalable escamoté quelques bouteilles de fort au nez et à la barbe du barman endormi. Loup se plaignit, par des grognements, qu'une boule de quille lui tenait lieu de cerveau, roulant libéralement dans son crâne chaque fois qu'il tentait un mouvement.

— Prends un médicament! Du (je regardai l'étiquette) rhum, par exemple, ferait l'affaire. Cette dernière serait ketchup.

— Un médicament, oui! approuva joyeusement le Dr. Violans en sortant un calepin.

À l'étage il faisait encore sombre. Le jour balbutiant se laissait deviner par les fenêtres givrées, mais un blizzard inattendu soulevait la neige et l'entraînait dans un maelstrom poudreux que la lumière ne réussissait pas à percer.

— C'est Noël à nouveau! m'exclamai-je candidement. Allons-y, Alonso!

La météo montréalaise se montrait fidèle à ses habitudes bipolaires. Passionnée mais volatile, alternant les épisodes dépressifs et les brusques accès d'euphorie, elle avait, suivant trois jours d'informe névasse, décidé de redresser dans une hâte manique les remparts blancs de l'hiver. C'était comme si elle voulait nous montrer sa complexe singularité à travers la variété et l'intensité de ses humeurs, au risque de produire des juxtapositions discordantes. Nous cheminions dans un dense nuage de particules affolées, ne voyant rien par-delà nos bouts de nez rougis. La poudre blanche s'engouffrait par tous les interstices qui lui étaient accessibles. Dans les congères à peine nées qui pourtant nous arrivaient aux genoux, l'aquilon soufflait des sastrugi falculaires. Éole, courroucé, nous tirait de tous côtés tous bords, s'invitait sous nos manteaux pour nous frigorifier, nous harcelait, pourchassait, accablait. Nous devions nous serrer, former une unité octopode pour résister à son action dispersante. C'est ainsi, sans boussole ni astrolabe, que nous errions, tel un radeau à la tempête, suspendus à nos bouteilles que nous amenions continuellement à nos lèvres pour ne pas péter au frette. Nous n'avions aucune idée d'où nous étions et tout, absolument tout était fermé. Qui plus est la tempête effaçait méticuleusement nos traces, éparpillait les cailloux du Petit Poucet; quand bien même nous aurions voulu faire marche arrière jusqu'à la Mise en Bière, nous n'aurions pas pu.

Des bruits de pas se firent entendre dans la distance. Ils venaient d'en face, un peu vers la gauche (« à 10h », aurait dit un aviateur). Nous crûmes apercevoir, derrière le voile, des silhouettes qui se déplaçaient. Elles étaient comme de l'autre côté d'un écran parasité par le bruit blanc. Loup, qui était loin de tripper sa vie, voulut appeler à l'aide.

— Chut! ordonnai-je. Et si c'est... le tueur?

— Tabernacle Antoine! Une minute tu prétends que tout baigne sur des roulettes, et puis celle d'après tu nous chies ta paranoïa dans les mains!

Le bruit brusque d'une portière qui claqua nous arracha un petit cri haut perché. Ça provenait de la gauche (« à 6h »). S'ensuivit un raclement métallique, comme si quelqu'un passait un râteau sur une plaque de tôle. Puis les pas se firent plus rapides. L'instinct nous somma de figer et de tendre l'oreille. Nous étions aussi roides que des détentes de cranequin. Les pas, non seulement accéléraient, mais augmentaient de volume, suivant une progression linéaire. Cela nous amena à déduire, et ce sans dépasser le cadre strict de la méthode empirique, que quelqu'un, soit un être humain, en tout cas une créature bipède, était en train de courir vers nous. Mon cerveau n'allait pas se faire prier deux fois : trébuchant dans un circuit psychotique, il envoya des SOS à mon cœur qui, déjà échauffé, se mit à battre à tout rompre. La seconde d'après, vous comprendrez bien, je ne l'ai pas consacrée à la réflexion, mais plutôt à gueuler à pleins poumons :

— COUREZ!!!

Mes amis me prirent au mot, détalèrent au pied de la lettre, convaincus par mon ton (j'irradiais la sincérité) que j'avais aperçu nul autre que l'abominable homme des neiges ou encore le bonhomme 7h (du matin). Nous sprintions comme si notre vie en dépendait, ce qui, pour un observateur externe, n'était sans doute pas aussi impressionnant que nous nous l'imaginions, étant donné notre forme physique « fragilisée », pour le dire gentiment, ainsi que les congères de trois pieds qui nous barraient la route. Nous levions les genoux à nous en déchirer les psoas iliaques. Littéralement : prendre les jambes à son cou. C'était saute qui peut. Nous n'étions pas vite-vite mais l'effort était total. Il n'était pas nécessaire de regarder derrière nous : la bête était déjà assez réelle à notre goût.

Après avoir tourné dans une rue perpendiculaire, nous crûmes bon de nous arrêter pour faire le compte de nos soldats.

— Ça va? On est tous là? fit T. S. en reprenant son souffle.

Je regardai T. S., T. S. regarda Marcus, Marcus me regarda, je regardai Marcus, Marcus regarda T. S. et T. S. me regarda.

— Ou-i... dit Marcus prudemment, avant d'ajouter : Oh...

— Loup! Le tueur a eu Loup! dégoillai-je, en proie à une panique sans nom.

— OH MON DIEU! cria T. S.

— FUCK! cria Marcus.

À cet instant, les phares d'une voiture à moitié ensevelie sous la neige s'allumèrent directement à côté de nous.

— C'EST L'ASSASSIN!!!

— AAAAAAAAAA!!!

— AAAAAAAAAA!!!

— Les gars, j'ai trouvé ma voiture! dit une voix sourde.

La vitre teintée du conducteur descendit lentement, révélant la grosse face de Loup. Les haut-parleurs nous transmettaient le vibrato gonflé de pathos de Bruce Dickinson, planant théâtralement au-dessus d'une cavalerie de guitares électriques : « Run to the hiiills! [teudeudeudeu-teudeudeudeu] Run fo-or your li-i-ives! [teudeudeudeudeudeudeudeudeu] »

— Embarquez donc!

Nous nous entassâmes tous les quatre dans son tacot de confection japonaise, moi dans la position du shotgun, T. S. et Marcus à l'arrière, quelque peu sonnés. À mes pieds s'accumulaient des emballages de A&W ainsi qu'un sac en plastique du Jean-Coutu qui contenait une pile de DVD et de Blu-Ray<sup>54</sup>. De nombreux CD étaient étalés sur le tableau de bord<sup>55</sup>, boîtiers brisés, pochettes affadies au soleil.

— Qu'est-ce que c'était que ça? fit Marcus, visiblement ébranlé.

---

<sup>54</sup> En ordre chronologique de sortie : *Goodfellas* (Scorsese, 1990); *Reservoir Dogs* (Tarantino, 1992); *Pulp Fiction* (Tarantino, 1994); *Fear and Loathing in Las Vegas* (Gilliam, 1998); *American History X* (Kaye, 1998); *The Big Lebowski* (Coen, 1998); *Fight Club* (Fincher, 1999); *American Psycho* (Harron, 2000); *Oldboy* (Park, 2003); *Memento* (Fincher, 2000); *No Country for Old Men* (Coen, 2007); *The Dark Knight* (Nolan, 2008); *Inception* (Nolan, 2010).

<sup>55</sup> En ordre chronologique de sortie : *Master of Reality* (Black Sabbath, 1971); *Blizzard of Oz* (Ozzy Osbourne, 1980); *Powerslave* (Iron Maiden, 1984); *Reign in Blood* (Slayer, 1986); *Master of Puppets* (Metallica, 1986); *Appetite for Destruction* (Guns n' Roses, 1987); *Painkiller* (Judas Priest, 1990); *Rage Against the Machine* (Rage Against the Machine, 1992); *Vulgar Display of Power* (Pantera, 1992); *Music from the Motion Picture Pulp Fiction* (Various Artists, 1994); *Legacy of Kings* (HammerFall, 1998); *Toxicity* (System of a Down, 2001).

— Tu as vraiment vu le tireur? demanda T. S.

Une épaisse couverture neigeuse bloquait intégralement la vue du conducteur. Cela n'empêcha pas Loup d'entamer une manœuvre. Ses roues tournaient dans la neige pour mieux en faire de la gadoue.

— Qu'est-ce que tu branles?!

— Il faut décâlisser d'icitte si le tireur est encore dans les parages.

— Mais on ne voit strictement rien et tu es ivre mort!

— Ivre vivant! Tu sous-estimes ma mémoire musculaire, rétorqua Loup en tentant de se déprendre d'un stationnement parallèle et en accrochant le phare avant de la camionnette parquée derrière lui.

— Oups, bredouilla-t-il.

— Loup, après mûre réflexion, je suis infiniment peu certain qu'il s'agissait du tueur. À vrai dire ce serait, comme je l'expliquais tantôt, statistiquement aberrant.

— Sais-tu ce qui était statistiquement aberrant? Qu'on tombe par hasard sur mon auto, celle-ci étant à une botte de foin ce qu'une aiguille est à... euh.

Reculant d'un coup sec, il arracha le rétroviseur de l'infortunée camionnette.

— C'est pour ça que moi, continua-t-il imperturbablement, je ne prends plus de chances.

Sur ce, il prit une méchante de grosse chance et appuya sur l'accélérateur.

Vous auriez dû voir nos tronches de demeurés. Nous avons jeté les bras en l'air (ainsi que la serviette) comme lors d'une descente en montagne russe et hurlions en un chœur discordant qui n'aurait pas fait sursauter dans une compilation de musique moderniste hongroise. La voiture cahota en zigzags pendant ce qui sembla une éternité, bien qu'au final elle ne dut pas parcourir plus de 100 mètres avant de heurter quelque chose de suffisamment gros pour l'obliger à s'arrêter et de suffisamment petit pour ne pas nous tuer (c'était déjà ça). Seul Marcus



avait pris soin de mettre sa ceinture de sécurité et seul Marcus ne finit pas sens dessus dessous<sup>56</sup>. Loup se cogna le front sur le volant. T. S. et moi on s'en sortit avec des torticolis. Le moteur tournait encore. Le coussin gonflable n'avait pas été sollicité.

— C'était trop mou pour ne pas être vivant, déclara Loup d'une voix incolore.

Son visage était vidé de toute expression et une sorte de méduse sanglante lui avait été tatouée au milieu du front – une coupure (l'ombrelle) d'où coulaient trois lignes rouges (les bras péribuccaux). La rougeur excessive du sang me surprit. Il avait l'air faux.

— Ça va Loup?

Il toucha son front et dit « cool » en examinant le pigment qui lui teintait le bout des doigts. La blessure était superficielle. Le gros du problème avait rebondi sur la calandre et roulé à quelques mètres de là. C'est Marcus qui, descendu le premier, se rendit à l'avant du véhicule pour constater les faits.

— Mmmouais, constata-t-il en se pinçant les lèvres.

Nous accourûmes précipitamment derrière lui et nos bouches formèrent la lettre « O » à la vue du spectacle. Étendu dans la neige scintillante, sous les feux pâles de l'auto : un gars. Son bras gauche était tordu dans un angle qu'aucun être humain ne pouvait trouver agréable, mais, à en juger par l'expression sereine qui ornait son visage, il n'en était pas conscient.

— Un gymnaste qui fait une sieste<sup>57</sup>, fit remarquer Loup.

Marcus s'accroupit auprès de l'accidenté et confirma qu'il respirait. Puis il inspecta la tête et la poitrine pour s'assurer qu'il n'y avait pas de traumatismes aux endroits vitaux. Le gars était blanc (peut-être plus que d'habitude, en la circonstance) et avait environ notre âge. Il trimballait un sac à dos noir. T. S. le lui ôta pour chercher des identifications, mais délicatement, question de changer le moins possible la position du bras fracturé.

— Vous ne trouvez pas qu'il ressemble à T. S.? fit Marcus.

---

<sup>56</sup> Morale : attachez vos ceintures gang!! (un message de la SAAQ en partenariat avec Educ'alcool)

<sup>57</sup> Il aurait pu s'en tenir à la poésie naïve et je l'aurais trouvé davantage supportable, ce vieux Loup.

Nous étions sous le choc, mais ça avait eu comme conséquence étrange de nous calmer. La météo aussi était plus calme, comme si sa soif de sacrifices avait été éteinte. Marcus était entré dans sa routine de docteur. T. S. explorait les pochettes du sac à dos. Loup évaluait les dégâts sur son char. Moi j'avais l'impression de regarder la télé. Si par bonheur j'avais eu du popcorn, je n'aurais pas hésité à en manger.

— On dirait un clone raté, dis-je. C'est T. S., mais plus petit, avec les épaules plus étroites, les yeux plus écartés et de la calvitie précoce. C'est comme si T. S. était l'acteur hollywoodien qu'on aurait embauché pour jouer son rôle.

— OUI! Exactement! s'exclama Marcus, et il éclata de son rire parcimonieux.

Le visage de T. S. devint brusquement livide. Il était agenouillé devant le sac dont il venait d'ouvrir le compartiment principal. À l'intérieur de celui-ci, un visage de clown particulièrement vilain le regardait.

— Les gars... bafouilla-t-il en élevant lentement le masque à la hauteur de son visage.

Pendant quelques secondes, nous ne fûmes capables que de cligner des yeux.

— Je ne crois pas... dit Marcus en secouant la tête énergiquement. Je refuse cette péripétie.

— Mais les... les... les statistiques! protestai-je, parcouru d'un frisson.

— On... on... on l'a eu! scanda Loup, d'abord désorienté puis, sautant sur place : ON L'A EU! HAHAAHAHA!!!

— Où est la caméra cachée? demanda Marcus, aux prises avec une perplexité sans issue. Sérieusement Antoine c'est toi qui as fait ça?

— ON L'A EU AVANT QU'IL NOUS AIT! s'époumonait Loup. ON EST DES HÉROS, FINALEMENT!

T. S. était assis dans la neige et regardait en face de lui, l'air complètement hagard. La poitrine de [20-25 ans, blanc, carrure frêle] se soulevait et descendait paisiblement.

— Je ne...

Je fouillai à mon tour dans le sac en répétant que le monde était incroyable, que ça ne se pouvait pas des affaires de même, que ça n'avait pas d'hostie de bon sens. J'avais mes yeux d'enfant. J'en extirpai un pistolet ainsi qu'une facture de chez *Imagine le fun*.

— 42\$! m'étonnai-je en riant. 42\$ pour un masque aussi hideux que ça!

— Pourquoi n'est-il pas allé au Dollarama? protesta Marcus, l'air sincèrement outré.

Il y avait aussi un livre<sup>58</sup> (que je cachai à Loup, pour ne pas gâcher son fun), ainsi qu'un duotang noir orné d'un autocollant du Punisher qui contenait un paquet de feuilles 8½ × 11 tapuscrites recto verso (Times New Roman, taille 12, interligne simple). Une sorte de... manifeste? Au moins il avait justifié la patente. Je parle de la mise en page, pas de l'acte terroriste. Je lus la première page en diagonale : « En guise d'introduction [...] je répondrai à mes détracteurs [...] en second lieu [...] il importe de réfuter cette objection [...] j'entends déjà les boulets de canon [...] la forteresse de mon argumentaire [...] par conséquent [...] la défense de mes convictions [...]»<sup>59</sup>.

— Comment un geste aussi radical et lyrique que le meurtre de masse peut-il se défendre dans un style aussi drabe? pestai-je. Je te jure qu'il y a un sujet amené-posé-divisé là-dedans!

— Exact! acquiesça Marcus, qui avait lu par-dessus mon épaule. Tant qu'à se comporter abjectement, autant le faire avec art!

---

<sup>58</sup> *Troubled Genders : Identity Politics and the War on Masculinity* (Alexander Kent, 2015). Sur la quatrième de couverture, il était écrit que le Dr. Kent, par cet ouvrage, entendait s'appuyer sur « l'appareil scientifique le plus rigoureux » (ma traduction) pour débusquer « les insidieux mensonges de l'orthodoxie académique » et redonner au « sexe masculin » la place qui lui était due dans l'ordre de « codomination positive » ayant de tout temps assuré « l'équilibre de la cellule familiale » et permis à « la civilisation occidentale » de devenir ce qu'elle était. Ce que ses détracteurs disaient de lui, soit qu'il puait l'eurocentrisme impérialiste et le binarisme de genre, que son refus obstiné de débrouiller « sexe » et « genre » relevait de la mauvaise foi et qu'il ne pouvait prétendre à la scientificité s'il choisissait sciemment d'ignorer 40 ans d'études féministes et postcoloniales (nonobstant le pied de nez à Judith Butler), n'était pas écrit sur la quatrième de couverture. Alexander Kent, précisons-le, n'était pas une femme noire ayant grandi en milieu défavorisé. Mais il prétendait que son point de vue n'était pas situé, que l'honnêteté intellectuelle et le souci d'objectivité l'auraient conduit à des conclusions similaires s'il avait été une femme noire ayant grandi en milieu défavorisé, plutôt qu'un homme blanc qui était allé à Eton, avait fait son cours classique et joué au polo avec des membres de la famille royale britannique.

<sup>59</sup> Remplir les trous avec les banalités d'usage.

— Mourir pour des idées, c'est pouiche! Pour des formes, par contre... (je me pourléchai les babines avec délectation) Menoum menoum!

— Voilà une forme! hurla Loup en s'emparant du pistolet, la main tremblante.

Il avait l'écume aux lèvres. Une lueur démente crépitait dans son regard. Un sourire effrayant lui reliait les oreilles.

— Euh, Loup, sois prudent avec ça veux-tu?

— J'ai un GUNNE! C'est la première fois que j'en vois! Tu t'imagines à quel point on doit être déconnectés de la violence imprévisible du monde et de l'Histoire avec sa grande hache? Le relativisme glissant du postmodernisme, c'est un luxe qu'on peut se payer tant que l'Histoire ne nous a pas encore rattrapés. Le jour où tu te retrouves avec un gunne sur la tempe, crois-moi, tu te rappelles tu es qui et ce que tu veux. Les frontières de ton identité t'apparaissent on ne peut plus clairement. La balle de fusil renferme potentiellement la totalité de ton monde. La totalité, mec! C'est ça, le réel. C'est pas ça que tu cherches?

D'un geste saccadé, il se ficha le fusil contre la tempe.

— LOUP!!!

Il l'ôta aussitôt et se mit à rire.

— J'AI EU SI PEUR! J'ai tenu le gunne, quoi, deux secondes? Je n'avais même pas le doigt sur la gâchette et tout mon corps vibrat. ÇA c'est de la transcendance!

— Loup pour l'amour de Dieu cesse d'agiter ce pistolet dans toutes les directions ça me rend horriblement inconfortable.

Alors Loup, qui trouvait toujours fort subversif et facétieux de faire exactement le contraire de ce qu'on lui demandait, se le colla à la tempe une fois de plus et ferma les yeux en commençant un décompte à voix basse. Instinctivement, j'exécutai sur sa main armée un coup de pied circulaire impeccable qui donna à mes amis l'impression que j'avais secrètement pratiqué le taekwondo pendant 10 ans, ce qui n'était pas le cas, j'étais juste tombé par hasard sur la forme parfaite (ça peut arriver!). L'attaque parvint à désarçonner Loup et à le faire basculer par en arrière, mais pas à lui faire lâcher le fusil. Aussi, elle déclencha chez lui un réflexe

d'autodéfense pour le moins regrettable. Je veux dire par là qu'avant l'incident, je n'aurais pas su déterminer si le pistolet était chargé, mais qu'*après*, j'aurais préféré ne pas l'apprendre, en tout cas pas de cette manière.

## MOURIR IDIOT

Nous étions en jet privé, en torpille, en fusée de courir. La course, en ce temps-là, était courante (comme une monnaie). Ce qui courait n'était pas une rumeur, mais un fait. Ce fait était que notre groupuscule était à l'origine d'une « conduite avec facultés affaiblies » ainsi que d'une « négligence criminelle », toutes deux « causant des lésions corporelles » (320.14.2 & 221) : ça ne prenait pas un an de droit pour comprendre qu'on était dans le jus, malgré nos nobles œuvres. Rien ne servait, en la circonstance, de partir à point, il fallait courir.

Une fois que nous fûmes suffisamment éloignés du lieu de l'infraction, nous nous arrêtâmes pour souffler. Nous vîmes alors que Loup manquait encore à l'appel.

— Je pense honnêtement que nous devrions le laisser se démerder, dit Marcus. Pas par principe moral, je pense juste à ma carrière.

— Pas question, dis-je en tapotant son nom sur l'écran de mon cell, il est seul avec un fusil et des idées bizarres.

Je mis le téléphone contre ma tempe. Une, deux, trois sonneries. Pendant ce temps, T. S. avait le visage dans les mains, les coudes sur les genoux, les genoux par terre.

Loup répondit enfin : — Oui allô?

Je n'en revenais pas. Il avait dit « oui allô », l'hostie de malade!

— Loup qu'est-ce qui se passe?! Tu es où?

— J'ai repris l'auto, je n'allais quand même pas la laisser derrière avec toutes mes identifications! Je suis tranquille maintenant, promis juré craché, croix de bois croix de fer si je mens je vais en Enfer. J'ai pris mes calmants.

— Tes calmants?

— Je suis avec Marie-Jeanne, la seule fille qui ait jamais pris soin de moi.

À bien y penser, ça aurait pu être pire. L'ironie karmique avait voulu que le tireur fou des nightclubs, après s'être (littéralement) mangé un char dans le bras, se prenne de surcroît la balle qu'avait tiré Loup par accident (mais dans le pied, il n'allait pas en mourir). Chose sûre, il ne bougerait pas avant l'arrivée des passeurs de menottes. La vie est parfois bien faite. Tout se passait comme si le rituel intoxicatoire nous avait préparés à devenir les instruments aveugles et parfaits de la justice divine. En bref, nos antennes étaient clandestinement réglées sur le poste du gars des vues (ou de la fille des vues, ou du non-binaire des vues), dont nous captions les ésotériques et augustes fréquences que nous intégrions de manière à demi consciente dans notre agir. Nous étions les élus. Notre moralité était incompréhensible et irréfutable. La voiture de Loup tourna lentement le coin de rue et s'arrêta en grinçant à notre hauteur. La croûte de neige sur son capot était tachée de sang. Mes amis entrèrent dans la bagnole sans dire un mot, l'air encore vaguement traumatisés par les événements récents. Loup tourna la clef pour éteindre l'auto. Un soupir fut collectivement émis.

— Bon, dit Loup après un moment, vous avez envie de faire quoi, les gars?

— Euh...

— Euh...

— Euh...

— Parce que j'ai pensé qu'on aurait pu boire plus de bière!

Il n'y a pas vraiment d'explication autre que celle-là au fait que nous nous rendîmes chez Alexis Fédorovitch. Bashir nous avait donné l'adresse, à Loup et à moi, en nous faisant miroiter que c'était là et nulle part ailleurs que les possibilités utopiques du Party étaient actualisées. Quant à Marcus et T. S., sonnés comme ils étaient, ils étaient plus malléables que d'habitude. C'était à la lisière d'Outremont, sur le versant nord du Mont-Royal. Nous décrivîmes un grand arc le long d'une rue un peu secrète bordée de maisons chères. Celle-ci se terminait en impasse et dans le cul de son sac se dressait un manoir du plus pur style Tudor (charpente en bois d'œuvre massif aux espaces plâtrés blanc et tour en toit pinacle) devant lequel un vaste rond-point

accueillait de nombreux véhicules, dont un autobus *La Québécoise*. Une fille longue qui semblait avoir été privée de nourriture contre son gré vomissait près d'un petit escalier en pierre tandis qu'un homme obèse qui s'appuyait sur une canne et portait un chapeau de pêcheur la regardait d'un air soupçonneux. De l'intérieur retentissaient des cris à mi-chemin entre la fête et la mort.

Chez Alexis Fédorovitch, c'était ni plus ni moins que la fin du monde. Il y avait à peu près quatre beats qui jouaient en même temps de façon entièrement désynchronisée et cacophonique. Toutes les drogues circulaient, de la kétamine au crack en passant par le meth, le fentanyl et le PCP. Ça s'injectait de l'héro, du krokodil et du venin de crapaud, ça sniffait de la colle, du Ajax et des capsules de détergent à lessive, ça buvait de l'antigel, du sirop contre la toux et du dissolvant de vernis à ongle. Trois filles se frottaient des tampons de vodka sur l'anus, des gars se perçaient publiquement le gland, ça se chiait et pissait dessus, ça se battait jusqu'au sang et aux dents brisées, ça mangeait des poignées de cafards, ça défonçait le plâtre à coups de marteaux, ça jouait avec des exactos, des cactus, des râpes à fromage, des tisons ardents, des vieilles morues, des pots Mason remplis de morve, de la viande hachée crue, des muselières, des cravaches, de la cire, du feu, des cordes, des sacs de plastique, des barbelés, de la laine d'acier, un gars s'arrachait les sourcils avec du tape de construction, un autre étirait la peau de son prépuce avec des poids, un gars à qui il manquait 32 dents sur 32 jaillit de la cage d'escalier et, les yeux brillants, annonça que Ronny Savage allait se sectionner l'auriculaire avec une fenêtre guillotine contre 100\$, un babyboomeur en couches émergea d'une patageoire gonflable remplie de spaghetti à la sauce tomate en appelant « Mommy! Mommy! » et aussitôt une femme géante en maillot de bain le serra contre son sein en le berçant tendrement. J'exagère à peine. Nous étions littéralement en Enfer.

— Wow, dit Loup.

— C'est le pire endroit où j'ai jamais été, dit T. S.

— C'est quelque chose, hein? dit Alexis Fédorovitch, surgissant brusquement à nos flancs, les mains sur les hanches et l'air visiblement satisfait de la situation.

Alexis Fédorovitch était petit mais doté d'une musculature détaillée comme les rouages d'une montre. Il déambulait dans une robe de chambre pourpre d'un iota trop décolletée et prenait

soin d'accueillir tous les nouveaux visages avec un hochement connivent de la tête. Il ne posait aucune question. Son calme amusé et sa droiture de posture détonnaient avec la décadence avancée des lieux. Il nous invita à monter à l'étage, où c'était moins bruyant, nous faisant entrer dans une pièce aménagée comme une suite penthouse dans un hôtel de luxe. Au centre trônait un lit king albertain (96 × 96 plutôt que 76 × 80) sur lequel quatre jeunes hommes à l'air morose buvaient végétativement de la bière en regardant la télé. La télé était éteinte. Ils étaient tous silencieux, sauf l'un d'eux, qui comptait à voix haute.

— 42555966, 42555967, 42555968, 42555969...

Alexis Fédorovitch me serra la main avec chaleur.

— A+! Je m'en souviens bien. Je voulais te donner un B, pour te décourager. Ton travail final était excellent mais tu n'avais pas le profil.

— J'aurais été le plus malheureux des avocats.

— Exact. Et on t'aurait probablement radié au bout de deux ans. Comment as-tu entendu parler du Party?

— Maître Fédorovitch, dis-je, vos invités sont littéralement en train de détruire votre maison.

— Remarquable, n'est-ce pas? répondit-il en acquiesçant vigoureusement. J'estime que, d'ici lundi, il n'en restera plus rien. J'aurai alors accompli l'œuvre de ma vie et je pourrai mourir.

— 42555974, 42555975...

— Vous êtes sûr que ça va? demandai-je en fronçant les sourcils.

— *Ça? Aller?* De quel *ça* parle-t-on et *où* est-ce que vous vous imaginez que *ça* doit *aller*? Vers le bonheur? Allons. Vous savez comme moi que c'est un soin palliatif. Ce qui compte c'est d'avoir vécu en phase avec sa vocation.

— Mais pourquoi avoir fait du droit? En quoi le droit s'aligne-t-il avec... ceci?

— 42555983, 42555984...

— Le droit était un moyen d'arriver à une fin. Il me fallait du capital. Et je n'avais ni la fibre entrepreneuriale ni l'intelligence mathématique pure permettant de lire dans l'algèbre des



marchés comme la devineresse dans les entrailles de la volaille. Mon intelligence était verbale : je savais lire, analyser, synthétiser, je savais parler, vulgariser, persuader. Je me suis donné le droit. Mais ma vraie de vraie vocation, c'est d'être un *troll*, c.-à-d. quelqu'un qui prétend être ce dont en réalité il se moque. L'ultime troll, c'est celui qui dédie sa vie entière à l'élaboration d'une vaste toile mensongère, et je ne parle pas de tirer des gains frauduleux ni de s'embourber dans d'inavouables secrets. Sa trame, il la tisse pour le plaisir, parce que ça l'amuse de voir la tronche de ceux qu'il est parvenu à berner, mais c'est aussi à des fins critiques, dans le but d'exposer le non-sérieux de ce qu'il imite. Le troll est un artiste. J'ai, voyez-vous, une dent contre le capitalisme. Mais je ne voulais pas faire comme tous les autres anticapitalistes et laisser croire aux puissants, par mon obstination dans la pauvreté, que c'était à cause d'une quelconque jalousie que je m'opposais à eux. J'ai voulu me faire un nom, me payer une grosse baraque à Outremont avec des plafonds de 14 pieds, une piscine intérieure, un cellier et un billard, pour leur montrer que, moi aussi, j'étais *capable* de jouer leur jeu, et ainsi exposer avec plus de force l'absurdité et la vanité de l'accumulation matérialiste. Je voulais m'habituer à posséder des choses afin de mettre rudement à l'épreuve mon détachement théorique vis-à-vis de la propriété privée. Je voulais planifier la destruction de ce vers quoi j'avais bossé toute ma vie, assister à ma propre perte pour la transcender. Vous avez vu ce qui se passe en bas. Ma carrière peut-elle s'en remettre? Bien sûr que non, mais je m'en contrefiche. Je ne voulais pas de carrière. Je voulais une œuvre et j'en ai une.

— 42556023, 42556024...

— Vous allez faire quoi après?

Il haussa les épaules et esquissa un sourire goguenard.

— Rien. Me suicider. Qu'est-ce que je pourrais faire de plus?

— Je ne sais pas, de l'activisme?

— Ce que souvent les gens ignorent, c'est que le réchauffement climatique qui se produit *en ce moment* est la conséquence de nos actions d'il y a 50 ans. Même si nous stoppons complètement nos émissions de gaz carbonique aujourd'hui, la température mondiale va inévitablement augmenter d'au moins 2 C° d'ici 2040. Et à moins que les nations du monde unissent leurs efforts et prennent des mesures *radicales* pour aplatir la courbe, il est improbable

que d'ici 2100 le réchauffement n'atteigne pas 4, 5, voire 6 C°. Qu'est-ce que ça implique? C'est simple : 40% des terres habitées connaîtront de sévères sécheresses, le niveau des eaux s'élèvera de trois à six pieds, provoquant l'engloutissement de nombreuses villes côtières, la moitié des espèces animales connues à l'heure actuelle s'éteindront et des centaines de millions de réfugiés climatiques vont se masser aux frontières des pays nordiques. Il y aura du sang, croyez-moi. Vous vous rappelez quand j'ai parlé des nations unissant leurs efforts? Est-ce que j'ai besoin de vous persuader que ça n'arrivera pas? Ce qui va arriver, c'est que la température va augmenter, et ce continuellement jusqu'à l'effondrement de la civilisation. Croire le contraire relève de l'utopisme le plus naïf et d'une bienheureuse méconnaissance du système capitaliste, dont nos soi-disant élites – les politiciens, les magnats, les banquiers – ne sont que les marionnettes. Celles-ci sont incapables d'actions décisives contre les changements climatiques puisque, pour ce faire, il leur faudrait *dépasser* le système capitaliste, ce qui est pour elles absolument inconcevables étant donné que c'est du capitalisme qu'elles tirent leur éphémère pouvoir. Les solutions qu'elles développent aujourd'hui sont microscopiques, risiblement tardives et cherchent à se réconcilier avec un système qui par nature contrecarre tous leurs effets positifs. Si le capitalisme a évolué pour devenir une authentique *forme de vie*, il ne constitue pas pour autant une personne morale et ne peut être *convaincu* par un argument environnementaliste. Son seul principe est la croissance infinie. Si l'humanité se met dans son chemin, il va l'éliminer pour favoriser la croissance. Le capitalisme survivra à l'humanité. Il continuera tout simplement, mais avec des robots à la place des humains.

— Donc... le suicide.

— 42556060, 42556061...

— Nous, dit le type le plus à gauche sur le lit, on va survivre au capitalisme. On n'est pas tuables!

— Nous sommes littéralement immortels, confirma le deuxième gars en calant sa bière.

C'est quand il se pencha pour s'en chercher une autre que je vis toutes les caisses de 24 au pied du lit.

— Je ne vous envie pas, leur lança Alexis Fédorovitch en riant. Que ferez-vous quand il n’y aura plus d’humains, quand le Soleil deviendra une géante rouge et pulvérisera la Terre? Vous flotterez sans but dans le vide intersidéral?

Le deuxième gars décapsula sa bière en haussant les épaules.

— Je ne vois pas en quoi c’est si différent de ce qu’on fait en ce moment.

— Moi, dit le quatrième gars (le plus à droite), j’adore être immortel. Le seul hic, c’est qu’on a littéralement *tout* notre temps. Donc, on *prend* notre temps, si vous voyez ce que je veux dire.

— Mardi prochain, déclara sereinement Alexis Fédorovitch. Mardi prochain je meurs à l’âge de 43 ans. Une existence concise, dense et cohérente de bout en bout. Voilà qui me convient.

— 42556079, 42556080, 42556081... (le troisième gars)

Je préférerais m’en tenir à cette histoire, plutôt que de risquer un interrogatoire dont l’effet probable serait d’exhumer une réalité ordinaire qui nous tirerait du mythe en formation. Vouloir à tout prix percer le secret de ces hommes étranges, ce n’était pas du jeu; moi, je préférerais jouer. Ma réalité, c’était que nous nous trouvions dans une suite de luxe avec un riche avocat qui avait conceptualisé sa vie comme une blague révolutionnaire dont l’unique conclusion possible était le suicide et quatre individus immortels qui buvaient une infinité de bières en conservant un visage impassible, tandis qu’à quelques kilomètres de là, les policiers avaient fait la découverte du corps inanimé de [20-25 ans, blanc, carrure frêle, bras cassé, lésion au pied]. Quant à Chloë, bah! Alexis Fédorovitch nous quitta pour bienvenue la plus récente couvée d’invités. La conversation à bâtons rompus avec les immortels nous conduisit à parler de notre accrochage avec le tireur fou. Nos interlocuteurs conservèrent leur ironie de marbre : en somme ils ne nous croyaient pas. Ou alors ils étaient réellement immortels et plus rien ne les impressionnait.

— Je ne me sens pas très bien, avoua T. S.

— En tant que docteur, dit Marcus en baillant, j’avance l’hypothèse que nos 3289857 consommations alcoolisées ainsi que nos 82378 lignes de coke y sont pour quelque chose.

— Retourne à l’école! criai-je. Le problème, c’est qu’on a faim.

— Oh! Oh! Est-ce que l’heure est venue? dit T. S., son visage reprenant un peu de couleur.

— Eh oui! clamai-je. C’est l’heure, chers amis, de nous goinfrer d’énormes poutines!

— EXTRA BACON! éructa Loup.

Des gamins, quoi.

## MOURIR IDIOT

— Où est-ce que ça doit te mener, tout ça? me demanda Marcus d’une voix flegmatique.

Je levai sur lui des yeux comiquement ronds, lui exposant mes joues d’écureuil ainsi que les mégots de frites qui dépassaient de ma bouche. Il me fixait avec une expression d’inaltérable sérieux, ignorant tragiquement sa poutine. Il parvenait toujours à conserver une apparence de parfaite sobriété, c’était à rendre fou son homme (son anthropos).

— Mrrm? exprimai-je éloquemment.

— Ça.

Il fit un geste large comme pour désigner le *diner*, mais en y introduisant une gravité métaphysique qui traversa les murs et engloba l’espace-temps que nous avions couvert durant la nuit ainsi que le récit que nous y avions bâti, microcosme de ma vie entière et des choix qui la déterminaient.

— Nulle part, répondis-je en déglutissant puis, tapant du doigt à répétition sur la table : ce qui se passe en ce moment est appelé à durer pour l’éternité.

La table était particulièrement collante. J’entendais, de ma gauche, les mâchements bestiaux de Loup. Tout son corps penchait par en avant tandis que sa fourchette faisait la navette entre sa poutine et sa bouche, et ce sans pause pour le laisser finir d’avalier. Il avait expressément requis *tous* les extras<sup>60</sup> : son déjeuner était un beau vomis à 50 piastres. T. S. portait sa fourchette

---

<sup>60</sup> Bacon, saucisse, jambon, oignons, champignons, piments jalapeno, poivrons, poulet, bœuf haché, smoked meat, porc effiloché, ragoût de pattes de cochon, boulettes marinara, bœuf bourguignon, sauce bolognaise, œuf miroir, pepperoni, fèves rouges, petits pois, sauce tabasco, onion rings, rondelles de

à la hauteur de ses yeux et examinait perplexement une portion de frites molles noyées dans de la glue brune et parsemées d'unités discrètes de fromage couinant.

— C'est tellement bizarre, ce qu'on *met dans notre bouche*, murmura-t-il en aparté.

— Je respecte, Antoine, ton désir de totalité, dit Marcus. Je suis moi-même de l'avis que ça doit passer par les extrêmes. Moi, quand j'aurai fini cette phase (il avança vers moi un visage ouvertement provocateur) – car *c'est une phase* – (il recula) je ne boirai plus une seule goutte d'alcool jusqu'à ma mort.

— Paroles! Paroles! (j'imitai Dalida)

Un filet de mucus pendait, brun, de la bouchée que T. S. n'avait pas cessé d'analyser.

— Penser que cette sauce a commencé par un bœuf qui broutait dans un champ, dit-il d'un air songeur. Et puis on en a fait du bouillon.

— C'en sera fini des drogues, continua Marcus. Finis l'alcool, les boissons énergisantes, le café, les bonbons, les chips. Je vais devenir végétalien, je connaîtrai l'origine, les conditions de production et les effets nutritionnels de tout ce que je consomme. Local, organique, équitable. Je grimperai le Mont-Royal à chaque aube. Mes douches seront glacées. J'apprendrai enfin le grec et le latin. Je jeunerai des semaines de temps. J'aurai le corps fin et musclé du lévrier, l'œil perçant du faucon. Finis la pornographie, la masturbation, la télé, les téléphones intelligents. Même Internet passera à la trappe. Dans ma maison il n'y aura pas d'écrans, que la Bible, le Coran, le Tanakh, le Tripitaka, le Guru Granth Sahib, le Veda, l'Avesta, le Kojiki et le Dao de jing, sans compter l'intégralité de la Bibliothèque de la Pléiade.

Je balayai l'air avec mépris.

— Tout ça est extrêmement facile, bébé lala même, comparé à mon projet actuel. S'abstenir d'une chose, ce n'est rien. Le véritable défi est de la pousser à sa limite théorique. L'ascèse est un objectif *infiniment* – et ce n'est pas une exagération – plus modeste que l'orgie. Peu importe le degré orgiastique que l'on atteint, on est toujours plus proche du 0 que du 8 de côté. Le fait

---

pogo. Et aussi, parce que les ingrédients de base étaient en train de devenir minoritaires : extra frites, extra sauce brune et extra fromage skouik-skouik. « Une pizza avec ça? » lança la serveuse en riant, et Loup de répondre : « Oui! Mettez-la DANS la poutine! »

qu'il m'est *impossible* d'arriver à la fin de ma quête ne la rend que plus noble. En passant si tu ne veux plus de ta poutine, dis-lé-donc.

Un rire sous cape, en provenance de la table voisine, mit un bâton dans la roue de mon oration. La cape, on le comprend, était trop courte, elle ne recouvrait pas totalement le rire, ou alors elle était suffisamment longue mais le bâton dont le rire était armé la soulevait. L'être qui rigolait sous la cape était un vieux monsieur. Il mangeait des hot-dogs Michigan et gloussait entre chaque bouchée. Il se pencha vers nous en arborant un sourire qui se voulait complice mais qui m'énerva au plus haut point.

— Vous me faites penser à ma gang, à l'époque du séminaire.

Je fis bruyamment tinter ma fourchette contre la table en soupirant d'exaspération.

— Toi le vieux, vociférai-je, commence pas à nous faire chier avec ton bon vieux temps rempli de curés aux longues règles dures.

— Le vieux? dit-il sans cesser de glousser. Mais je viens à peine de commencer.

— Bon, tu as 70 ans mais tu as gardé ton cœur d'enfant. C'est ça ta grande sagesse, Gandalf Leboomeur? Tu l'as sorti ton méchant?

— Nous étions si fougueux, si (il leva des yeux rêveurs) *insouciant*!

— Sortez les *putains* de violons.

— Laissez-moi seulement vous prodiguer un conseil, chuchota-t-il sans cesser de sourire (le maudit baveux).

— C'est ça, le déni. C'est croire que toutes ces années perdues ont servi à quelque chose. Que tes expériences pourraient nous être utiles, à nous les *djeunz*. Comprends-tu qu'on s'en fout, de tes précieux conseils, Nestor Leblanc?

— Je suis venu vous avertir d'un grand danger, poursuivit-il énigmatiquement.

— Laisse-moi deviner. Il sera bientôt trop tard pour aller voir un concert des Rolling Stones?

— La clef du succès, affirma Dumbledore, c'est de se sentir vieux. Regardez-moi, je n'ai jamais cessé de me sentir jeune. Résultat : cela fait 50 ans que j'essaie de finir mon premier

roman. Je voulais le dédier à mes copains du séminaire, mais ils sont tous morts avant de pouvoir le lire, sauf un, qui est malheureusement devenu un pédophile notoire. Se sentir jeune, penser qu'on a la vie devant soi, ça rend paresseux. Le truc, c'est de se convaincre qu'on a le cancer du cerveau. C'est ce que j'ai commencé à faire il y a un an et – miracle! – j'ai finalement complété mon manuscrit!

J'aperçus alors, pour la première fois, la jaquette en carton qui jouxtait ses hot-dogs.

— Tu as vraiment le cancer?

— Oui, dit-il avant de me faire un clin d'œil qui pouvait vouloir dire n'importe quoi, puis il décolla la jaquette de la table. Prenez-le, faites-en ce que vous voulez, moi je ne suis plus capable d'en lire une seule ligne. C'est un livre de jeunesse, ce qui revient à dire que c'est un livre cruel. C'est un livre auquel j'ai sacrifié ma jeunesse et qui est donc rempli de la jeunesse que je n'ai plus. La jeunesse est avare de ses secrets. Celle que contient mon livre me regarde de haut et me nargue cruellement. Elle ne reconnaît pas qu'elle a été mienne, elle ne sait pas empathiser avec son propre futur. Libre à vous de soumettre ce manuscrit aux éditeurs sous le nom que vous préférez : je suis barthésien.

— Vous avez signé « Réjean Ducharme », remarquai-je en jetant un coup d'œil au document.

— C'est une blague, dit-il. Mais c'est aussi mon vrai nom. Tenez, voilà un billet de loto gagnant qui vous donne droit à 1000\$ par semaine à vie. Il vous sera plus utile qu'à moi.

— Euh, eh bien je vais garder le billet, mais je ne sais pas quoi faire avec le manuscrit...

En levant la tête, je constatai que le vieillard avait disparu, ne laissant derrière lui qu'une poignée d'essuie-tout en partie enracinés à la table (on aurait dit qu'elle avait été badigeonnée de miel ayant par la suite cristallisé) et qui semblèrent frémir, comme des algues dansant au fond de la mer, dans le coup de vent produit par son départ. Aux autres tables, d'autres fantômes, le dos voûté, la mine basse, s'obstruaient les artères en silence. Un déjeuner de plus en Amérique en attendant de mourir. Les serveuses se comportaient avec eux comme des préposées aux bénéficiaires, avec tendresse et rigidité tout à la fois.

— Moi (glurp), je vais le lire, dit Loup en m'arrachant la jaquette des mains. On verra bien.

— Comme tu veux, dis-je en haussant les épaules. Croyez-vous que le ticket est *legit*?

À peine avait-il mis la jaquette dans son sac qu'il fut saisi de violents haut-le-cœur et s'effondra sur la banquette en s'agrippant la poitrine.

— As-tu besoin d'un médicament, Loup? Dis-je en lui présentant un sourire mauvais.

— Sérieusement, intervint Marcus, on devrait peut-être se calmer. Il est quoi, 8h30 du matin?

— Que dis-tu? Loup est au top de sa forme, pas vrai Loup?

Je lui donnai une bonne tape dans le dos.

— Jamais été aussi bien, dit Loup en grinçant les dents. Dites, ils vendent de la bière ici?

— Tu sais Antoine, dit Marcus, je suis docteur.

— Je l'ignorais, répondis-je en avançant vers lui un visage ouvertement provocateur.

— Je te le confirme (il ignora la provocation). Au cours de ma résidence, j'ai vu des patients qui avaient la peau aussi jaune qu'un personnage des Simpsons. Je ne te niaise pas. Mais la jaunisse est le moindre de leurs soucis. Ils ont le sang si clair qu'une égratignure les fera juter pendant des heures. Leur foie et leurs reins ne fonctionnent plus. Sans tube respiratoire, ils sont si confus qu'ils ne savent pas où ils sont ni pourquoi. Leur abdomen est si gonflé de fluides qu'ils ne peuvent pas marcher.

Loup se sentit observé (il avait raison, Marcus le regardait du coin de l'œil), alors il s'effaroucha.

— C'est de moi dont il est question? Alors pourquoi ne me parles-tu pas directement? Tu ne veux pas t'abaisser à mon niveau, c'est ça? Tu as besoin d'un intermédiaire pour t'adresser aux paysans dans mon genre?

Marcus, sans répondre, regarda Loup droit dans les yeux.

— Je n'ai pas besoin, déclara Loup, de me faire donner des leçons de morale par un gars qui a pris de la coke avec nous toute la soirée. *Hypocrite*.

— D'accord, répondit placidement Marcus.



À la lueur du matin, je constatai que la peau de Loup avait bel et bien pris une coloration quelque peu jaunâtre, mais je n'aurais pas su dire si c'était déjà le cas en début de soirée ou si la transformation avait eu lieu au cours des dernières heures. Sa coupure au front était encore humide et il l'essuyait de temps à autre avec une napkin.

— Si ton rêve c'est t'empiffrer de gazon et t'autoflageller jusqu'à l'âge de 100 ans, grand bien te fasse. Pour moi, ce n'est pas une vie. Je veux m'éclater la gueule, et si j'en crève tant pis. Même toi, tu pourrais mourir écrasé par un 18-roues demain matin.

— Je n'ai pas prétendu le contraire, dit Marcus.

— Et puis je n'ai rien en ce monde qui vaille la peine que je reste. Que mes amis, et encore... Comment est-ce que je dois interpréter l'indifférence absolue de mes « bons » amis Oscar et David? Combien de temps avant qu'ils me laissent définitivement tomber pour la femme, les marmots, le chien et la piscine creusée à Boucherville, ou encore (il me regarda) pour des amis plus « artistes », plus « sophistiqués » que moi? À quoi bon persister quand tous les horizons sont bouchés? Moi, je suis de l'école Alexis Fédorovitch.

— Tu as une famille, suggéra Marcus.

Loup exhala un rire sardonique.

— Ça c'est ce qu'on appelle une présomption. Mon père est schizophrène. Pendant un moment il a gagné sa vie en peignant des chevaux très laids qui finissaient généralement dans les toilettes du Subway. Maintenant il est quasiment catatonique. Quant à ma mère, elle m'a lancé un plat de spaghettis au visage quand j'avais six ans. Je vous laisse imaginer le reste.

— Je comprends, dit Marcus.

— Tu comprends que dalle! Que je te voye dire ça à tes patients en psychiatrie. Tu as encore beaucoup à apprendre.

— Je... comprends que je ne comprends pas, dit Marcus.

— Que je vous *vwèye* changer d'attitude en raison de « circonstances atténuantes »! *Oh!* (il adopta une voix ridicule en mimant le port du monocle) *Il est alcoolique parce qu'il a eu une enfance difficile gneugneugneu!* Si vous avez à me détester, détestez-moi bon sang!

— Je n’ai rien dit, dit Marcus posément.

Trop posément pour Loup.

— Ça t’amuse de rester silencieux comme ça avec ton sourire en coin?

— Je ne souris pas, je ne fais qu’écouter.

— Arrête de jouer au plus fin. Tu cherches à me faire disjoncter avec ton petit air au-dessus de ses affaires et cette distance hautaine que tu maintiens vis-à-vis de tout le monde parce que tu es trop insécure pour te rendre vulnérable.

— Visiblement, ça fonctionne.

— Je me fiche que tu sois docteur, car tu es dans le même *diner* que moi, dans le même monde qui tire à sa fin, et tu es aussi perdu que chacun d’entre nous.

— C’est vrai, tu as raison, dit Marcus.

— Je dois aller pisser et chier.

— D’accord.

Il se leva d’un bond et commença à se diriger d’un pas décisif vers les toilettes, mais son haut-le-cœur, qui tout ce temps l’avait attendu tapi dans l’ombre, revint brusquement à la charge. Parfois, il faut juste que le méchant sorte. En l’occurrence, le méchant était sorti. Le méchant repeinturait l’allée centrale du *diner* avec une substance qui avait de la sauce rosée non seulement la couleur mais aussi la consistance et dans laquelle baignaient des morceaux d’animaux presque intacts. L’extra-saucisse ici, l’extra-jambon là, etc. T. S. resta un moment à contempler la flaque, portant une attention particulière à un cube de bœuf bourguignon.

— Il est mort pour ça, murmura-t-il.

La serveuse qui accourut presque aussitôt avec une moppe, avec l’air modérément exaspéré mais à son affaire d’une habituée des corvées ingrates, ne remarqua pas tout de suite que Loup, au lieu de s’excuser (et de payer), avait simplement pris le chemin de la sortie. C’est seulement quand j’entendis retentir la sonnette attachée à la porte battante et les interjections de la serveuse assignée à la caisse que je me retournai, mais il était déjà trop tard.

— Les gars, venez-vous-en! criai-je.

— Oh non! protesta Marcus. Pas encore!

— Come on Antoine, dit T. S. en levant les bras.

— Il faut partir d'ici!

Une fois l'intention formulée, il était impossible de faire demi-tour. Marcus, à contrecœur, se laissa entraîner par le courant. T. S., avant de s'escamper avec nous, se retourna vers la serveuse avec moppe et lui bredouilla de maladroitement excuses. Elle n'essaya pas de nous retenir, se contenta de nous regarder, elle et sa moppe, et bien que son visage n'exprimât probablement que la surprise et la consternation, la colère sans doute aussi, j'y lus surtout de la déception. La pensée qui me traversa l'esprit était qu'elle était *navrée pour nous*.

C'était stupide de partir comme ça.

## MOURIR IDIOT

Nous nous massions les cuisses à l'ombre de George-Étienne Cartier, au pied du Mont-Royal.

— Pourquoi tu nous fais faire ça? dit T. S. Je me sens mal maintenant.

— C'est la faute à Loup! C'est lui qui nous a laissés en plan!

— On s'en fout de Loup! Je l'aurais payée sa poutine, moi.

— ON S'EN FOUT DE LOUP! chanta Loup à tue-tête en s'écrasant dans un banc de neige.

— Avec quel argent? dis-je à T. S. Tu n'as pas un rond, es sans sou ni maille, tondu, à sec, sur la paille, fauché comme les blés, pauvre comme la gale, gueux comme un rat d'église, dans la mouscaille, la mouise, la panade, la vache maigre quoi!

— Moi j'aurais payé, dit Marcus.

— Mais regardez-le! dis-je en désignant Loup. On ne peut pas le laisser sans supervision!

Il se tordait dans la neige en râlant, poudré de la tête aux pieds. Les semelles de ses bottines étaient complètement arrachées à présent. En somme il était chaussé de cloches. Les cloches de l'idiot. Et il n'arrêtait pas de pleurnicher, une vraie lavette. Je le saisis par les épaules et le secouai comme un prunier pour qu'il arrête de nous casser les oreilles.

— J'AI LE CANCER! hurla-t-il les yeux pleins d'eau.

Je le relâchai. Il retomba mollement dans son banc, plop, et cessa de remuer.

— Vraiment?

Il essuya ses larmes et ne dit rien. Marcus et T. S. se regardaient, ne sachant où se mettre.

— Le cancer de quoi? demandai-je doucement.

— Du cerveau, bougonna-t-il, et il se mit une poignée de neige sur le visage.

— Tu as le cancer du cerveau? Sérieusement?

Il roulait en s'enfonçant dans la neige. Je vous signale, au cas où vous l'auriez oublié, qu'il ne portait qu'un pull et des gants magiques.

— Loup, redresse-toi une minute, tu vas prendre froid. On va parler, O.K.? C'est vrai ce que tu me dis, que tu as le cancer du cerveau?

— Mmmnon, maugréa-t-il.

— Loup?

— Blerg.

Il était couché sur le ventre. En catimini, il avait dézippé sa braguette et était en train de baisser ses pantalons.

— LOUP! Mets tes culottes et réponds-moi. Tu as le cancer ou tu as simplement eu cette idée à cause de l'ersatz de Réjean Ducharme qu'on a rencontré dans le *diner*?

— Grabo, fit-il en ricanant, face contre neige.

— On devrait peut-être examiner sa blessure au front, suggéra Marcus.

— Il a toujours présenté un sous-développement frontotemporal, dis-je.

La moitié supérieure de ses fesses était à présent bien visible. Une tache ocre s'élargit lentement sous son corps.

— Pi...pi... dit-il en remuant lentement.

— Ah il avait juste besoin de se soulager, dit T. S.

— Voulez-vous v... voir mon pénis? bégaya Loup.

— Non.

— Il est plus petit... à cause du froid... c'est moins intimidant pour vous.

— Je n'ai aucune envie de voir ton pénis.

— Je voulais juste BAISIEIERR AAAAAARGRGRGRG!!!

Il donna violemment des coups de bassin dans la neige.

— C'est la chose la plus pathétique que j'ai vue de toute ma vie, dit Marcus.

— C'est conforme à l'idée que je me faisais du public-cible d'Alexander Kent, ajoutai-je.

— AAAAAAAAAA!!! SEX\*^pwe,laèCPEze!(vaGIN#3ivulvulvo.

— Loup, réponds-nous.

— J'ai pas le cancer, grommela-t-il.

— Loup, pour la dernière fois, tu as le cancer ou tu n'as pas le cancer?

— J'AI PAS LE CANCER OK?! Ça change quoi de toute façon? Seriez-vous soudain plus sympathiques avec moi? *Hypocrites!*

— JE LE SAVAIS! Comment peux-tu espérer compter sur nous quand nous on ne peut jamais compter sur toi?

Loup se redressa d'un bond en ricanant comme un lépricone, sa zoune toujours à l'air rebondissant contre sa « piste joyeuse<sup>61</sup> ». Sautillant sur une jambe puis sur l'autre afin de remonter son pantalon, il se mit à courir anarchiquement (à cloche-pied tiens tiens) vers le Mont-Royal, ce qui souleva de vives protestations chez Marcus et T. S., qui n'avaient pas escompté, au cours de ce nyctémère, s'entraîner en vue du demi-marathon de Montréal. Je le pourchassai dans la côte en l'appelant de tous mes poumons, mais j'étais trop loin pour l'attraper avant que le boisé ne l'engouffre.

— Reviens s'il te plaît! implora, de derrière moi, la voix paternelle de Marcus.

— On t'aime Loup! lança T. S., ce qui déclencha le rire de Marcus.

— FUCK YOU! résonna une voix qui semblait venir de partout et de nulle part en même temps, et le vent soudain se réveilla de sa sieste, reprit du poil de la bête (du poil de Loup).

Nous venions tout juste de franchir le portail de la forêt à la suite de Loup que le sol devint vivant lui aussi, les flocons se mirent à léviter et tournoyer en arabesques menaçantes, les arbres accomplissaient des danses rituelles qui semblaient expressément chorégraphiées pour nous intimider à rebrousser chemin. Des danses guerrières. Ils entrechoquaient ensemble leurs branches maigres et noires et leur cliquetis rappelait l'approche d'une légion grouillante de scarabées. La silhouette informe de Loup se matérialisa au sommet d'une butte, obscurcie et privée de visage par l'intensité renouvelée de la poudrière. Il tenait le pistolet dans sa main gauche.

— Qui c'est qui a peur de la fête?! criait-il, et le vent fragmentait ses paroles et les faisait rebondir entre les troncs d'arbres, c'est pourquoi elles semblaient venir de tous les côtés, voire d'un poste de radio opérant *au-delà* du réel.

— Tu as encore le gunne?! déplorai-je. Je croyais que...

— Qui c'est qui a peur de l'infini?! Qui c'est qui a peur de la liberté?! La li-la, la li-la, la liberté d'expression! C'est-y Loup?! C'est-y Loup qui a peur?! Laissez-moi vous montrer! BITTE MOLLE DANS LE PRESSE-JUS! PELER LA PEAU DE TA MÈRE AVEC UN ÉPLUCHE-PATATES!

---

<sup>61</sup> *Happy trail* : bande verticale de poils s'étendant du nombril au pubis.

TOUTES LES FEMMES SONT D'IGNOMINIEUSES PUTES! HONNIE SOIT LA NÉGRAILLE! LA SIMPLE VUE D'UN CHINOIS M'AFFLIGE DE DIARRHÉE EXPLOSIVE! VIVE LES GÉNOCIDES! MASSACRONS LES PEAUX-ROUGES! AU BÛCHER LES TAFIOLES! AU FOUR LES TRANSPÉDÉGOUINES! LES JUIFS? HACHONS-LES FINEMENT ET AJOUTONS UN PEU DE VINAIGRE! VIOL PAR TOUS LES TROUS! PAR LE VAGIN ET L'ANUS! PAR LA BOUCHE, LES OREILLES ET LES ORBITES! PAR LE NOMBRIL! PAR L'URÈTRE! PAR LES NARINES! CRÉER DES NOUVEAUX TROUS POUR VIOLER! ET N'OUBLIONS PAS LES BÉBÉS! PENDONS-LES PAR LES PIEDS, TRANCHONS LEURS MAMELONS, CASTRONS-LES AVEC DES CANIFS ROUILLÉS, ÉJACULONS DANS LEURS PLAIES, ÉCARTELONS-LES PAR QUATRE CHEVAUX, ÉQUARRISSONS-LES, MANGEONS LEUR CHAIR, PRATIQUONS L'INCESTE! HITLER AVAIT RAISON! LE KKK AVAIT VU JUSTE! EXCLUONS, HAÏSSONS, DÉTRUISONS!

J'allais enjoindre mes amis à prendre d'assaut la butte sur laquelle était posté Loup et d'où il débitait ses insanités quand je me rendis compte qu'à mes côtés il n'y avait plus personne. Mes amis avaient cessé de me suivre, ou alors ils avaient fait demi-tour. Loup était finalement venu à bout de leur patience. Celui-ci faisait semblant de tirer sur des êtres imaginaires avec son vrai fusil (« Paw paw! Arg! »). Je fus pris d'une soudaine angoisse. Pourquoi ne m'avaient-ils pas dit qu'ils s'en allaient? Se considéraient-ils comme un duo, et par conséquent considéraient-ils que Loup et moi formions l'*autre* duo (forcément un duo de seconde zone)? Quelle erreur! Quelle horrible erreur! Nous formions un trio, un trio de magnifiques génies, je parle de T. S., Marcus et moi bien sûr, un trio dont Loup était exclu! Loup n'avait pas besoin de mon aide pour dire ses cochonneries, qui de toute façon étaient vidées de tout contexte susceptible de leur conférer une signifiante et une puissance destructrices, c'étaient des âneries faites pour choquer l'univers, mais l'univers ne l'écoutait pas parce qu'il était seul dans la forêt et que le vent étouffait ses vides paroles, et moi-même je ne l'écoutais pas. Loup me faisait dos à présent et avait repris son ascension monomaniaque vers le sommet de la montagne. Il tomba, se releva en titubant, tomba encore, rampa comme un zombie estropié, laissa une bottine derrière lui, c.-à-d. une cloche, cracha par terre, fulmina, se releva les manches et continua sa quête à l'encontre de toute raison. Je regardai derrière moi en trépignant sur place anxieusement, j'essayai de détecter l'ombre familière d'un ami à travers le voile pâle et fiévreux. Qu'est-ce que je foutais encore là? Il n'y avait même pas de dilemme! Il n'y avait rien à attendre de Loup, il fallait prendre de la vie ce qu'elle nous offrait de meilleur, et le meilleur, ce n'était jamais Loup qui le détenait. Alors qu'il mange de la marde et vous aussi, qui m'avez jugé parce que

je l'ai aimé, et qui me jugerez parce que je l'ai abandonné. Je fonçai vers le bas de la montagne pour retrouver mes amis, et à peine fus-je sorti du bois que le vent, comme par magie, retomba.

## MOURIR IDIOT

Le ciel était à peine brossé, translucide, il était plus comme de l'eau dans laquelle aurait trempé un pinceau taché de ciel, le Soleil ressemblait à un dollar en chocolat dans son emballage, les oiseaux chantaient avec une positivité qu'un paranoïaque aurait trouvé suspicieuse et la neige avait une texture croquante et lustrée et brillait autant que les chaussures cirées de Bashir. Nous marchions au beau milieu (y en a-t-il un laid?) de la rue, hagards, sans direction précise, gros de poutine et cabossés de partout, avec des bleus sur toutes les jonctions et des cicatrices sans mémoire. Nous avons des cernes de raton-laveur, ce qui était thématiquement approprié puisque nous avons l'impression d'avoir englouti l'intérieur d'une poubelle. Non, définitivement, il n'y avait rien à faire de plus. Nous battions des sentiers 100 fois battus déjà, et ce à plate couture. Montréal était nôtre, nous l'avions conquise, asservie sous notre joug hilare, il ne restait plus qu'à circuler dans le musée que nous en avons fait et à nous remémorer. Et chaque fois que l'on se souviendrait, on ajouterait ici un détail, là on en omettrait un autre, et le récit se transformerait au fil du temps jusqu'à atteindre sa forme cristallisée. Il fallait bien pimenter un peu les choses.

Marcus nous quitta au coin de Parc et Mont-Royal car il n'était pas loin de son immense studio du Ghetto McGill, un lieu tout de blanc muré qui le déprimait profondément et dont il avait tenté de combler la vastitude en y répartissant ses rares meubles à égale distance les uns par rapport aux autres, ce faisant il avait détruit l'illusion d'unité esthétique, aussi ses meubles avaient l'air tristes et esseulés comme des planètes ayant perdu leur étoile. Je lui proposai de dormir chez nous. Il me demanda « où ça, précisément », et sans doute hésitai-je un peu trop longtemps, lui donnant l'impression (juste) qu'il allait hériter du tapis de yoga, parce qu'il haussa les épaules, nous serra chacun la main et s'en alla sans autre forme de procès. Aristocrate jusqu'à la moelle, il préférerait toujours les palais déprimants et dignes aux joyeuses huttes en boue. T. S. et moi fîmes la route du retour en silence. Cette promenade, nous la



percevions déjà comme appartenant au passé, autrement dit nous sentions que nous étions en train de traverser une zone vive de la mémoire, nous nous imaginions déjà, dans le futur, repenser à ce trajet, car c'était la première fois que T. S. l'accomplissait en tant qu'habitant du 5280 St-Urbain dans le Mile End, situation qui serait la sienne pour les deux années suivantes. Papillon, ce que nous avons pressenti sans avoir à en parler, ne reviendrait pas de son périple londonien, sinon pour sa fête, à la mi-juillet, à l'occasion de laquelle elle viendrait récupérer ses affaires<sup>62</sup>. Pour T. S. et moi (et Marion qui nous encadrerait comme une animatrice de camp de jour), c'était le début de quelque chose de magnifique.

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage. C'est par notre « balcon » que je reconnus ma pauvre maison. Chose chétive s'il en fut, au garde-corps croûteux de rouille, il présentait un angle dissuasif (20°) pour quiconque entretenait la vague velléité d'y chiller (refroidir). En hiver, nous y entassions nos sacs-poubelle sans prendre la peine de les nouer puis oublions de les descendre quatre semaines d'affilée. Ils béaient à la vue de tous, leur contenu s'échappant parfois, à cause de la pente – une canne de thon qui roulait et tombait d'un bruit mat dans la cour enneigée des voisins d'en-dessous : ça, aussi, faisait partie du spectacle de notre effronterie. Notre souillure ne nous suffisait pas dans le privé; elle voulait déborder joyeusement sur le monde et éclabousser son costume de soirée. En gravissant l'escalier, nous prîmes soin d'enjamber les marches 3 et 13, les torrieuses. Sans un mot, nous essuyâmes nos bottines sur le bois franc du portique, puis T. S. fila au salon, pressé d'épouser la forme du divan que ma mère avait, en 1997, recouvert d'une housse verte<sup>63</sup>, et que 20 ans plus tard Marion et moi jetterions à la rue pour combattre une invasion de punaises de lit. T. S. s'endormit immédiatement, le visage illuminé par un sourire bouddhique. Quant à moi, je me traînai avec lourdeur jusqu'à la cuisine où je trouvai Marion, penchée sur ses papiers et sirotant un café qui fumait dans l'éclat de sa lampe de luminothérapie. En m'apercevant, elle sourit et remonta légèrement ses lunettes. Je m'affalai sur la chaise la plus proche et fixai la fenêtre avec des yeux bien noyés dans la graisse de binne.

— Tu as passé une bonne soirée? demanda-t-elle pour briser la glace.

---

<sup>62</sup> Enfin, peut-être en reviendra-t-elle un jour, mais au moment d'écrire ces lignes elle s'y trouve encore, selon ce que j'en sais.

<sup>63</sup> Vert de vessie 819, chez les marchands d'aquarelle.

— Ouais, c'était... chill, répondis-je après un silence.

Puis je hochai la tête et répétai « Ouais, chill, c'était bien chill », pour lui communiquer ma confiance vis-à-vis de cette réponse a priori quelque peu évasive.

— Cool, dit-elle en hochant la tête.

Nous hochâmes ainsi la tête pour nous encourager mutuellement pendant une bonne quinzaine de secondes, puis elle me demanda, en fronçant les sourcils, si je savais pour Chloë. Je me souvins alors de Chloë, une fille qui, ma foi, existait, une fille qui avait de l'importance et dont l'absence se faisait ressentir. Marion devina, par mon air surpris et vaguement *fautif*, que, non, je ne savais pas.

— Elle est *correcte* maintenant, ne t'en fais pas. Elle s'est réveillée et il paraît qu'il n'y aura pas de séquelles. Mais ça aurait pu être pire. Elle est tombée de son balcon pendant qu'elle était saoule avec T. S. et s'est retrouvée dans le coma.

— Flûte! T. S. y est pour quelque chose?

— Non, d'après Régine Quork et Fabio L'Aventurier, ses deux meilleurs amis, elle s'est infligé cela toute seule. Elle était en train de rire aux éclats, mais en fait elle était en colère, et elle n'était capable que d'en rire, ce qui la mettait encore plus en colère, et donc la faisait rire davantage, et plus elle riait plus elle se balançait d'avant en arrière, elle avait du maquillage jusque dans le front et disait à T. S. qu'il ne l'aimerait jamais, que c'était impossible qu'il l'aime, *elle*, parce que si elle ne buvait pas il la trouvait ennuyante et que si elle buvait elle se mettait à rire comme une folle et à s'étaler du maquillage dans le front, et qu'il devait donc la trouver conne et laide avec son maquillage de clown et son rire de clown et son désespoir d'être mal aimée, et lui ne disait rien, il ne confirmait ni n'infirmait les accusations de Chloë, il ne faisait qu'essayer de l'empêcher de basculer par-dessus la rambarde, mais il était complètement saoul lui aussi, alors il l'empêchait mal. Il *croyait* l'empêcher de basculer, il avait confiance en sa capacité de l'empêcher de basculer, mais en fait ses bras étaient mous comme des algues. Curieusement, elle se souvient de tout. Elle se souvient d'avoir *testé* la confiance que T. S. avait en ses propres capacités à l'empêcher de basculer, et c'est comme ça, à ses dires, qu'elle a basculé.

— Wow, dis-je en regardant en direction du salon où T. S. dormait avec l'innocence et l'inamovibilité d'une enclume. Ils ont des choses à se dire<sup>64</sup>.

Marion acquiesça lentement en pinçant les lèvres, puis amena la tasse de café à ses lèvres.

— Ton ami est là aussi? me demanda-t-elle.

— T. S. occupe le divan, oui.

— Non, je parle de l'autre... Je connais bien T. S. Je ne l'aurais pas appelé « ton ami ».

— Loup? dis-je, comme si je n'avais pas tout de suite su de qui elle parlait, puis j'ajoutai, laconique : on s'est dispersés.

— Je croyais qu'il n'avait pas d'autre endroit où dormir.

Je haussai les épaules.

---

<sup>64</sup> C'est le cas de le dire. T. S. m'apprendrait plus tard qu'au fil de nombreuses et extrêmement pénibles conversations avec Chloë (lesquelles, soit dit en passant, se solderaient par leur rupture), il était parvenu à rescaper du naufrage de sa mémoire quelques fragments à partir desquels il avait été en mesure de reconstituer une trame, certes mâchouillée par endroits, mais continue et relativement cohérente, trame qui expliquait pourquoi Chloë s'était retrouvée seule et sans identification aux soins intensifs. T. S. aurait apparemment essayé de la traîner jusqu'à sa voiture avant de se rendre compte qu'il n'était absolument pas en état de la reconduire à l'hôpital. Quand l'ambulance était arrivée, Chloë et lui n'étaient donc plus en face de chez elle. Ils avaient les poches vides et T. S. était trop inepte pour apprendre quoi que ce soit d'utile aux ambulanciers, même que ceux-ci avaient pensé l'embarquer lui aussi comme patient. Il avait bien été l'accompagnant de Chloë, mais rendu à l'hôpital, il s'était surpris à ressentir envers elle une profonde irritation. Ça, c'est à moi qu'il l'a dit, pas à Chloë. Dans le geste de se trahir mollement pour lui plaire, elle s'était montrée si conciliante, et donc si malléable, prévisible, si informe, qu'elle avait perdu à ses yeux tout attrait. Il ne pouvait plus voir en elle autre chose qu'un mollusque. Une fille qui gambade, qui vous caresse les cheveux, qui pleure en vous racontant sa dure journée, c'est bien. Remplacez le mot « fille » (ou « gars », ou « non-binaire ») par « mollusque » et voyez comme toutes ces activités vous paraissent brusquement irritantes à l'excès. Tandis qu'il regardait avec ennui et dégoût cette masse molle enveloppée de bandages, ronflant la bouche ouverte, gentille et inoffensive, une phrase importune s'était immiscée dans ses pensées et avait refusé de le lâcher : « Ce mollusque me fait perdre mon temps ». La phrase l'avait fait sourire contre son gré puis il s'était administré des claques sur les tempes comme pour expier. Hostie de dégueulasse, avait-il pensé (en référant à lui-même). Christ de cave, avait-il ajouté, cette fois-ci à voix haute, et il avait croisé le regard d'une infirmière, qui d'un seul coup avait tout compris et l'avait jugé sévèrement. « Vas-y, rentre chez toi, égoïste ! Laisse cette fille que tu n'aimes pas toute seule ici », pensait l'infirmière, pensait T. S. Il en était sur le champ tombé amoureux. Mais l'infirmière n'était pas dupe. Elle savait dans quoi elle s'embarquait, elle avait été blessée par un homme comme T. S. il y a dix ans et s'était jurée de mourir célibataire et heureuse. Dans la honte et le désespoir, il avait pris la fuite, et c'est comme ça qu'il avait fini chez les travailleurs de la déconstruction. J'inclus cette note par gentillesse pour ceux que le non-bouclage de boucles empêche de dormir.

— Il avait l'air d'un bon vivant en tout cas, dit Marion.

— Tu dis ça pour être gentille? C'est peut-être le pire vivant que je connaisse.

## MOURIR IDIOT

Le jeudi 7 mars à 13h du matin, les remparts blancs que le bissexe avait élevés avec tant d'assurance s'étaient déjà émiettés comme du styromousse, la neige ressemblait à de la graisse de canard, le ciel était morbidelement gris. Pour un enterrement, c'était presque de *trop* bon ton, en vrai ça manquait de subtilité. La veille, j'avais appelé Marie pour lui proposer de m'accompagner.

— Je ne sais même pas c'est qui... dit une voix distante, qui semblait sortir d'une vieille radio, laquelle (radio) semblait se trouver dans un sous-marin, et ce sous-marin avait perdu le nord.

— Tu n'as pas à savoir c'est qui. Tu serais simplement mon accompagnatrice.

— Mes sympathies, Antoine, sincèrement. Mais je ne crois pas que je devrais être ton accompagnatrice. J'ai quelqu'un dans ma vie, maintenant, comme tu sais.

— Pourquoi me dis-tu ces banalités, et en plus d'un ton si banal? Je sais que tu as quelqu'un et je ne veux pas de sympathies. Loup était un imbécile de toute façon.

— Ne te choque pas...

— Tu te comportes avec moi comme une préposée au service-client. Où sont passés nos désopilants lendemains de veille, Marie? Tu te rappelles quand j'ai chapardé toutes les salières et poivrières de la terrasse du Brunchosaure?

— Je suis obligée, Antoine. C'est que tu es tout le temps plein d'*intentions*.

— Je n'ai l'intention de rien. Je tente simplement de me rendre disponible à *toutes* les possibilités. Ton amitié absolument platonique en fait partie.

— Peut-être que dans le futur on pourra être amis. Mais tu dois laisser tomber les *autres* possibilités.

En fin de compte, c'est Mai que j'ai emmenée. Elle avait beau trouver Loup épais, son sens du devoir prenait, en ces circonstances solennelles, le dessus.

Nos survêtements ne pouvaient rien contre le froid, lequel était composé de micro-gouttelettes d'une température d'1 C° qui s'infiltraient par l'interstice entre le foulard et le col ou encore par celui entre les gants et les manches de manteaux. Un froid à tête chercheuse, qui s'immisçait dans nos pores comme des aiguilles d'acupuncteur et nous glaçait le sang et les os. Nous avions hâte en mautadine que finisse l'oraison du prêtre. Oui, il y avait un prêtre, fouillez-moi pourquoi. La mère à Loup devait y être pour quelque chose. Le dégoulinement du ciel me donnait terriblement envie de pisser, aussi je me concentrai sur ce que radotait l'homme portant une douillette. Il avait l'air d'en patiner sur un méchant temps. Évidemment il ne disait rien qui pût se rattacher à l'existence particulière de Loup; sa tâche, qui se rapprochait plutôt de la pêche au filet, consistait à passer une épuisette dans les eaux troubles de la condition humaine en espérant récupérer des fragments de sens dans lesquels certains membres de l'auditoire reconnaîtraient des caractéristiques de Loup. C'était une variante de l'effet Barnum, biais cognitif qui nous dispose, devant des énoncés si flous qu'ils pourraient s'appliquer à n'importe qui, à percevoir ceux-ci comme étant spécifiques à la personne qu'ils sont censés décrire. « Fauché dans la fleur de l'âge [...] Il était à la fois pragmatique et rêveur [...] Il savait mettre le sourire sur le visage de ses proches [...] Ses amis étaient ce qu'il avait de plus précieux [...] Il aimait la franchise et n'avait pas peur de dire ce qu'il pensait vraiment [...] Par moments il était plutôt introverti et réservé [...] Il est vrai que certaines de ses aspirations n'étaient pas toujours des plus réalistes! » Il avait dit cette dernière phrase en émettant un petit rire performatif afin de nouer une complicité avec l'assistance. Quelques madames qui manifestement n'avaient pas vu Loup depuis des lustres lui renvoyèrent l'écho de son rire. Que faisaient-elles ici?! Leur vie sociale se réduisait-elle à la tournée systématique des enterrements de cousins éloignés? Et puis Loup ne savait absolument pas comment faire sourire ses proches. Il avait plutôt un talent particulier pour se les mettre à dos. Même un énoncé aussi peu risqué que celui-là manquait tragiquement sa cible et ne faisait que rendre évidente la complète ignorance de l'officiant et de la parentèle élargie vis-à-vis du concerné. Le prestolet aurait dû

se contenter d'expliquer que Loup était à l'intérieur d'une boîte et qu'on allait maintenant le descendre en terre où il pourrait enfin se rendre utile en tant qu'engrais. Mon meilleur ami de secondaire 3 n'était pas « parti trop jeune ». Il avait vécu ce qu'il avait à vivre. Ce théâtre ne servait à rien ni personne, surtout pas à sa mère à qui il s'était juré de ne jamais reparler et qui avait l'air frustrée parce qu'elle devait s'acquitter des frais funéraires et n'avait rien prévu de tel dans son budget. À la fin du service, je proposai à T. S. et Marcus de reprendre, en hommage à Loup, l'ascension du Mont-Royal là où nous l'avions laissée.

— En hommage? dit T. S. Ce type était un crétin glandulaire.

— Un avorton fini, ajouta Marcus.

— Oui, acquiesçai-je. Je voulais dire, *en référence à*, pas *en hommage*. Parce que Loup est maintenant une référence dans notre  $\mu\theta\omicron\varsigma$ . Une référence n'est pas, n'a pas à être une *révérence*. J'ai pensé que, rendus au sommet, nous pourrions insérer des bières pleines entre nos jambes comme si c'étaient des pénis et faire semblant d'éjaculer sur la croix. Pas en hommage, là! Ironiquement!

Oscar et David, ayant repéré ma chevelure foisonnante dans la mare de têtes grises, s'approchèrent et me donnèrent des tapes dans le dos.

— Nous regrettons de ne pas être venus à votre soirée, dirent-ils. Avoir su...

— De là où il est, dis-je, je peux vous assurer qu'il se réjouit de vos regrets. C'est son plus grand phantasme.

T. S. proposa plutôt qu'on aille boire de la bière tous les sept, question d'inclure les filles (Marion était là aussi). Et puis il n'était pas d'humeur aux mythologies, ce soir-là. Pour lui, me confierait-il plus tard, le mythe représentait une sorte de fuite en avant, une manière de vivre au deuxième degré. Le mythe élevait la réalité par un seul de ses côtés en refusant de considérer tous les autres. Quant à moi, je ne pouvais supporter la vie que si je m'en détachais de quelques centimètres, la longueur d'un stylo pour être exact, à défaut de quoi l'inévitabilité de ma propre fin me paralysait. Pour agir, je devais me séparer de moi-même, me réinventer comme acteur d'une vaste et dérisoire pièce de théâtre ou comme compétiteur dans un jeu de rôle massivement multijoueur. Car vivre (et mourir) sans médier ses surpuissants affects à travers

une forme-personnage, cela exigeait un effort surhumain de la volonté, et je n'étais pas sûr que l'authenticité en valait la peine.

## MOURIR IDIOT

Loup s'est enfin débarrassé de ceux qui jusque-là faisaient mine de le tolérer. Il peut enfin laisser tomber la pose, n'éprouve plus le besoin d'incarner le « pire » pour se défendre contre les persiflages, les médisances dont il pressent qu'il est l'objet. Il monte à présent la montagne en silence (son chemin de croix, si j'ose un cliché), mais il n'a pas atteint la cime que, tout d'un coup, il s'écroule, car le relâchement soudain de la tension l'a ramené au plancher des vaches, et ces vaches affirment (ce sont des vaches savantes) qu'il présente les signes précurseurs d'une pancréatite ou d'une maladie du foie. Loup, il faut le noter, boit en moyenne huit bières par jour depuis son 16<sup>e</sup> anniversaire (pour un total de 23904 bières<sup>65</sup>), aussi « boire », pour lui, c'est se donner une pause entre l'agonie et l'agonie, tandis que pour Antoine (pour moi), ce serait plutôt une pause entre la vie et la vie, voire un tremplin vers la vie, une école d'été de la vie. Loup, donc, s'est déniché une clairière pour s'écrouler en paix et il a maintenant le visage tourné vers un trou de ciel, un trou dont les contours tremblent doucement au gré des frémissements d'aiguilles de sapins. Et même s'il a égaré ses bottines bonnes à rien dans l'ascension, et que ses doigts boudinés sont en train de devenir violets, il n'a pas froid, il ne souffre pas, même qu'au contraire il se sent bien, un peu engourdi et fatigué certes, mais serein, protégé des regards qui, partout où il y a société, ne manquent jamais de le remettre à sa place, c.-à-d. dans le passé. Il comprend depuis un certain temps qu'il n'y a pas de place pour lui dans le présent. Il hante le présent comme un fantôme, reparcourant, comme s'ils étaient encore entretenus, des sentiers condamnés depuis belle lurette. Il essaie de s'exprimer, mais on ne le voit ni ne l'entend; ce qui parvient aux oreilles de ses auditeurs n'est que borborygmes répugnants et injures atroces, ce qui parvient aux yeux de ses spectateurs n'est que grimaces de singe et gesticulations obscènes. Il veut appeler à l'aide de sa prison mais il ne réussit qu'à

---

<sup>65</sup> Cela devrait vous permettre de déduire sa date d'anniversaire. Mise en garde : ne pas oublier les bissextes. Mise en garde #2 : ne pas oublier de compter la date d'aujourd'hui.

casser des assiettes dans la nuit noire et à terroriser les vivants dont il recherche l'attention – à défaut de l'affection. À Sofia Cataline, il a essayé de dire des choses intéressantes, des choses qui montreraient qu'il ne se réduisait pas à une paire de couilles douloureusement distendues et aveuglées par la nécessité de se vider (ce qu'il n'était pas *pas*, soyons francs), mais elle ne lui a pas prêté l'ombre d'un regard, c'était comme s'il n'existait pas, et peut-être est-ce la vérité, que pour cette *classe* de gens son existence est sans poids. Mais alors, pour qui existe-t-il? Quel est son monde, si ce n'est pas Antoine, Oscar, David et ceux dont ils s'entourent? Un monde mort, pense Loup, un monde révolu, avec un peu de chance préservé dans un bloc de glace et transporté dans un musée où des curieux peuvent l'observer avec une distance critique, en se réjouissant du progrès accompli par la civilisation humaine depuis le règne de l'homo lupus. Loup, pense Loup, est un homme de Cro-Magnon : ouga-ouga. Il est l'homme-éléphant (le seul film de David Lynch auquel il a compris quoi que ce soit). Au moins, se dit-il, j'ai une grosse bitte, je peux m'accrocher à ma bitte énorme comme au mât unique d'une barque à la dérive dans le torrent du non-sens. La pensée le fait rigoler. Le torrent du non-sens. C'est clair que j'ai passé trop de temps avec Antoine Dussault. Mais à quoi bon posséder une bitte aussi glorieuse si je ne suis pas foutu de m'en servir? Si seulement je pouvais le faire savoir aux filles, que j'ai une grosse bitte, peut-être s'intéresseraient-elles davantage à moi, pense Loup. Mais je ne peux pas tout simplement leur *montrer*, c'est mal vu, et leur dire, « salut, j'ai une grosse bitte », c'est aussi mal vu (mal entendu). Il faut que la révélation de ma bitte vienne, pour ainsi dire, *organiquement*. La séduction suit d'étranges chemins auxquels je n'ai jamais rien compris, entre autres parce que personne ne veut me donner la chance d'apprendre. Loup, pense Loup, est le contraire d'Achille. Achille est parfait, sauf en ce qui concerne son talon. Loup, à l'inverse, n'a que sa bitte. Il n'a pas un talon mais une totalité d'Achille, une « totalité-moins-bitte » d'Achille pour être exact. Il est vulnérable de partout, sauf de l'entrejambe. En méditant cette profonde vérité, il descend instinctivement sa main vers cette région – ça dérangerait qui? se dit-il – mais il ne termine pas son geste, car il se coupe sur le coin d'une feuille de papier reposant sur sa cuisse droite. L'agrippant avec difficulté (ses doigts sont durs comme du bois), il constate que la feuille est noircie de caractères tapés à la machine à écrire. Qui utilise encore une machine à écrire? se demande-t-il. Il se souvient alors de « Réjean



Ducharme<sup>66</sup> » et de la jaquette que ce dernier a remise à Antoine, jaquette que Loup a décidé de ranger dans son sac à dos. Son sac, constate-t-il, est grand ouvert. La jaquette a dû glisser hors du sac lors de la grimpe effrénée et les centaines de feuilles qu'elle contenait s'en sont échappées pour se disperser aux quatre vents. Elles volètent à présent dans toutes les directions, se font des nids dans les branches, ont chacune leur vie propre, réalisent leur indépendance vis-à-vis de leurs cousines, brisent le totalitaire désir d'unité qui les a initialement rassemblées. Loup tient la page au-dessus de ses yeux pour empêcher la lumière du Soleil de l'aveugler. S'efforçant de modérer ses tremblements (car l'hypothermie le guette), il constate qu'elle porte la mention d'« Épilogue ». Il entame sa lecture.

« Mes amis, je vous ai tant aimés. Étymologiquement parlant, c'est un pléonasme, mais tout ce qui redonde n'est pas inutile. Il est des vérités qui méritent d'être répétées, qui méritent qu'on se saoule avec. Boire une bière ce n'est pas la même chose qu'en boire deux, ou trois, ou quatre. Ça ne produit pas le même effet. Entre "allons prendre une bière" et "allons prendre des bières", l'attitude n'est pas la même, ça sous-tend deux projets d'envergures bien distinctes. Il y a une proposition close [1], tant dans la durée que dans l'intensité, et une proposition ouverte [2,+∞[. Je vous ai tant aimés (mes amis) que je vous ai (que je nous ai) construit une maison, de l'autre côté du pont. Je l'ai fabriquée, cette maison, pour élever notre amitié au-delà de la conjoncture, afin d'en prévenir la ruine, afin de contrarier le sournois programme de la ruine. C'est une maison énorme, tentaculaire, une maison dont je n'ai aucune intention d'achever la construction, que j'ai conçue expressément pour que toute imagination entreprenante y puisse adjoindre de nouvelles annexes, une maison participative et infinie, dans le sens d'infinissable. Mais vous devez faire vite. Le pont ne se découvre qu'en de rares occasions, lorsque deux branes, d'ordinaire strictement parallèles, se rencontrent sous l'effet d'une incurvation de

---

<sup>66</sup> Loup, à qui le nom de Réjean Ducharme n'évoque rien, ne se le visualise pas entre guillemets. Pour lui, il n'y a qu'un Réjean Ducharme et ce dernier mange des hot-dogs Michigan dans un *diner* en interpellant des garçons de 45 ans son cadet pour leur déverser des sagesses.

l'espace-temps, par exemple lorsqu'un guitariste particulièrement doué pince une corde de manière à ce que ses vibrations se faufilent entre les stores du réel, ou encore lorsque la pleine lune se reflète dans l'œil espiègle d'un partenaire en crime. Et alors, dans la rosette de la guitare ou dans l'iris du complice se dessine une fenêtre, de l'autre côté de laquelle les figures familières se voient nimbées de l'aura mythique du possible. Et c'est de ce côté-là que je vous ai construit une maison, *mes amis*. Je perçois en ce moment, dans les ondes qui s'étendent circulairement à la surface de ma pinte de bière, un tel point de passage. Je reconnais les premières lattes du pont vers l'autre monde. Je m'y lance à corps perdu.

À mi-chemin, je me retourne et constate que je suis seul à avoir engagé la traversée. Vous êtes assis dans un bar du Mile End d'où vous me regardez en silence, les mains calmement posées sur la table. Vos visages sont un peu déformés par le filtre liquide qui nous sépare. D'un geste incertain, je pousse dans votre direction le menu des bières, tentant mon vieux sourire d'angelot à cornes (de diablotin à auréole), mais alors la peau de mon front et de mes tempes se froisse de rides, mon masque s'avère usé, il n'a plus la souplesse d'autrefois, je ne convaincs pas, je suis prévisible, fidèle à moi-même : salut c'est encore moi, vous avez lu l'alcoolosophie à coups de marteaux? Oui, nous connaissons, très charmant, mais pas ce soir. Ce soir, m'expliquez-vous, nous ne voyons que la répétition du même. Ignorez-vous donc, leur rétorqué-je, que les plus infimes variations dans les battements du même finissent à la longue par produire des réalités entièrement nouvelles? Ne comprenez-vous donc pas que ce pourrait être le début de quelque chose de magnifique? Vous ai-je mal compris? Ai-je oublié de vous demander ce dont vous aviez envie? Ai-je jamais compris quoi que ce soit à l'amitié?

Mes amis, je n'ai pas besoin de vous pour vous aimer. J'habiterai seul la maison que j'ai construite pour nous tous, et je fabriquerai des copies de vous, j'érigerai de vous des statues auxquelles je donnerai vie, car je suis – coup de théâtre! – un sorcier, un sorcier qui sort des sorciers battus, parce que le manuel de magie que j'emploie pour inventer mes sortilèges est le dictionnaire. Et pour le reste de mon éternité (l'éternité est une attitude) je ferai la fête avec mes idoles enchantées, dans cette maison que j'ai construite à coups de baguette magique, cette maison si vaste que j'en oublie l'architecture au fur et à mesure, dans laquelle je ne finirai jamais de me perdre et de me retrouver, une maison dont nous serons les exclusifs propriétaires et qui recouvrera la totalité du monde, ce qui fera de nous, en théorie comme en pratique, les

maîtres du monde. Pour ce qui est de la dimension professionnelle, n'en parlons pas. Nous ferons ce que mauvais nous semble, c.-à-d., la plupart du temps, rien. C'est ce que j'ai toujours fait et sais faire de mieux. Lire des romans de 1000 pages dépourvus de conseils pratiques, m'endormir sur une plage, manger des fleurs, danser sur de la musique endogène, dresser la liste de tous les fruits, jouer tranquille dans mon carré de sable à assembler des blocs-l'égo sans faire de mal à personne. Ce dont on ne parle pas quand on nous demande « que fais-tu dans la vie? » ou « qu'as-tu fait en fin de semaine? ». En somme, ce que de coutume on appelle « ne rien faire ». Ne rien faire à 0 an. Ne rien faire à 1 an. Ne rien faire à 2 ans. Ne rien faire à 3 ans. Ne rien faire à 4 ans. Ne rien faire à 5 ans. Ne rien faire à 6 ans. Ne rien faire à 7 ans. Ne rien faire à 8 ans. Ne rien faire à 9 ans. Ne rien faire à 10 ans. Ne rien faire à 11 ans. Ne rien faire à 12 ans. Ne rien faire à 13 ans. Ne rien faire à 14 ans. Ne rien faire à 15 ans. Ne rien faire à 16 ans. Ne rien faire à 17 ans. Ne rien faire à 18 ans. Ne rien faire à 19 ans. Ne rien faire à 20 ans. Ne rien faire à 21 ans. Ne rien faire à 22 ans. Ne rien faire à 23 ans. Ne rien faire à 24 ans. Ne rien faire à 25 ans. Ne rien faire à 26 ans. Ne rien faire à 27 ans. Ne rien faire à 28 ans. Ne rien faire à 29 ans. Ne rien faire à 30 ans. Ne rien faire à 31 ans. Ne rien faire à 32 ans. Ne rien faire à 33 ans. Ne rien faire à 34 ans. Ne rien faire à 35 ans. Ne rien faire à 36 ans. Ne rien faire à 37 ans. Ne rien faire à 38 ans. Ne rien faire à 39 ans. Ne rien faire à 40 ans. Ne rien faire à 41 ans. Ne rien faire à 42 ans. Ne rien faire à 43 ans. Ne rien faire à 44 ans. Ne rien faire à 45 ans. Ne rien faire à 46 ans. Ne rien faire à 47 ans. Ne rien faire à 48 ans. Ne rien faire à 49 ans. Ne rien faire à 50 ans. Ne rien faire à 51 ans. Ne rien faire à 52 ans. Ne rien faire à 53 ans. Ne rien faire à 54 ans. Ne rien faire à 55 ans. Ne rien faire à 56 ans. Ne rien faire à 57 ans. Ne rien faire à 58 ans. Ne rien faire à 59 ans. Ne rien faire à 60 ans. Ne rien faire à 61 ans. Ne rien faire à 62 ans. Ne rien faire à 63 ans. Ne rien faire à 64 ans. Ne rien faire à 65 ans. Ne rien faire à 66 ans. Ne rien faire à 67 ans. Ne rien faire à 68 ans. Ne rien faire à 69 ans. Ne rien faire à 70 ans. Ne rien faire à 71 ans. Ne rien faire à 72 ans. Ne rien faire à 73 ans. Ne rien faire à 74 ans. Ne rien faire à 75 ans. Ne rien faire à 76 ans. Ne rien faire à 77 ans. Ne rien faire à 78 ans. Ne rien faire à 79 ans. Ne rien faire à 80 ans. Ne rien faire à 81 ans. Ne rien faire à 82 ans. Ne rien faire à 83 ans. Ne rien faire à 84 ans. Ne rien faire à 85 ans. Ne rien faire à 86 ans. Ne rien faire à 87 ans. Ne rien faire à 88 ans. Ne rien faire à 89 ans. Ne rien faire à 90 ans. Ne rien faire à 91 ans. Ne rien faire à 92 ans. Ne rien faire à 93 ans. Ne rien faire à 94 ans. Ne rien faire à 95 ans. Ne rien faire à 96 ans. Ne rien faire à 97 ans. Ne rien faire à 98 ans. Ne rien faire à 99 ans. Ne rien faire à

100 ans. Ne rien faire à 101 ans. Ne rien faire à 102 ans. Ne rien faire à 103 ans. Ne rien faire à 104 ans. Ne rien faire à 105 ans. Ne rien faire à 106 ans. Ne rien faire à 107 ans. Ne rien faire à 108 ans. Je vis au XXII<sup>e</sup> siècle! »

La vision de Loup se trouble, il ne parvient plus à déchiffrer les caractères sur la page, ses bras sont engourdis. Il les laisse retomber dans la neige, ses doigts encore crispés autour de la feuille. C'est peut-être l'épuisement qui se transforme peu à peu en délire, mais il lui semble que dans le trou de ciel qui le surplombe les bandelettes diffuses, presque translucides de nuages se sont tordues autour d'un point central, d'un bleu plus sombre que le reste, point qui forme maintenant l'œil d'un vortex, un abîme vers lequel tout se dirige en tourbillonnant. On dirait que le ciel est une substance souple et sans épaisseur et que son centre est en train de reculer, comme si on appuyait doucement sur un drap avec la pointe d'un fleuret, mais sans le transpercer, en faisant tourner le fleuret sur lui-même pour que le drap s'enroule autour. Une fois suffisamment distendu, le drap finit par se trouer, et alors la pointe s'engouffre de tout son long dans la brèche, et la brèche aspire, comme si Loup s'était trouvé dans une cabine pressurisée dont un hublot, brusquement, avait sauté. Alors une échelle de corde tombe de la brèche et Loup, animé d'une force nouvelle, s'y accroche, et il grimpe le long de cette échelle, ce n'est pas difficile parce que Loup est maintenant très léger, il peut se hisser à l'aide de ses bras seuls. J'arrive! se dit Loup. Voilà que l'échelle de corde est devenue un pont, et le cerveau de Loup n'a pas capté la transition, pour lui c'était un pont depuis le début, et il court à bride avalée, à toute blinde, à tombeau ouvert sur ce pont. Je viens à la rescousse (se dit-il) du sorcier solitaire, du sorcier sortant des sorciers battus! Je viens habiter sa maison! Mais Loup n'est pas prudent, sans doute croit-il que la pensée magique s'applique à ce pont, que s'il perd pied un garde-corps se dressera aussitôt pour l'empêcher de basculer. Or, ça peut paraître bizarre, mais ce pont obéit aux lois les plus strictes de la physique. Et il appert qu'à la hauteur où se trouve Loup, au-dessus des arbres qui jusque-là lui servaient d'abri, le vent a repris de la vigueur. Loup n'avait pas anticipé la force avec laquelle le vent s'abattra sur lui. Par réflexe, il persiste à courir; enfin, ses jambes bougent comme s'il courait, mais ses pieds ne touchent plus rien de solide, il fait du monocycle dans le vide. Bref, il n'y a plus de pont. Le coup de vent l'a jeté à bas de la structure, ou alors le pont s'est rétracté, ou encore a été coupé, et Loup, par conséquent, tombe. Il tombe et tombe et tombe. Quand il a fini de tomber, il est à nouveau par terre, dans la neige, et le ciel s'est refermé. Il lâche la feuille, laisse l'épilogue de « Réjean

Ducharme » vaquer au vent. Ce n'est pas mon genre, pense-t-il. C'est une prose hermétique, ce n'est pas une prose qui accueille son lecteur, c'est de l'écriture de clique, ça s'adresse à une société sélecte dont je ne suis pas. Ce n'est pas un univers pour moi. Et puis Loup n'a plus envie de penser à « Réjean Ducharme » et à la littérature. C'est qu'il a terriblement sommeil, le bougre. Il va donc se reposer un moment dans cette clairière. Il se sent bien ici. Il n'a pas froid. Il a la paix. Juste une petite sieste, se dit-il, et après il appellera Antoine. Il se laisse dériver d'une image mentale à la suivante. Ces images sont comme des bulles de savon qui lui montent tranquillement à la tête et qui éclatent, pour être aussitôt remplacées par d'autres. Elles ne sont pas liées, il n'y adjoint pas la moindre composante réflexive : un gros dinosaure vert errant dans la toundra, un pirate échoué sur une île déserte dont la barbe est si longue qu'elle trempe dans l'eau, un cul bien rebondi, un ninja qui mange des ramen devant la télé, un jedi constipé, une paire d'imposants nichons, un détective à cheval sur une fusée spatiale, un cowboy qui prend un bain de whiskey, etc.

## MOURIR IDIOT

JOSEPH : [T]here are simply too many notes. Do you see?

MOZART : There are just as many notes, Majesty, neither more or less, as are required.

(Peter Shaffer, *Amadeus*, 1993 [1980] : 37)

## BAVARDER EN JUBILANT

### PROLÉGOMÈNES

#### Ce n'est pas Moi qui l'ai dit

Je parle trop et de travers. J'utilise trop de mots et pas toujours les bons. Première évidence : rien n'est, dans l'absolu / à l'échelle cosmique / objectivement, « en trop ». Le « trop » implique un point de vue localisé dans une conscience capable de jugements de valeurs. Il est le fait d'un Autre que j'engage dans l'élaboration d'une « structure d'interpellation » (Butler, 2007 [2005] : 39), pour lequel (ou contre lequel) je fais spectacle de ma parole et auquel je prête (à tort ou à raison) un corps de normes qui encadrent et orientent ma pratique scripturale, normes que j'internalise, mais que je choisis de transgresser. « Trop de notes », dit l'empereur Joseph II à l'adresse de Mozart après sa première écoute de l'*Enlèvement au sérail* (1782), et ce dernier de rétorquer : « Juste autant qu'il est nécessaire, Sire. »<sup>67</sup> La plupart du temps, l'Autre dont il est question ne s'incarne pas dans la chair et les os d'un empereur (heureusement). La majuscule sert plutôt à aiguiller vers un sens lacanien : le grand Autre n'est pas *autrui*, il ne tient pas du *réel* (au demeurant, inaccessible); il est l'ordre symbolique qui, à l'extérieur du sujet, détermine celui-ci. Ainsi, il est, comme l'écrit Jean-Pierre Cléro, « fondamentalement ce à partir de quoi le discours se constitue » (2003 : 146). Quoi de mieux, pour représenter cet ordre symbolique, qu'une figure authentiquement impériale?

---

<sup>67</sup> Échange peut-être apocryphe (paroles envolées, écrits restés), qui doit sa fortune à la pièce *Amadeus* de Peter Shaffer (citée en exergue) et à l'adaptation cinématographique du même nom par Milos Forman (1984). Cela dit, il n'en est pas moins représentatif des conventions esthétiques du lieu (la cour d'Autriche) et de l'époque (la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle). Voir Brown, A. Peter, « Amadeus and Mozart : Setting the Record Straight », *The American Scholar*, Vol. 61, N° 1, Hiver 1992, p. 49-66.

### Le choix qui m'échoit

Je suis affligé de tropisme. Je ne travestis même pas l'étymologie en disant cela<sup>68</sup>, une force irrésistible me pousse vers la forme excessive. Il n'est pas évident de parler de choix, en création littéraire. Pendant que j'écris, dans quelle mesure est-ce que je *choisis* d'être excessif? Il me semble parfois que je ne choisis rien, autrement dit je n'ai pas la pleine conscience de mes opérations cognitives : quelque chose en moi parle et je relaie ses paroles par l'écriture, et c'est après coup seulement, en me relisant à travers une perspective qui est déjà celle de l'Autre, que je constate en avoir trop dit. Mes options consistent alors, ou bien à me corriger en promettant à mon jury imaginaire que cela ne se reproduira plus, ou bien à persister dans mon obstination à déblatérer sans cran d'arrêt, au risque de passer pour un radoteur ou un emmerdeur. Dans tous les cas, que ce soit avant, pendant ou après le geste d'écriture, dès que j'exerce mon libre arbitre en faveur de la prolixité, de l'effusion, de la faconde, j'assume bon gré mal gré une posture de résistance face aux normes : j'affirme en creux que cet excès dont on m'accuse (et par « on », je veux dire cet Autre, à la fois interne et externe, à qui j'adresse mon roman mental) n'a en fait rien d'excessif, puisque par définition si quelque chose est là où il devrait être alors il n'est pas « en trop ». C'est pourquoi, dans notre anecdote de cour impériale<sup>69</sup>, il n'est rien besoin de connaître sur le processus créateur de Mozart pour que son intention transgressive aille de soi : après qu'on lui a présenté explicitement la norme, le fait qu'il insiste sur le bien-fondé de ce dépassement constitue déjà un positionnement dans le champ social, et ce même si la composition de l'œuvre ne devait selon lui répondre que de nécessités internes.

---

<sup>68</sup> Le préfixe [tropo-] vient du grec ancien τρόπος (trépô), signifiant « tour », et se joint à des mots qui impliquent un changement, un retournement. On appelle tropisme la tendance irrésistible d'un organisme à se développer en direction d'une orientation. [Trop] viendrait plutôt du vieux-francique *thorp*, signifiant « village » (*dorf* en allemand, *dorp* en néerlandais) et du bas latin *troppus*, pour « troupeau ». On garde de ces étymons l'idée d'une quantité considérable d'individus (ou d'objets) à l'intérieur d'un ensemble.

<sup>69</sup> Anecdote qui, dois-je le rappeler, façonne mon propos à la manière d'une expérience de pensée fictionnelle, l'empereur et le compositeur campant ici des figures, ma foi, archétypiques.

### **Le naïf et le recherché**

On peut d'emblée, à partir de la notion de choix, distinguer deux types d'excès, soit un excès accidentel, qui résulte de mes tics d'écriture et que même après relecture je n'aperçois et ne problématise pas, et un excès intentionnel, relevant d'un travail et d'une recherche. Cet excès, je le cultive activement, ou du moins je refuse de l'atténuer quand il se manifeste fortuitement, car il fait partie intégrante d'un projet esthétique. Que le premier type d'excès ne soit pas expressément recherché ne signifie pas qu'il faille le placer du côté de l'*erreur*. Le sujet n'étant pas le monarque absolu de ses œuvres, même l'esthétique la mieux ouvragée comporte ce qu'on pourrait appeler une part *naïve*, laquelle ne sera pas sans charme pour certain·e·s lecteur·rice·s qui pistent l'authenticité dans les imperfections du style.

### **Le jeu politique de l'excès**

Cette distinction terminologique me sert avant tout à préciser mon cadre conceptuel. Si j'exclus le type naïf et me concentre sur l'excès en tant que choix esthétique, en insistant sur la relation conflictuelle qu'il instaure avec l'Autre, c'est pour montrer le jeu politique dans lequel il s'engage nolens volens. Je dis en somme que toute esthétique qui se positionne relativement à une norme (qu'il s'agisse de lui obéir, d'en étirer les bordures ou de l'éclater) est l'expression d'un rapport au social, ce contre quoi la conception la plus autonomiste de la création artistique ne peut strictement rien. Notez qu'il est peu avisé (et impossible) de rejeter systématiquement toutes les normes sous l'unique prétexte que c'en sont. Les normes ne sont pas mauvaises *en soi*, même que certaines pourraient coïncider parfaitement avec le projet esthétique que j'ai envie de réaliser. À vrai dire, l'intelligibilité de toute parole, nécessaire à une certaine reconnaissance de soi dans l'univers social, dépend du respect d'au moins quelques-unes d'entre elles, c'est pourquoi je parle d'un *jeu* politique et non d'une guerre ouverte (ce ne serait pas du jeu). Il s'agit de négocier une marge de manœuvre aux structures de pouvoir qui se consolident à travers les conventions esthétiques, linguistiques et morales. Le pouvoir ne veut pas négocier avec les terroristes. Les terroristes, ou ceux<sup>70</sup> qui s'identifient secrètement à la

---

<sup>70</sup> *Ma* politique pronominale : j'emploie la forme épïcène lorsque le nom ou pronom n'est pas défini en genre (je ne dirais pas « un person » ou « une sujette » par exemple) et renvoie à des personnes (réelles,



terreur, contesteront le pouvoir avec une plus grande efficacité s'ils apprennent à parler son langage et à le miner de l'intérieur à des endroits stratégiques. Pour se faire entendre, ils doivent se déguiser *au moins de temps en temps* en individus raisonnables. Un jeu, donc. Des opérations de sabotage ciblées, retorses, plutôt qu'une guerre ouverte. Premier niveau de jeu : jusqu'où est-il acceptable d'aller? Quand dois-je me retenir? (excès versus norme<sup>71</sup>) Chaque fois que la réponse à cette question pointe vers une limite et que je choisis sciemment de franchir cette limite, je suis en train de défier les structures de pouvoir, ou du moins je circonscris négativement leur territoire en m'en exilant. Je prends donc un risque, puisque ce territoire est l'horizon des attentes lectorales<sup>72</sup>; s'échapper de cet horizon, c'est s'engager sur la voie d'une réception problématique. Deuxième niveau de jeu : jusqu'où est-il acceptable d'être inacceptable? Quand dois-je cesser de ne pas me retenir? À quel point puis-je jouer avec le feu sans me brûler? (excès d'excès versus excès)

### Mes ami·e·s

Mon espoir est que se forme, au sein de la macrosociété des lecteur·rice·s, une microsociété d'ami·e·s secrètement uni·e·s par le sentiment (ou l'opinion, ou la croyance) que la transgression spécifiquement réalisée par mon esthétique de l'excès est non seulement valide, mais admirable. Ces ami·e·s, tout dépendant de leur nombre, de leur disposition au

---

potentielles ou imaginaires), sauf lorsque je cite ou paraphrase un·e auteur·rice qui n'a pas adopté l'écriture inclusive.

<sup>71</sup> Comprenez bien que, lorsque j'oppose l'excès à la norme, c'est toujours en pleine conscience de la relativité des catégories. Je sais bien que des systèmes politiques totalitaires, comme le nazisme et le stalinisme, ont fondé leur propre norme esthétique qui était l'excès même (en architecture notamment). Mais alors, ce qui répond aux attentes (des dignitaires du parti), on ne le qualifie déjà plus d'excessif: on dit plutôt que c'est grandiose, exalté, sublime, que c'est la manière dont est appelée à s'exprimer l'âme d'un grand peuple. L'excès, dans ce nouvel horizon d'attentes, existe encore, mais il prend des formes différentes. Par exemple, la description d'une orgie homosexuelle entre les membres du Politburo serait définitivement perçue comme excessive dans l'URSS de Staline. Et on sait que l'art moderne, avec tous ses excès, était jugé « dégénéré » par le régime nazi. L'esthétique totalitaire n'est jamais autre chose que le prolongement d'un programme idéologique. C'est toujours dans un sens très restreint, c'est-à-dire instrumental à l'idéologie centrale, que l'artiste y possède un quelconque « droit » à l'excès.

<sup>72</sup> Précisons que ce·tte fameux·se lecteur·rice (ou cette communauté de lecture qui présente un front suspicieusement homogène) est un produit de l'Autre. Un·e *lecteur·rice implicite* en somme, pour reprendre un terme issu des théories de la réception : on distingue la personne réelle, celle qui tient le livre et en tourne les pages, du·de la lecteur·rice anticipé·e par le texte et agissant dans sa constitution, qui n'existe encore qu'à l'état de puissance. « [Le lecteur implicite] n'est pas ancré dans un quelconque substrat empirique. Il s'inscrit dans le texte lui-même » (Iser, 1985 [1972] : 70).

prosélytisme, du capital symbolique qu'ils ont amassé ou des tribunes médiatiques qui endossent et amplifient leur voix, ont le potentiel, à leur tour, de dégager une nouvelle aire de légitimité pour mon approche singulière de la création. Le danger est bien sûr que mon effort ne suscite que l'incompréhension, la raillerie, la frustration, le mépris, voire que je ne parvienne pas à trouver un·e éditeur·rice qui veuille prendre le risque de descendre en flammes avec moi. Il n'est pas nécessaire que les normes prennent la forme d'injonctions littérales<sup>73</sup> pour que se laisse ressentir leur caractère coercitif sur la production culturelle. Je suis un animal social, je ne veux pas être libre ou original si je n'ai pas au moins quelques ami·e·s pour m'endurer.

### **Fiction littéraire**

Une esthétique générale de l'excès devrait englober l'ensemble des arts visuels, plastiques, sonores, conceptuels, décoratifs, vivants et narratifs. Dans l'espace restreint qui m'est prescrit, ce serait un peu – excusez-la – excessif. Mon objet d'étude se réduira donc à la littérature, plus spécifiquement à la fiction littéraire. C'est dans sa dimension narrative et verbale que l'excès sera appréhendé<sup>74</sup>.

---

<sup>73</sup> Par exemple dans le cas de la censure d'État, ou encore lorsqu'un tribunal statue légalement sur le caractère haineux d'un discours.

<sup>74</sup> Pour des raisons pragmatiques, je regroupe beaucoup de choses sous le chapeau à larges rebords de la fiction. C'est que, n'ayant pas envie de me joindre aux débats sur la frontière entre fait et fiction (qui a déjà fait l'objet d'un « procès » filmé de sept heures (Le peuple qui manque, 2017), j'opte pour l'acception la plus généreuse de cette dernière. Le parti pris panfictionnaliste que j'assume postule un infranchissable fossé entre la réalité et le langage, fossé qu'une composante de fictionnalité vient combler dès qu'il y a organisation discursive. Je ne dis pas là qu'il faut tout mettre sur un pied d'égalité et abandonner cyniquement la recherche de la vérité par la parole, seulement qu'un certain relativisme nous permet de ne pas tenir pour acquis les distinctions normatives entre genres factuels et fictionnels. Cela revient à dire qu'une biographie, un article de journal, un essai théorique ne se contentent pas de rendre compte des faits, mais que, comme les romans, ils déploient des stratégies discursives et narratives qui manipulent leur lecteur·rice en vue d'une certaine interprétation. Si je crois sincèrement que certains propos sont plus vrais que d'autres, je ne reconnais pas de *territoire* de la vérité propre aux genres à prétention factuelle. À l'inverse, je trouve que les romans (et la fiction littéraire en général), quand bien même les mondes qu'ils projettent ne coïncident pas avec une réalité empiriquement observable, sont souvent riches d'une vérité complexe que beaucoup d'écritures journalistiques et scientifiques (quoique pas toutes) peinent à traduire dans leur langage. Il y a certes une différence entre genres factuels et fictionnels, mais elle concerne peut-être moins directement le contenu en tant que tel qu'un pacte paratextuel de responsabilité vis-à-vis des faits, responsabilité que la fiction assumée comme telle n'a pas, ce qui lui permet de se livrer sans complexe à des expériences de pensée cognitivement et affectivement productives. Cela dit, dans le cadre d'une discussion sur l'excès de la forme, cette distinction ne m'apparaît pas nécessaire. Pour les besoins de ma cause, j'appellerai fiction littéraire tout

### Une question d'économie

Mais revenons au « trop » (au galop), dont je n'ai pas encore précisé l'objet. Trop, d'accord, mais *de quoi*? En y réfléchissant, je me rends vite compte que les aspects d'un texte pouvant être qualifiés d'excessifs ne sont pas d'une quantité finie. À l'adverbe « trop » s'accolent en effet les adjectifs les plus divers : trop long, trop bavard, trop compliqué, trop dense, trop aride, trop cérébral, trop sentimental, trop violent, trop orné, trop hermétique, trop digressif, trop diffus. Sans oublier tous ceux (les adjectifs) qui sous-entendent sémantiquement le « trop » : grossier, caricatural, boursoufflé, redondant, scabreux, incompréhensible, invraisemblable, pompeux, pédantesque, impertinent, incohérent, déplaisant, scandaleux, pervers, immoral, etc. « Je pourrais continuer ainsi pendant deux cents pages » (Ducharme, 1967 : 54). Mon but ici n'est pas de dresser une liste exhaustive des formes possibles d'excès, mais d'interroger une tendance que j'ai repérée dans ma propre écriture et de la mettre en parallèle avec des œuvres littéraires qui déploient elles aussi, à leur manière, une esthétique de l'excès en laquelle je me reconnais et dont je voudrais élucider la nécessité, si ce n'est l'urgence. Je rappelle à ce titre les deux premières phrases du présent essai : « Je parle trop et de travers. J'utilise trop de mots et pas toujours les bons. » (Dussault, 2022 : 129) D'entrée de jeu, j'avoue transgresser une dyade de normes – concision et pertinence – qui constituent l'abscisse et l'ordonnée d'une économie textuelle. On pourrait définir une telle économie par la sélection, le dosage et l'organisation d'éléments narratifs et discursifs au sein d'un projet que l'on suppose unifié et cohérent. Pour distinguer ces normes, je dirais que la concision ne concerne la valeur des éléments retenus que dans le cadre réduit de cette économie, et que la pertinence considère leur valeur *en soi*, ou du moins en relation au contexte socioculturel et historique et aux canons esthétiques qui précèdent et informent l'énonciation. Est inconcis ce qui redonde ou s'égare à l'intérieur d'un tout présumé cohérent ou visant la cohérence. Est impertinent ce qui vient briser le principe même d'unité par son inutilité ou son mauvais goût apparents. Dans les pages qui suivent, je vais tenter de montrer que ces deux modalités de l'excès relèvent l'une et l'autre de la difficulté à traduire la réalité par le langage. J'ajouterais qu'elles ne sont pas indépendantes

---

travail esthétique de la langue qui comporte des éléments narratifs, voire seulement des stratégies textuelles qui mettent la narrativité à profit.

l'une de l'autre, c'est-à-dire qu'il y a corrélation positive entre l'inconcision<sup>75</sup> et l'impertinence, cela pour deux raisons. La première est que l'excès – pour le dire succinctement – entraîne l'excès. La seconde est que mes meilleures intentions n'ôteront pas toute ambiguïté aux catégories linguistiques que j'emploie, de sorte qu'une porosité sémantique perdue inévitablement entre elles. Cela dit, on observera généralement dans une œuvre *excessive* une dominance d'un type sur l'autre, laquelle donnera lieu à un traitement spécifique de la problématique du langage. Devant ce constat, leur différenciation, si elle n'est qu'approximative, m'apparaît tout de même productive.

### **Du beaucoup et du trop**

Quand j'appréhende la notion d'excès dans une perspective économique, le premier aspect auquel je pense est la longueur : longueur des phrases, des paragraphes, des chapitres voire du projet dans sa totalité. Évidemment, l'excès n'est pas déterminé par la seule notion de quantité. Si par une logique tordue ou tout simplement par goût un·e critique proclamait l'existence d'un seuil, par exemple 600 pages, au-dessus duquel un livre serait *toujours* trop long, personne ne le·la prendrait au sérieux. Néanmoins, le fait d'écrire ce qu'on appelle en parler populaire une « brique » comporte un risque inhérent sur le plan de la réception, d'abord parce que la lecture est une activité qui demande du temps, et cette dépense ne se justifie qu'à travers l'espoir d'un retour cognitif et/ou affectif sur l'investissement. On ne veut pas perdre notre temps à lire quelque chose qui, en bout de ligne, ne nous apportera rien (ou nous apportera trop peu par rapport au temps investi). En bref, « le temps c'est de l'argent » et « on veut en avoir pour notre argent », pour reprendre la langue du gros bon sens des affaires<sup>76</sup>. Le·la lecteur·rice qui furete dans les rayons d'une librairie ou d'une bibliothèque à la recherche de sa prochaine lecture a tout simplement moins à perdre s'il·elle opte pour la plaquette de 120 pages que pour le roman-fleuve de 800 pages. Il va aussi de soi que, plus un texte gagne en expansion, plus les principes d'unité, de cohérence et de consistance internes deviennent difficiles à respecter d'un bout à

---

<sup>75</sup> J'invente ce terme pour compléter l'effet de symétrie, mais ceux qui se méfient de la néologie à qui mieux mieux préféreront peut-être quelque chose comme « prolixité ». Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils effectuent ce remplacement dans leur tête.

<sup>76</sup> J'emploie ici et là des tournures et expressions populaires pour rendre compte de la manière dont les normes vivent et évoluent dans l'agora à travers l'usage de la langue.

l'autre et plus les probabilités sont élevées que le texte contienne des « longueurs ». On observe donc, entre la quantité et l'excès, une corrélation, à défaut d'une causation. Ainsi, l'auteur·rice qui choisit de s'étendre ne contrevient pas nécessairement à la norme, mais iel s'expose à la méfiance du·de la lecteur·rice normatif·ve vis-à-vis d'un possible excès. Iel est mieux, selon une certaine doxa, d'avoir une bonne raison de le faire et de pouvoir démontrer qu'iel en a la compétence, sous peine de voir remises en question la concision de son discours et la pertinence de ses choix.

## DE L'INCONCISION

### **La *brevitas*, en long et en large**

« Brevity is the soul of wit », dit Polonius à l'adresse du roi Claudius et de la reine Gertrude dans *Hamlet* (1899 : 65)<sup>77</sup>. *La brièveté est l'âme de l'esprit*. Shakespeare, rien de moins. La citation a fait époque, est entrée dans le canon proverbial, sans doute parce qu'elle est le reflet d'une sagesse populaire remontant *au moins* aux plus anciens traités de rhétorique qui nous sont parvenus, voulant que la faculté de communiquer un propos de manière succincte et percutante soit la marque de l'esprit raffiné. La prolixité, quant à elle, est perçue comme un symptôme de désorganisation mentale, d'absence de maîtrise de soi, de mauvaise éducation, d'inadaptation sociale, de balourdise, voire de stupidité. « Si tu peux le dire en six mots, tu peux le dire en quatre ». « Show, don't tell ». « Une image vaut mille mots ». « Mieux vaut se taire et passer pour un imbécile que parler et prouver qu'on l'est<sup>78</sup> ». Dans la *Rhétorique à Hérennius*, traité latin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>79</sup>, la brièveté (*brevitas*) est décrite, avec la clarté et la vraisemblance, comme l'une des trois qualités nécessaires à la narration :

Nous pourrons faire une narration rapide si nous commençons où il faut commencer, sans vouloir remonter trop haut; si nous présentons les faits sommairement et non dans leurs détails; si, au lieu de les épuiser, nous n'employons que ceux dont nous avons besoin; si nous n'usons pas de transitions; si nous suivons sans nous en écarter la route que nous avons prise; et si nous exposons la conséquence des faits de manière à ce qu'on puisse savoir ceux qui se sont passés avant, quoique nous n'en ayons pas parlé[...] (1864 : 7)

Puis, un peu plus tard :

[...] ne pas reprendre de trop loin, ne pas traîner en longueur; ne rien laisser échapper de ce qui tient au sujet, tout en observant les préceptes de la brièveté; car plus le récit est court, plus il est clair et facile à saisir. (8)

---

<sup>77</sup> Polonius insère ce trait d'esprit au milieu d'une longue et laborieuse périphrase, par ailleurs tout à fait typique de son personnage, que l'on répute bavard et impertinent.

<sup>78</sup> Amusant : quand on tape cette sentence dans un moteur de recherche, on la voit attribuée à Pierre Desproges, Mark Twain, Coluche et Abraham Lincoln. Comme le disait souvent Albert Einstein, « il ne faut pas croire tout ce qu'on lit sur Internet ».

<sup>79</sup> L'édition de 1864 des *Œuvres complètes* de Cicéron que j'utilise pour mes citations lui donnant la paternité de la *Rhétorique à Hérennius*, j'ai respecté cette attribution dans ma bibliographie, cependant qu'elle est aujourd'hui contestée.

Dans son traité *De l'invention oratoire*, Cicéron reprend ce développement, non pas mot pour mot, mais idée pour idée, puis il ajoute une précision intéressante :

Mais n'allez pas vous laisser tromper par un air de concision. Que de gens ne sont jamais plus longs que quand ils se piquent de brièveté. Ils tâchent de dire beaucoup de choses en peu de mots, au lieu de se borner à un petit nombre de choses essentielles; car souvent on regarde comme concision de s'exprimer ainsi : « J'approche de la maison, j'appelle son esclave; il me répond; je lui demande son maître; il m'assure qu'il n'y est pas. » Il est impossible de dire plus de choses en moins de mots; mais c'est encore être long, puisqu'il suffisait de dire qu'il n'y était pas. Fuyez donc cette prétendue concision, et retranchez les circonstances inutiles avec autant de soin que les mots parasites (1864 : 101).

Je détecte, dans le principe de brièveté tel qu'énoncé par Cicéron, l'articulation de deux injonctions : ne pas utiliser plus de mots que l'« idée » n'en demande; ensuite, limiter la quantité d'éléments de contenu au strict nécessaire en regard de cette « idée ». La première touche à la dimension formelle et affecte directement le plan syntagmatique, soit la longueur du texte. La seconde concerne la sémantique du texte; elle n'en affectera la longueur que de manière indirecte, la quantité dont il est question en étant une de référents ou d'objets « dénotés » (le *Bedeutung*, en terminologie fréگیenne<sup>80</sup>) plutôt que de signes. En contexte d'écriture de fiction, cela veut dire opérer une sélection parmi les choses que contiennent potentiellement le monde ou les mondes projetés par la narration, choisir d'en nommer certaines (donc de les actualiser) et d'en exclure d'autres (donc de les confiner au purgatoire de la *possibilité*). En d'autres mots, ne pas ouvrir trop de pistes narratives et ontologiques. Dans l'exemple de Cicéron, qui constitue une forme minimale de récit, le narrateur veut rencontrer le maître, mais ce dernier n'est pas à la maison. Pour Cicéron, le projet de la narration est de communiquer cela et rien que cela. Sous ce jour, l'échange avec l'esclave est considéré comme un élément narratif en trop et constitue une sorte d'*atome* d'excès. Mais, sur le plan du style, sur la *manière* dont ce contenu est transmis, il n'y a pas de boursouffle, d'emphase, de répétition, de digression. C'est pourquoi le texte, bien qu'il soit très court, est qualifié de « long » par Cicéron; c'est une « longueur » au sens paradigmatique (une largeur?). Le principe

---

<sup>80</sup> Voir Frege, Gottlob, « Sens et dénotation », trad. de l'allemand par Claude Imbert, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971 [1892], p. 102-126.

de concision sous-tend donc une économie à deux vitesses : économie discursive<sup>81</sup>/stylistique d'une part, économie narrative/ontologique de l'autre<sup>82</sup>.

**« La partie des crimes » : l'horreur en extension**

*2666*, roman de l'écrivain chilien Roberto Bolaño, publié à titre posthume en 2004 et traduit en français en 2008, est une œuvre excessive. D'abord, le livre en format poche fait 1350 pages, ce qui risque de rebuter deux ou trois vacanciers·ères en quête d'une lecture de plage. Les cinq trames narratives qui en forment la charpente et qui peuvent être lues de manière autonome devaient au départ être publiées séparément, sur un échéancier de cinq ans, afin d'assurer un revenu aux enfants de l'auteur, mais il en a été décidé autrement au moment de l'exécution du testament, sans doute parce que le projet d'ensemble jouit d'une grande unité en dépit de son ampleur gargantuesque. Car si l'œuvre s'autorise toutes les digressions, courant entre l'Allemagne de l'entre-deux-guerres et le Mexique des années 1990 et présentant au passage un casting bigarré de professeurs d'université, d'employées de maquiladoras, de détectives, de mafiosos, de journalistes sportifs, d'artistes torturés, d'officiers nazis et d'aristocrates de la vieille Europe, son système chaotique est tout de même articulé autour de deux noyaux stables : un écrivain allemand reclus du nom de Benno von Archimboldi et la ville de Santa Teresa, au Mexique, où des centaines de femmes provenant pour la plupart de milieux ouvriers ont été assassinées en l'espace de cinq ans.

La quatrième partie de *2666* est celle qui m'intéresse le plus pour aborder le problème de l'économie discursive. Comme son titre le laisse présager (« La partie des crimes »), c'est celle qui traite plus spécifiquement des meurtres en série. Outre le fait que ses 430 pages (version poche) en font la partie la plus longue, elle occupe une position centrale dans l'organisation

---

<sup>81</sup> J'utilise le mot « discursif » dans le sens que lui donne la linguistique : relatif au discours, à la chaîne de mots concrètement employée dans l'expression d'une pensée. À contraster avec le sens en logique : qui ressortit au raisonnement.

<sup>82</sup> Le principe cicéronien de concision s'accordait-il mieux avec le cadre intellectuel de la société avant que la psychanalyse et la physique quantique ne bouleversent notre rapport à la logique et à la vérité? L'hypothèse séduit, d'autant plus que ce changement de paradigme épistémologique coïncide temporellement avec l'avènement de la modernité artistique, caractérisée par une mise en trouble de la représentation et le déchaînement de nouvelles formes que l'on pourrait aisément qualifier d'« excessives » (Proust, Joyce, Musil, dada, le surréalisme, l'expressionnisme, etc.).



syntagmatique du roman étant donné qu'elle en couvre environ le deuxième tiers (p. 533-963). Elle est aussi, de loin, celle dont la traversée est la plus laborieuse, puisqu'elle raconte avec une extrême minutie la découverte des corps de chacune des femmes ayant été assassinées dans les environs de Santa Teresa sur une période s'échelonnant de janvier 1993 à décembre 1997. On y suit également les policiers de Santa Teresa tandis qu'ils tentent infructueusement de freiner cette vague de crimes, en particulier l'inspecteur Juan de Dios Martinez qui est chargé d'enquêter sur plusieurs d'entre eux. Ceci dit, le souci de nouer une intrigue policière ne prend jamais le dessus sur l'insistance de l'auteur à détailler la prochaine scène de crime, au point où le personnage de Martinez n'émerge en protagoniste que si l'on s'obstine à chercher une figure héroïque pour nous consoler de l'absurdité de la tragédie humaine, alors qu'en réalité ce sont les mortes qui tirent ce chapitre de l'avant, leur accumulation désespérante dans les ruelles et les décharges de Santa Teresa produisant une sorte de fleuve narratif boueux dont personne ne peut arrêter la coulée. S'empilent les uns sur les autres et s'entremêlent dans notre imaginaire les myriades de menus détails relatifs à chacune de ces femmes, ayant tout à la fois l'effet de les singulariser et de les rendre interchangeables. Il y a les noms : « Esperanza Gómez Saldaña » (536), « Luisa Celina Vásquez » (537), « Isabel Urrea » (539), « Isabel Cansino » (541), « Guadalupe Rojas » (544). Les âges : « Elle avait seize ans » (537), « Elle avait une trentaine d'années » (538), « âgée de vingt-six ans » (544), « Elle devait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans » (546), « âgée de dix-huit ans » (590), « elle avait vingt ans » (591), « âgée de treize ans » (593). Les caractéristiques physiques : « la peau blanche [...] de complexion robuste [...] enceinte de cinq mois » (537), « la peau mate [...] cheveux noirs et raides qui lui descendaient au-dessous des épaules » (543), « La peau était blanche, les cheveux de couleur claire » (545), « Elle mesurait un mètre soixante-douze » (567), « Elle mesurait près d'un mètre soixante-dix » (590), « mesurait un mètre soixante-dix, avait des cheveux châains et longs » (591). Les vêtements : « Elle portait un tee-shirt blanc à manches longues et une jupe de couleur jaune, trop grande, qui descendait jusqu'aux genoux » (535), « portait une jupe noire et une blouse blanche, échancrée » (538), « Elle portait un sweat noir et un short » (543). Je pense aux portraits photoréalistes conçus par des « réseaux antagonistes génératifs » (Goodfellow et al., 2014) dont on peut trouver une quantité virtuellement infinie d'exemples sur le site *thispersondoesnotexist.com* (Karras et al., 2019). Chaque fois que l'utilisateur rafraîchit la page, l'algorithme génère le visage d'une personne qui *semble* réelle, et qui pourtant n'existe

pas (ne correspond pas à un modèle de référence dans la réalité physique consensuellement reconnue comme telle). Et c'est aussi, en quelque sorte, le destin des victimes que Bolaño s'attarde à décrire. Elles ont des visages, certes, et des corps, une « identité » sommairement établie par leur nom (qui pourrait être celui de n'importe quelle femme hispanique), un âge, une complexion, une corpulence, une longueur et une couleur de cheveux, une cicatrice ici ou là, mais de l'assemblage de ces composantes génériques n'émerge pas une « personne », je dis cela presque au sens juridique, une personne dotée de droits et libertés fondamentaux comme vous et moi. Certes, chaque fois qu'un cadavre est découvert, la police ouvre un dossier d'enquête, mais celui-ci est généralement abandonné au bout de quelques jours, ce qui peut être attribuable en partie au fait que l'unité des crimes graves de Santa Teresa manque de ressources pour gérer le problème des féminicides, mais aussi à l'incompétence, à l'inertie ou à la corruption de certains de ses éléments. Assurément, le fait que la majorité des victimes soient des citoyens dits « de seconde zone » – prostituées ou employées par des maquiladoras à des salaires de crève-la-faim – n'aide pas. Elles ne valent tout simplement pas la peine que l'on se casse la tête outre mesure à leur sujet (ou à leur objet, tiens donc, puisque c'est ce qu'elles deviennent). C'est un peu comme trouver des chats morts. À qui appartiennent-ils? Leurs propriétaires (entendre ici : la famille, le mari/petit ami) ont-ils du sang sur les mains? Non? O.K. Triste histoire. Requiescat in pace.

La logique propositionnelle reconnaît deux manières d'appréhender un concept, soit l'intension et l'extension (« compréhension » et « étendue » chez les auteurs anciens). Les théologiens Antoine Arnauld et Pierre Nicole, dans *La logique ou l'art de penser* (1662) appellent « compréhension de l'idée les attributs qu'elle enferme en soi, et qu'on ne peut lui ôter sans la détruire, comme la compréhension de l'idée du triangle enferme extension, figure, trois lignes, trois angles, et l'égalité de ces trois angles à deux droits, etc. » (1993 [1662] : 59). L'intension ou compréhension est donc la définition *minima* du concept. C'est, dans une acception plus contemporaine, « l'ensemble des prédicats dont la conjonction définit l'“idée” entendue elle-même comme prédicat » (Armengaud, *Encyclopædia Universalis*). N'y entre que ce qui répond aux conditions de nécessité et de suffisance dans sa différenciation vis-à-vis de tout autre concept. L'extension ou étendue, quant à elle, renferme tout ce à quoi la définition s'applique, c'est-à-dire « l'ensemble des individus ou des objets auxquels on peut faire référence dans la

langue par le moyen de l'expression linguistique de l'“idée” » (Armengaud, *Encyclopædia Universalis*). En intension, on décrira ainsi l'ensemble des entiers naturels pairs :  $\{X \in \mathbb{N} \mid X \text{ pair}\}$ . Il s'agit d'une formalisation mathématique de la règle permettant de déterminer, pour n'importe quel objet, si celui-ci appartient ou non à l'ensemble.  $X$  est-il un entier naturel?  $X$  est-il pair? Dans le cas d'une réponse doublement affirmative,  $X$  est compris dans la définition. En extension, le même ensemble sera décrit de cette manière :  $\{2, 4, 6, 8, 10, \dots\}$  Les points de suspension sont ici admissibles puisqu'il est facile d'induire la règle à partir de la séquence et de supposer qu'elle se poursuit vers l'infini, mais certains ensembles dont la règle est plus arcane voire arbitraire souffriront peut-être moins bien un tel escamotage. Ainsi, je pourrais décrire l'excès formel à partir d'une définition succincte – le dépassement volontaire et à dessein esthétique de la limite supérieure d'un *intervalle de justesse* normativement établi (intension) – ou encore énumérer toutes les œuvres que je juge excessives (extension).

Ces notions n'ont rien d'étrangères à la littérature. La logique étant l'étude des règles formelles du raisonnement, son apprentissage profite à la faculté argumentative et de ce fait participe de l'art rhétorique. Étant d'avis que toute œuvre littéraire est engagée dans la modélisation de sa réception, je ne parviens pas à concevoir une écriture qui soit entièrement détachée de la rhétorique. Et je vois, entre le principe rhétorique de brièveté et la définition intensionnelle du concept, un point de contact. Quand Cicéron affirme que l'orateur doit s'exprimer « de manière à ce qu'on puisse, de ce qu'il dit, conclure ce qu'il ne dit point » (1864 : 101), il réfère à la puissance synthétique et elliptique du langage, laquelle tient non seulement du *co-texte*, mais aussi de sa structuration logique. Co-texte, parce que si je dis : « J'ai mangé une pomme. Pas toi. », la deuxième phrase n'est compréhensible que dans sa position relative à la première (son co-texte). La structure logique du langage permet quant à elle d'enchâsser les prédicats les uns dans les autres, de sorte qu'une grande quantité d'objets peuvent être sous-entendus par leur classe d'appartenance sans être nommés. Ainsi, la norme préférera : « Il y avait des crayons de toutes les couleurs » à « Il y avait des crayons bleu, rouge, jaune, vert, rose, mauve, turquoise, orange, cyan, marron, anthracite, lilas, bistre, saumon, caramel, chartreuse, caca d'oie, fuchsia, grège, indigo, orpiment, zinzolin... ». Cicéron déclare que la narration a le mérite de la brièveté si l'orateur « ne se répète jamais, s'il ne revient jamais sur ses pas » (*Idem.*). Quand bien même ces couleurs sont toutes différentes, leur énumération paraît redondante, puisqu'il est possible

d'en induire la règle (« toutes les couleurs ») longtemps avant qu'elle soit achevée. Et même si ce ne sont pas vraiment *toutes les couleurs* qui sont représentées, mais seulement 42 d'entre elles dont la règle n'est pas inductible, c'est sans importance puisque les expressions « une grande variété de couleurs » et « toutes les couleurs » remplissent la même fonction pratique. Il y a donc répétition, non sur le plan des objets particuliers que la narration dénote, mais à un degré supérieur de généralité. C'est *conceptuellement* répétitif.

Dans 2666, le phénomène des féminicides en série est décrit extensionnellement. Une narration plus traditionnelle, élaborée dans le souci du rythme et de la concision, se concentrerait probablement sur les particularités de quelques crimes suffisamment similaires et suffisamment différents les uns des autres pour que le·la lecteur·rice saisisse intensionnellement l'essentiel du problème. S'en tenir à deux ou trois meurtres, c'est aussi favoriser l'investissement affectif du·de la lecteur·rice vis-à-vis des victimes. On s'aperçoit de la popularité de cette stratégie narrative dans les couvertures médiatiques d'événements tragiques à grande échelle, lorsque l'on suit un petit nombre de personnages dont le récit particulièrement poignant se lit comme un reflet du traumatisme collectif. Imaginez maintenant un ouvrage qui décrirait laborieusement les derniers moments de chaque personne ayant perdu la vie dans les attentats du 11 septembre 2001, sachant que beaucoup de ces moments se ressemblent. Qu'est-ce que ça fait à l'âme de lire des centaines de récits d'affilée de gens qui suffoquent dans la fumée noire en attendant des secours qui ne viennent pas, qui cassent des fenêtres afin de respirer, et qui soudain entendent un violent vacarme avant d'être écrasés sous l'acier et le ciment? Nul doute que l'expérience serait, pour beaucoup de gens, *excessivement* éprouvante. C'est une chose que d'être ennuyé par une liste trop longue de couleurs, c'en est une autre que de subir à la fois l'horreur et l'ennui. C'est pourtant une telle expérience que Bolaño propose lorsqu'il nous expose une litanie de crimes dont les circonstances présentent entre elles tant de similitudes que ceux-ci en viennent à se confondre en une masse homogène. On constate dès lors les paradoxales conséquences de la description extensionnelle. D'un côté, le fait de mettre des noms et des visages sur ce qui ne serait sinon qu'une incompréhensible et aberrante statistique, une succession de faits précisément « divers », permet de réaménager au sein du récit collectif la place qui revient de droit à ces femmes (car c'est *leur* récit, pas seulement celui de la société). Quelle tragédie ce serait, en effet, d'être exclu du récit de sa propre mort sous

prétexte que celle-ci est subsumable à un fait de société ou à l'Histoire (avec sa grande H)? Si une intention (avec un |t|) du texte est de rendre compte de l'horreur, de *toute* l'horreur, on est en droit de soutenir la nécessité éthique et épistémologique de n'ignorer aucune des vies individuelles qu'elle concerne. Une description intensionnelle, succincte, concise, mesurée de l'horreur est-elle seulement possible? L'horreur par définition n'exige-t-elle pas une forme excessive? D'un autre côté, déclarer que Bolaño redonne une existence à ces femmes oubliées m'apparaît trop simpliste. On ne peut dire que la narration les agentivise particulièrement, au contraire la position de surplomb analytique qu'elle adopte sur ses sujets nous amène vite à nous poser la question du voyeurisme. À quel point ce regard scrutateur, mâle qui plus est, se donnant tous les droits descriptifs à l'égard de ces corps privés de répartition (comme si la mort abolissait la sphère privée), est-il complice de la violence qui leur a été infligée? L'empilement de crimes dont les particularités semblent interchangeable a comme autre effet pervers de replonger les victimes dans l'anonymat au moment même de leur individuation. En voulant parler de tout le monde, on finit par ne parler de personne. L'ultime conséquence d'une telle exposition est-elle de nous habituer à la violence, voire de la banaliser? Ne devenons-nous pas comme les policiers de Santa Teresa, apathiques et engourdis par l'impuissance, oubliant les victimes à mesure que de nouvelles viennent s'entasser dans l'étroit vestibule de notre mémoire de travail? Saturée d'images dont l'atrocité n'a d'égale que la monotonie, notre sensibilité peut en venir à s'éteindre. C'est comparable avec l'acte de surfer sur des sites *gore* et de regarder des vidéos de meurtres ou d'accidents violents les uns à la suite des autres. Devant le problème de l'horreur, on se heurte à un véritable dilemme, à savoir s'il faut privilégier une expression intensionnelle, paradigmatique, synthétique, ou à l'inverse extensionnelle, syntagmatique, analytique. Les deux approches ont leur avantage, mais c'est surtout la seconde que guette un risque de désinvestissement affectif. Or ce désinvestissement ou ce dégoût que nous ressentons face à l'accumulation des cadavres et à l'égard de nous-mêmes en tant que complices passifs, peut-être fait-il partie de la totalité dont nous cherchons à rendre compte. Car l'horreur est aussi dans son itérativité et sa banalité, dans la résignation et le cynisme où nous plonge graduellement son corrosif voisinage. Rendre compte de l'horreur, c'est peut-être montrer qu'elle n'a rien d'exceptionnel, qu'elle fait partie de la routine, et admettre d'un même geste métaréflexif notre impuissance devant l'objectification et l'anonymisation de ses victimes. Et si l'accumulation ne circonscrit jamais tout à fait le domaine de l'horreur, si la description

extensionnelle ne parvient qu'à dessiner les limites de l'expression langagière, tout au moins ces limites butent-elles sur leur au-delà dont elles tracent négativement le contour. L'horreur se cristallise là-même où le langage ne peut plus rien, dans le vide paradoxal laissé par son trop-plein. C'est ce que j'appellerais le *pari de la quantité* : en dire plus, toujours plus, et traverser ce faisant le passage obligé de la redondance, de manière à ce que d'infimes variations sur ces répétitions nous rapprochent petit à petit, quoiqu'asymptotiquement, d'une totalité que, sachant inaccessible, nous visons néanmoins, car il est possible d'avoir de grands espoirs pour la littérature sans pour autant cesser d'être lucide sur l'imperfection de ses moyens.

### **Petite objection**

On pourrait se demander pourquoi, dans la « Partie des crimes » du roman de Bolaño, j'isole l'excès « discursif », considérant que celle-ci met en scène quelque deux cents femmes assassinées, chacune ayant son histoire propre faisant l'objet d'un micro-récit autonome. Outre une mise en forme excessive, cette partie ne déploie-t-elle pas également un excès narratif? Je ne le nie pas. J'avance cependant que cette démesure est subordonnée au projet d'ensemble que j'identifie comme un compte rendu extensionnel de l'horreur. Chacun des récits individuels qu'on y rencontre peut aisément se rapporter à l'unité conceptuelle de ce tout. Les découvertes de cadavres n'ouvrent pas de nouvelles pistes narratives mais viennent renchérir une idée surplombante. Plutôt qu'une multitude de micro-récits, plutôt qu'un grand récit, je vois dans cette accumulation un discours, l'expression formelle d'une « idée » singulière, et c'est par la *manière* dont cette idée est présentée – le mode de l'épuisement – que nous éprouvons une sensation d'excès.

### ***Des anges mineurs : une narrativité de la fin***

*Des anges mineurs* (1999) d'Antoine Volodine n'est ni exactement un roman, ni un recueil de nouvelles. C'est, d'après l'auteur, un livre de « narrats ». Je reviendrai là-dessus sous peu, mais d'abord je veux dire qu'il s'agit d'un livre court – à peine plus long que 200 pages – et qu'il est rédigé dans une langue précise et finement ciselée, ne se complaisant guère dans la digression et la redondance malgré l'étrangeté et le caractère indécidable des vignettes qu'il dépeint. J'insiste sur ces éléments pour souligner l'aspect discursivement *concis* de l'ensemble. C'est sur le plan de la *référence* qu'il y a excès, en parlant d'abord de la quantité d'objets faisant partie de l'ontologie romanesque et actualisés par le texte, puis de la complexité de leur imbrication. En fait, l'économie formelle dont l'œuvre fait montre contribue à sa densification dans la mesure où les éléments narratifs s'y multiplient à un rythme rapide sans se rattacher d'emblée à une continuité, ce qui peut porter à l'étourdissement.

Lesdits « narrats » sont au nombre de quarante-neuf et portent chacun le nom d'un personnage, jamais deux fois le même, qui y joue un rôle prépondérant. Dans l'incipit, Volodine, ou plutôt le narrateur qui occupe la fonction auteur<sup>83</sup>, précise ce qu'il veut dire par « narrats ». Ce sont des « instantanés romanesques qui fixent une situation, des émotions, un conflit vibrant entre mémoire et réalité, entre imaginaire et souvenir [...] de minuscules territoires d'exil [où] dans leur errance s'arrêtent [s]es gueux et [s]es animaux préférés » (1999 : 5). En territorialisant à tour de bras (à quarante-neuf reprises) et dans un espace si restreint, il laisse déjà présager la fracturation et la fragilité connective de l'ensemble. On perçoit aussi syllogistiquement une sorte de pont métaphysique entre le réel et la fiction, qui correspondrait à la mémoire. Les narrats apparaissent alors comme les fragments réchappés d'une mémoire individuelle ou

---

<sup>83</sup> Après que Barthes, en 1967, eut déclaré polémiquement « la mort de l'auteur », Foucault raffina cette position en le ressuscitant, si l'on peut dire, cette fois non plus comme matérialité ambulante, osseuse et charnue dont les manducations hivernales mériteraient d'être relatées par la presse à potins, mais comme « fonction » du texte. Le nom d'auteur assure le regroupement des textes au sein d'une œuvre et la possibilité pour celle-ci d'être étudiée comme telle, ainsi qu'une liaison avec le système juridique et institutionnel, notamment en ce qui touche les questions épineuses de la propriété et de la responsabilité intellectuelles. La fonction auteur est un outil nécessaire, dit encore Foucault, pour saisir différentes positions renvoyant à une figure auctoriale au sein du texte ou de son paratexte – « usage des embrayeurs; fonctions des préfaces; simulacres du scripteur, du récitant, du confident, du mémorialiste » (1994 [1969] : 790). Elle s'effectue dans la scission entre l'écrivain réel et le locuteur fictif, dans le lieu de leur partage et de leur distance.

collective en plein écroulement. Ceux-ci sont teintés d'un onirisme qui évoque parfois la science-fiction ou le réalisme magique, sans pour autant que l'œuvre puisse être confinée au carcan de la littérature de genre. Les êtres qui en hantent les pages sont les derniers habitants d'un monde crépusculaire, dévasté par une catastrophe innommée. La population humaine semble suivre une trajectoire déclinante. Au quarante-quatrième narrat, elle ne compte plus que trente-cinq individus (203), et le dernier narrat complète la « progression vers le rien » (5) annoncée en incipit :

Au bout de quelques années, les ténèbres augmentèrent. Il devint difficile de rester en place ou de bouger sans se perdre, et, brusquement, plus personne ne répondit à mes appels [...]. Il m'arrivait d'émettre des gémissements pour faire semblant de parler avec le vent, mais plus personne ne s'adressait à moi. Disons que j'avais été le dernier, cette fois-là. Disons cela et n'en parlons plus (218).

L'esthétique ruiniforme du livre peut se lire comme une manière de rendre compte d'un imaginaire de la fin. Comme l'a suggéré Jean-François Chassay, ce thème majeur de la contemporanéité pourrait nous aiguiller vers une lecture historique de *Des anges mineurs*. En effet, à travers les différents marqueurs d'historicité qui y sont disséminés, l'œuvre permet une « lecture de notre univers social et mental, mais en proposant une anamorphose de celui-ci » (2005 : 219). Un chapitre consacré à une certaine Rita Arsenal nous la présente comme une physicienne qui passe « son temps, paraît-il, assise sur la cuve nucléaire, sur le béton brûlant, à écouter le grondement de la fission et à murmurer des récits post-exotiques en fermant les yeux » (Volodine, 1999 : 124). Considérant que beaucoup des noms de personnages (pas tous) ont des consonances est-européennes (Mardirossian, Bagdachvili, Morumnidian, Mizrakiev, Heifetz), la mention du nucléaire dans un monde post-apocalyptique ne sera pas sans rappeler le désastre de Tchernobyl, ses conséquences tragiques sur les populations slaves et ses effroyables *possibles* que l'humanité a évités de justesse. À noter que les récits de Rita Arsenal se forment au contact de la radiation, force instable et riche de catastrophes en puissance, renvoyant à l'imaginaire de la fin et engageant l'urgence de créer. Ainsi fonctionne le personnage de Will Scheidmann qui, transformé en monstre algueux sous l'influence des « brumes radioactives de l'hiver » (148), produit journallement des récits qu'on lui arrache à même le corps sous la forme de lanières de peau. Will Scheidmann est, par ailleurs, une fabrication. Au cours d'un rituel chamanique, un cercle de « grands-mères » assemble son corps avec des « tissus et des boules de charpie » (22), puis lui hurlent des incantations



magiques afin de le mettre au monde où il a pour mission de rétablir le paradis marxiste perdu, cette société sororale étant ce qui subsiste d'une révolution pluriséculaire ayant mis à bas le système capitaliste. Dans un livre à ce point travaillé par l'indécidable, la mention explicite des deux grandes utopies politiques du siècle a de quoi faire sourciller et semble supporter l'hypothèse du roman historique.

C'est peut-être dans le vingt-cinquième narrat, dont on pressent l'importance par sa longueur inhabituelle et sa position centrale dans la série (vingt-quatre le précède et vingt-quatre le suivent), que le rapport liant la fin de l'histoire à la forme excessive du texte est mis en lumière de la manière la plus explicite :

Les humains étaient à présent des particules raréfiées qui ne se heurtaient guère. Ils tâtonnaient sans conviction dans leur crépuscule, incapables de faire le tri entre leur propre malheur individuel et le naufrage de la collectivité, comme moi ne voyant plus la différence entre réel et imaginaire, confondant les maux dus aux séquelles de l'antique système capitaliste et les dérives causées par le non-fonctionnement du système non capitaliste (113).

La confusion entre réel et imaginaire est rendue par un continuel ébranlement de l'assurance énonciative. Les narrats semblent tantôt pris en charge par un des personnages qui y figurent, tantôt par un |Je| extérieur au déroulement de l'action. Mais le·la lecteur·rice se rend vite compte que la narration n'est jamais véritablement *ailleurs* que dans ce tremblement entre la première et la troisième personne. Par exemple le seizième narrat commence au |Je| avant d'opérer ce retournement : « Quand je dis je, c'est à Khrili Gompo que je pense, cela va de soi. » (64) Or, Khrili Gompo figure auparavant dans le quatrième narrat qui est entièrement rédigé à la troisième personne. Montrons que le phénomène n'a rien d'isolé : « Quand je dis on, on aura compris que je parle de Yasar Dondog, c'est-à-dire de moi et de nul autre. » (104) Au vingt-deuxième narrat, on apprend que Will Scheidmann est possiblement le « Je » originel qui incarne tour à tour les différentes voix narratives :

Vingt et un jours. Et c'était aussi vingt et une histoires que Will Scheidmann avait imaginées et ruminées face à la mort [...]. Vingt et un et bientôt vingt-deux narrats étranges, pas plus d'un par jour, que Will Scheidmann avait composés en votre présence, et en disant Will Scheidmann, je pense à moi, bien sûr (93).

Mais cette fonction narrative surplombante finira elle-même par s'effondrer, nous privant d'une réconfortante autorité et nous replongeant dans l'angoissant rhizome des attributions

éphémères : « Je ne savais plus si j'étais Will Scheidmann ou Maria Clementi, je disais je au hasard, j'ignorais qui parlait en moi et quelles intelligences m'avaient conçue ou m'examinaient. » (201) Il appert que l'association d'une voix à tel ou tel nom ne résulte pas d'une logique durable permettant d'induire un schéma arborescent. C'est d'ailleurs sous le signe de cette indécidabilité qu'il faut traiter le nom « Antoine Volodine », qui ne s'avère qu'un pseudonyme parmi d'autres : Manuela Draeger, Elli Kronauer, Lutz Bassmann sont d'autres identités qu'il assume en signant ses textes. Il réfère en outre régulièrement à des auteur·rice·s et à des œuvres qu'il regroupe sous l'étiquette d'un courant littéraire appelé « post-exotisme » dont il se considère l'un des représentants, quand bien même il est seul (c'est-à-dire multiple) à l'avoir inventé. Comme le résume Richard Saint-Gelais, « les romans de Volodine n'en finissent pas de se dire les uns les autres, mais sans jamais – c'est cela qui est décisif – surplomber quoi que ce soit. Pas de métalangage qui parvienne, dans ces conditions, à cerner le mensonge d'autres énoncés sans être pris, au mieux à retardement, dans ses propres filets » (1996 : 99-100).

La distinction entre un |Je| unique assumant tour à tour différentes identités et une multiplicité de |Je| n'est pas cruciale. Elle résulte d'une « manière de faire le monde », pour reprendre (et déformer) le titre d'un livre de Nelson Goodman (1978), autrement dit de le penser dans le langage, de s'en concevoir une version. Le débat souffre du même défaut que celui opposant monisme et pluralisme, dont Goodman nie la nécessité en y percevant, avant tout désaccord de fond, un malentendu de langage :

S'il n'existe qu'un seul monde, il doit embrasser une multiplicité d'aspects contrastés; s'il y a plusieurs mondes, leur regroupement est un. Le monde unique peut être appréhendé comme multiple, ou les mondes pluriels comme un; l'un et le multiple dépendent de la manière d'appréhender (1978 : 16).

Il en va de même pour le conflit entre monisme et pluralisme *narratifs*, toutes les voix pouvant être à la fois considérées dans la perspective de leur autonomie ou, au contraire, ramenées à une instance première qui serait l'auteur Antoine Volodine en tant que seul véritable personnage de la fabula, celui qui rêve tous les autres. Chaque voix qui, à un moment ou l'autre, assume une identité nominative distincte par l'emploi du pronom |Je| se situe dans ce double

rapport. Ce flottement que je n'aurai aucun scrupule à qualifier de quantique<sup>84</sup> se reflète dans la posture auctoriale de refus de la scène biographisante et sa diffraction subséquente dans la nébuleuse hétéronymique. Au moment même de la fictionnalisation de sa figure d'auteur, Volodine se voue à rehausser le statut ontologique des objets fictionnels auxquels il donne forme. Son travail est à cet égard celui d'un nivelage ou d'une déhiérarchisation des ontologies. Les voix qu'il met en scène doivent être comprises comme des sujets animés d'une vie propre, même quand elles sont visitées par un ange qui leur tire (bienveillamment) les ficelles.

J'avance que cet aplatissement relativiste des ontologies, entraînant un pullulement et une complexification des entités et des niveaux narratifs, est une conséquence directe de la fin de l'histoire telle que mise en forme esthétiquement par Volodine. Car cette fin est aussi celle de l'archivage et de l'ordonnancement de la mémoire en un métarécit hégémonique où l'espace, le temps et les individus qui l'habitent sont maintenus dans une apparence d'unité et de linéarité. La fin de l'histoire est celle du langage par lequel nous nous racontons de saintes illusions qui nous permettent de donner du sens à nos vies, notamment celle voulant que notre identité soit enfermée dans un corps discret qui nous appartient en exclusivité et qu'elle est continue et stable dans le temps. La mémoire qui s'effiloche entraîne dans sa ruine les sujets autant que les lieux et les époques qu'ils ont traversés, elle les disloque, les éclate en innombrables particules et les reconstitue sous l'aspect de bricolages imparfaits et

---

<sup>84</sup> Un postulat scientifique, historiquement déterminé depuis l'Antiquité, exige la séparation entre l'observateur·rice et l'objet de sa description. Le scientifique, déclarait Erwin Schrödinger en 1948, « se néglige lui-même, il exclut de la représentation à édifier sa propre personnalité, le sujet de la connaissance » (1992 [1954] : 201). L'idéal veut que l'on décrive les faits sans les influencer. On comprend dès lors l'ampleur de la crise quantique qui bouleversa l'épistémologie scientiste : à la manière d'une certaine avant-garde théâtrale, la physique quantique invitait le·la spectateur·rice sur la scène de la représentation. Après De Broglie (1924), qui étendit la dualité onde-corpuscule à toutes les particules massiques, les objets n'occupaient plus, indépendamment de l'observation, de coordonnées précises dans l'espace-temps. Ils n'étaient plus ici OU là mais ici ET là. Leur état quantique n'était correctement décrit que par une fonction d'onde à laquelle correspondait une amplitude de probabilité. C'était l'intervention de l'observateur·rice qui réduisait le paquet d'ondes et entraînait l'actualisation d'un possible. Ainsi, à l'univers univoquement déterminé de la physique classique se substituait un kaléidoscope de vérités contradictoires. Cette impasse logique fit l'objet de nombreuses interprétations, certaines (Wigner, 1967) allant jusqu'à accorder à la conscience un rôle actif dans la détermination des phénomènes. Pour les partisan·e·s de la théorie des mondes multiples (Everett, 1957; Deutsch, 1997), au contraire, il n'y a pas d'effondrement : chaque position possible de la particule est actualisée dans un monde différent. À tout instant, l'univers se dédouble, générant une quantité incommensurable d'embranchements.

mélancoliques qui ne tiennent en place que le temps d'un court narrat, puis s'évanouissent de plus belle dans l'indétermination du champ d'onde.

### **Une mécanique de l'échec**

Les exemples qui précèdent montrent l'excès formel comme résultant d'une tentative désespérée de rendre compte d'une réalité complexe par le biais d'un langage que l'on sait imparfait. Imparfait car, naissant et mourant avec les sujets qui l'habitent, il ne peut s'extérioriser de la réalité pour l'envelopper d'un regard compréhensif et la subsumer au règne de la logique classique. L'inconcision se lit alors dans la perspective d'une mécanique de l'exposition sans cran d'arrêt. Il s'agit de dire et, quand il y a butée, de rebondir et de se reprendre, de répéter, d'insister ou de réessayer différemment au lieu de renoncer. Cette mécanique en est donc une de l'échec, entraînant une prolifération incontente de tentatives, toujours ratées, toujours à recommencer, un foisonnement de formes ou d'éléments de contenu dénotés par ces formes. L'amas ainsi obtenu, s'il échoue à dire le réel, parvient tout au moins à dire son propre échec et, ce faisant, à rendre compte d'un *éthos* désespéré, à refléter l'éclat de la lutte qui est au cœur de chaque vie humaine.

## DE L'IMPERTINENCE

### **Discours ou antidiscours?**

Une remarque sur la porosité des catégories artificiellement constituées pour les besoins de mon exposé. Je le sais bien, qui dit « trop de mots » dit « impertinence des mots en excès » : l'inconcision est donc, en un sens, de l'impertinence. Il faut réduire l'éventail sémantique du terme pour en faire ressortir la productivité. La « pertinence » se rapporte ici à un jugement sur la valeur *en soi* du contenu. Autrement dit, le problème ne se situe pas dans la transmission excessivement longue ou diffuse d'une idée autrement pertinente, ni dans un effet de saturation causé par une quantité et un mélange de personnages ou de péripéties qui, pris individuellement, seraient intéressants et riches. Ce qu'on reproche à l'impertinent·e (et non à l'inconcis·e), c'est de ne rien dire, de bavarder inutilement, sans but précis, sur des sujets de peu de poids. Personne ne remettra en cause la gravité et l'importance des thèmes abordés dans « La partie des crimes » ou *Des anges mineurs* : violences faites aux femmes, inégalités de classe et de genre, failles systémiques de l'appareil policier et judiciaire dans le premier, échec des utopies politiques, radiation nucléaire et apocalypse dans le second. La forme aberrante que prennent ces récits peut être défendue comme la nécessaire expression torturée d'un enjeu élevé, *trop* élevé peut-être pour le langage. Sous la norme de pertinence, on se demande si ce qui est dit en vaut la peine, tout court. À quoi bon l'économie des signes ou des objets dénotés si ceux-ci ne mènent nulle part?

Il devient pertinent<sup>85</sup> de revenir sur la base *normative* de ma catégorisation quand on se rend compte qu'une même expression formelle pourrait tomber sous différents types d'excès selon la transgression spécifique réalisée par un texte. Il n'y a pas de règle formelle nous permettant de déterminer à coup sûr qu'une phrase isolée de son contexte d'énonciation est impertinente ou inconcise. L'exemple de la rencontre avec l'esclave chez Cicéron le montre bien, de même que la liste des couleurs de crayons. Dans le dernier exemple, il fallait comprendre cette narration comme un tout dont le projet consistait uniquement à dire qu'il y avait des crayons de toutes les couleurs; l'excès, par conséquent, se situait sur le plan de la concision. Dans le

---

<sup>85</sup>Badang badang, tshhh.

contexte d'une narration plus longue, par exemple le récit d'un père qui entre pour la première fois dans la chambre de sa fille après l'accident de voiture ayant coûté la vie à cette dernière, l'énumération des couleurs de crayons n'est plus « trop longue » en regard d'un tout supposé cohérent puisqu'elle n'entre tout simplement pas dans le tout : c'est une tache, une impertinence. Que cette énumération absurde serve à illustrer la détresse psychologique du père ou encore les ambitions artistiques irréalisées de sa fille, je n'en doute pas, mais il faut encore le prouver. En regard des normes esthétiques dominantes, la première impression est que cette liste venue de nulle part est une aberration, même qu'elle mine la puissance affective et cognitive du texte et semble participer d'un autosabotage du projet.

Au sein de cette catégorie, j'opérerai une nouvelle bipartition. Une certaine modalité de l'impertinence semble, à prime abord, axée sur la communication, dans la mesure où elle (cette modalité) adhère au langage logique qui domine le discours normatif. Elle consiste dans l'accumulation de menus détails censés, en apparence du moins, fournir au·à la lecteur·rice une image plus complète du monde (du monde fictionnel ou encore du monde en général) : exposition de faits, descriptions, précisions, ajustements, corrections, amendements, annexes, commentaires érudits, références théoriques de tout acabit. Des contenus de pensée intelligibles pouvant être interprétés comme des savoirs et intégrés à l'encyclopédie du·de la lecteur·rice, mais dont la surenchère porte atteinte au principe d'unité et à une certaine axiologie des contenus. À ce type discursif, j'oppose un type antidiscursif, qui fait directement affront à la linéarité logique du discours et entrave le canal de la communication. C'est le territoire du bruit : énoncés absurdes, cris, comptines, calembours, sonorités ne signifiant que leur texture, tant d'éléments qui posent, d'emblée, une résistance aux exigences d'intelligibilité et confèrent un caractère asocial à la forme même du texte. Ce contraste m'amènera à considérer la tension commune à ces deux pôles, entre voilement<sup>86</sup> et dévoilement, tension qui, là encore, relève d'une problématique du langage et de la réalité. Je verrai cependant que la réponse à l'échec n'est pas la même sous le sceau de l'impertinence que sous celui de l'inconcision.

---

<sup>86</sup> Voir note 75. « Voilement » est attesté, mais pour un sens autre qu'en opposition à « dévoilement ».

### ***Place forte* : l'obsession du langage et le langage de l'obsession**

*Place forte* (2002), roman de Sébastien Brebel, raconte l'« histoire » (le mot est fort) d'un notaire (« déchu », selon ses propres dires) qui erre sans direction précise sur les routes du département de Maine-et-Loire au volant de sa BMW. On pourrait à juste titre qualifier le livre de « roman-route » si l'on s'accordait avec Pierre Monette qui nomme tel un récit où « le cours des événements se confond au tracé d'une route, dont le propos est le fait même d'être en route vers un quelque part qui importe en fin de compte assez peu » (2006 : 30). La route ici n'implique pas une translation considérable dans l'espace, étant repliée sur elle-même comme un intestin grêle. Une analogie plus parlante encore serait d'apparenter la morphologie routière à celle, labyrinthique, d'un cerveau, les circuits incessants du notaire fonctionnant comme une image de sa pensée obsessionnelle. Car le récit de *Place forte* n'affleure la couche événementielle que dans la mesure où y sont projetés les mouvements, les intensités, les bifurcations d'une pathologie psychique. En d'autres mots, le récit est celui de la vie mentale (dérégulée) du notaire, et c'est à se demander si les quelques « péripéties » qui parsèment le texte ne constituent pas simplement des excroissances de cette pensée tumorale. Comme il l'affirme lui-même, « la vie est la croissance de l'idée fixe » (Brebel, 2002 : 42). Une illustration frappante de cette déclaration survient lorsque le notaire aperçoit, juché au sommet d'une colline, un hôpital, et bientôt l'irruption de cet hôpital dans sa vision périphérique l'occupe au plus haut point. L'hôpital représente pour lui « un danger ou une tentation dangereuse » (52) : « Je vais me mettre à rêver d'une chambre d'hôpital, je vais me figurer l'hospitalité d'une chambre d'hôpital [...] je vais penser que toute ma vie aboutit là, doit aboutir là. » (*Idem.*) À mesure qu'il s'abandonne à cette pensée, son langage se transforme, entraînant un basculement ontologique donnant à l'idée fixe la valeur d'une réalité concrète : « [J]amais nous ne pouvons totalement nous défaire de l'idée d'une chambre d'hôpital où nous nous projetons par la pensée, nous nous transportons par la pensée dans un lit d'hôpital (nous sommes allongés dans un lit d'hôpital). » (53) Quarante pages plus loin, alors qu'on pourrait croire (naïvement) que le notaire est passé à autre chose, sa narration est brusquement interrompue en plein élan, et l'on suit dès lors la pensée d'un personnage ambigu qui semble, si l'on se fie à certains indices, interné dans un hôpital psychiatrique (93-159). Cette section centrale peut alors se lire comme le récit du notaire se projetant dans l'hôpital juché sur la

colline. Mais l'interprétation est peut-être trop univoque. Rien n'empêche de penser que c'est la partie du notaire qui est le rêve du patient psychiatrique. Après tout, la seule narration qui est continûment à la première personne est celle du patient, alors que, dans celle du notaire, on alterne librement entre le |Je| et le |Il|, ainsi qu'entre le passé simple et le présent, sans qu'une logique claire préside à cette oscillation. Peut-être les deux parties sont-elles rêvées par un autre personnage correspondant à la fonction auteur. Nous ne sommes pas loin, sous cette enseigne, du complexe identitaire *quantique* de Volodine et du faux débat entre monisme et pluralisme tel qu'exposé par Goodman, le désir d'identifier une fonction narrative surplombante n'étant sans doute qu'une distraction qui nous amènera à négliger le caractère rhizomatique du tissu narratif.

L'errance ou la folie ne sont évidemment pas des sujets impertinents, mais l'une et l'autre peuvent participer d'une *forme* errante et folle que l'on s'imaginera propice à tous les excès. Ainsi la pathologie raisonnante du notaire donne au récit son aspect de fil entortillé. Pris dans les rouages de sa propre logique, le notaire ne peut prendre du recul sur sa parole et trier les objets de son attention. Tout du récit est alors croissance sur ce qui précède, tout s'y construit en accord avec une logique rigoureuse bien qu'indomptée, non cadrée, non hiérarchisée. En bref, pas de plan surplombant la pensée notariale, pas d'axiologie des contenus. On ne devrait pas parler de « construction logique » mais d'une « logique de la construction », processus logique pur et par conséquent ne se formant pas en vue d'un sens ou d'une portée quelconques. En continuant à « rouler avec constance et sans but [...] on va loin, on parcourt comme cela des étendues désertiques de pensée, des kilomètres et des kilomètres de désert » (17) : la roue tourne dans le vide. Cette non-direction pourrait frustrer ou décevoir le désir de finalité du-de la lecteur-riche et suggérer l'impertinence du trajet. Le notaire, dans sa déchéance, est le premier à l'admettre :

Décevoir en effet, autant que j'ai pu, j'en ai approfondi l'art et la manière jusqu'à découvrir qu'il n'était d'autre moyen d'échapper à l'ambition infirme que d'accompagner chacune de ses actions et chacune de ses paroles de la pensée qu'elle (l'action en cours) est action pour rien, ne donnant rien et qu'elle (la parole en cours) est parole pour ne rien dire, parole ne menant nulle part (23).

La ratiocination fiévreuse se présente alors comme un mode de scansion de l'échec dont la seule exigence est la clarté : « Je pourrais dire (se dit le notaire déchu) que j'ai fait de ma vie



un processus de déception généralisée dans la préoccupation constante et intensément poursuivie de clarté » (*Idem.*). Le type d'impertinence dont il est question est précisément *discursif*<sup>87</sup> puisqu'il consiste en l'ajout de détails censés, en apparence, profiter à la compréhension du·de la lecteur·rice. Les phrases sont constamment annotées de précisions ou d'ajustements entre parenthèses, voire de parenthèses entre des parenthèses, vraisemblablement dans le but de dégager le langage de toute ambiguïté. Par exemple ici : « [J]e roule directement vers ma propre ruine, entraînant avec moi (dans ma ruine) mes proches (entraînant dans ma ruine celle de mes proches) » (9). Ou ici : « [M]a vie effectivement a été, est et sera impossible, au sens où tout ce qui est arrivé (et m'est arrivé), arrive (et m'arrive) ou arrivera (ou m'arrivera) (m')a été, (m')est ou (me) sera gage d'échec, de capitulation (devant ce qui m'était, m'est ou me sera possible) » (24). Ce souci chirurgical (ou, pour rester dans le sujet, notarial) donne à la forme un aspect monstrueux, d'autant plus que, d'un point de vue rhétorique, ces précisions sont pour la plupart strictement inutiles, même que souvent elles gonflent et alourdissent le texte au point de miner sa lisibilité et, donc, paradoxalement, de l'obscurcir.

Les « clarifications » du notaire nous apparaissent sous leur jour le plus suspect quand on songe au fait que l'inaccessibilité est au cœur même de son principal projet, lequel consiste à rédiger un testament sans légataire, un « acte de non-succession radical, [...] l'acte du plus pur refus » (29). C'est d'ailleurs la raison de son errance. Parce que « la vie est un processus d'obstruction qui s'oppose à la pensée » (37), il a besoin de s'enfermer dans le cockpit de sa voiture comme en une place forte à partir de laquelle il creuse, entre lui et le monde, un désert. De là, il « travaille à se rendre illisible, c'est-à-dire qu'il travaille à rendre impossible la lecture de son testament par tout autre que lui-même » (29). Comment ne pas voir là le reflet – partiel et peut-être légèrement autodérisoire – d'un positionnement esthétique? Expliquant qu'il aurait été déchu dans n'importe quelle autre occupation, le notaire n'hésite pas à se comparer à un écrivain : « Si j'avais été écrivain, je me serais nommé de même écrivain déchu, et chacune des lignes que j'aurais écrites aurait proclamé l'échec d'écrire et l'échec de toute littérature. » (25)

---

<sup>87</sup> J'emploie à présent le mot dans son acception tant logique que linguistique.

Ici encore comme dans l'inconcision (c'est-à-dire dans les exemples auxquels j'ai eu recours pour parler de l'inconcision), une exigence du tout-dire transforme le geste d'écriture en une mécanique de l'échec porteuse d'un *éthos* désespéré. Chez Brebel cependant, nous ne sommes déjà plus dans la lutte, nous avons complètement sombré dans le renoncement, dont le seul palliatif est une conscience aiguë du « caractère irrésistiblement comique de la vie » (15). Sous le signe de l'échec, une forme de jubilation cynique devient envisageable. En l'accueillant à bras ouverts, nous pouvons devancer nos espoirs déçus, nous délivrer de l'injonction tacite au sens, à la cohérence, à la compréhensibilité et nous autoriser toutes les impertinences, toutes les sottises.

Cela est-il juste? Faut-il voir, dans les pessimistes conclusions du notaire, celles de Brebel (de la fonction auteur Brebel)? Plutôt que l'échec de la parole, de la pensée, de l'écriture tout entières, la partie initiale durant laquelle nous accompagnons le notaire dans son errance (9-92) n'illustre-t-elle pas uniquement l'échec d'une *certaine* manière de parler, de penser, d'écrire? Le personnage de l'interné, à cet égard, fonctionne peut-être comme une réponse à la folie raisonnante du notaire. Devant une assemblée de psychiatres, il trace, sur une nappe, le dessin d'un animal préhistorique. Les psychiatres chargés d'évaluer son état mental tentent de « dégager ou déduire de la somme des détails aperçus, collectés et péniblement interprétés l'idée d'une totalité signifiante, organisée autour d'un motif » (109). Or le dessin,

pour être fidèlement perçu, [...] n'attendait pas qu'un regard savant le déchiffre pour s'emparer de sa signification, mais appelait secrètement qu'une vision tâtonnante, âpre, sans repères, rendue aléatoire par l'effet des hachures, des gribouillis et des salissures, vienne à lui, guidée, habitée par la même indécision (110-111).

Le regard savant peut rappeler celui du notaire qu'une allégeance positiviste à la logique emmure dans des conclusions obtuses ne lui donnant aucune joie, sinon celle d'avoir devancé sa ruine en l'annonçant. Dans un revirement des schèmes habituels institués par le pouvoir, c'est la figure du professionnel (celle du notaire) qui s'avère la plus pathologique. L'interné, dont le « pur dérèglement » (113) ne peut qu'effrayer l'ordre dominant, apparaît à l'inverse comme figure de la raison fluide, encore capable d'une affectivité que le notaire a noyée dans son rire désertique. Le langage, sous cette lunette, n'échoue que si on lui assigne une fonction totalisante, fonction que lui donnent les utopies professionnalisantes et scientifiques qui

s'évertuent à traduire le monde en *version* (par exemple notariale, ou juridique, ou physicaliste). Parler de l'« échec de la littérature », c'est encore échouer dans la parole, parce que « échec de la littérature » ne dit pas (s'obstine dans le refus de dire) ce que la littérature peut. Après tout, si elle ne pouvait rien, je ne serais pas ici. L'illisibilité totale est encore une utopie. Le langage est toujours social. Tant qu'on écrit, on n'a pas fini d'aller vers quelqu'un.

### ***Le nez qui voque et l'enfance de la langue***

On a vu que les surabondantes précisions de *Place forte* ne servent une fonction de clarification qu'en surface, quand leur effet le plus probable est d'accroître l'hermétisme ou l'*asocialité* de la forme, ce qu'en toute mauvaise foi le notaire (et la fonction auctoriale) sait bien. Inversement, le recours à ce que j'appelle du *bruit*, soit le type antidiscursif de l'impertinence que j'ai plus haut mentionné, ne relève pas nécessairement de l'*asocialité* formelle. Par bruit, j'entends des signes dont l'enchaînement ne se raboute pas à une logique discursive et que l'on pourrait qualifier d'*impertinences pures*, parce que leur affront à l'unité, à la cohérence, à l'intelligence, à la moralité, est évident et explicite. Je dis donc que le bruit, loin d'être une stricte application de la quête d'illisibilité, reflète souvent une attitude complexe et ambiguë vis-à-vis de l'Autre (que même dans nos airs les plus revêches nous ne cessons d'interpeller), attitude qui ne se laisse pas réduire au dilemme ouvert/fermé (ou social/asocial, accueillant/hostile, etc.). C'est dans cette inquiétude, entre rejet violent et sollicitude angoissée, que tremble Mille Milles, le narrateur du *Nez qui voque* (1967) de mon ami Réjean Ducharme. Mille Milles a, en effet, « besoin des hommes » (12). Il rédige sa chronique « pour les hommes comme ils écrivent des lettres à leur fiancée », encore que ses « paroles mal tournées et outrageantes éloigneront [...] les amateurs et les amatrices de fleurs de rhétorique » (*Idem.*). Ainsi, au moment d'ériger ses murailles contre les normes, il s'avoue, dans sa lucidité, sensible au jeu du social et à l'influence de l'Autre, notamment en ce qui concerne la dimension épistolaire de son écriture.

Mille Milles oppose à l'oppression du discours adulte un projet de réinvention de soi par le langage. Car il entend « par vérité humaine une vérité qui n'est vérité que pour celui qui parle » (82), il nie le temps biologique et rejette les noms de baptême où subsiste la trace de l'autorité

parentale. Il a 16 ans, mais c'est un « enfant de huit ans » (11). Quant à sa meilleure amie Ivugivic, 14 ans, il la rebaptise Chateaugué, un nom glané dans les écrits de d'Iberville. Il déclare qu'elle est sa sœur (une « sœur de temps » (21) plutôt que de sang<sup>88</sup>) et qu'elle a six ans. Dans le même élan, il quitte ses « parents et l'île qu'ils habitent au milieu du fleuve St-Laurent » (13) pour se louer une chambre à Montréal, accomplissant une déterritorialisation géographique qui va dans le sens de son projet d'auto-engendrement. Avec Chateaugué, il fonde une entité fusionnelle, un être de langage nommé Tate qui les unit dans un pacte de suicide, c'est-à-dire de « branle-bas » (82), selon la logique d'accaparement et de redéfinition du signifiant qui est au cœur de son processus d'émancipation. À ce titre, l'invention de soi est aussi l'invention d'une mort. Non contents de réclamer le contrôle de notre destinée, on veut contrôler le *langage* de notre fin, peut-être parce que « suicide » a des connotations normées que l'on n'endosse pas sans réserve. « Branle-bas », donc.

Ensemble, Mille Milles et Chateaugué ne font presque rien (ou *il ne fait* presque rien, car Tate est « une seule et même personne » (84)). Ils boivent de la bière, fument « des cigares de Cuba en mangeant des chips » (102), se promènent à vélo, visitent la bibliothèque et lisent. Ce blanc événementiel fonctionne comme une *tabula rasa* que Mille Milles se donne la liberté de remplir avec tout ce qui lui passe par la tête, en véritable garnement laissé sans supervision dans le parc à modules du langage. Il fait fondre le marbre figé des mots pour en extraire de nouvelles formes : « Est-ce que tu as vu les oignons dans *additionnions*? As-tu vu les lions dans *appelions*? As-tu vu la pomme dans *appelions*? » (103) Parce qu'un mot, « c'est comme une fleur : c'est composé de pétales » (25), il travaille la matérialité du signifiant qu'il réorganise sur la page selon son bon vouloir et en dépit des règles grammaticales : « Chateaugué est ici, assis sur le lit (*assis* rime avec *ici*, mais point *assise*) [...] » (26) Il déconstruit et reconstruit les expressions courantes, mettant à nu leur nature conventionnée : « En effet, si nous sommes comme deux gouttes d'eau, chacun de nous est comme une goutte d'eau, et Chateaugué est comme une goutte d'eau. » (26) Il se sert de l'homophonie pour gambader entre les espaces de signification et bricoler des images farfelues : « Un bateau a explosé dans le port hier, dans le porc hier, dans le cochon. » (31)

---

<sup>88</sup> De la même manière, je dis que Réjean Ducharme est mon « ami », seulement c'est un ami de *forme* plutôt que de chair.

Mille Milles parle pour ne rien dire, ce dont il est conscient mais semble se contreficher (le verbe « sembler » est ici important) : « Qui est-ce qui dit des stupidités? Moi. » (102) Ses jeux ne souscrivent pas à un régime discursif et ne répondent à aucune nécessité brûlante, sinon celle de *pouvoir* dire ce qu'on veut. Il débite des sottises parce qu'il en a le droit, et si vous y voyez un inconvénient, c'est vous que ça concerne et vous seul. L'impertinence antidiscursive est celle qui se présente comme une entrave à la communication en se désignant elle-même comme impertinente. « N'être pas compris ne me dérange pas » (11), déclare Mille Milles en incipit. On peut lire une certaine agressivité dans cette attitude. Souvent, la narration exhibe les crocs, semble vouloir déchirer la page pour atteindre le·la lecteur·rice. Elle l'apostrophe, le·la bouscule, l'insulte. « Est-ce clair? Est-ce assez clair? » (34) demande Mille Milles avec une insistance qui a quelque chose de menaçant, juste après une cabotine réflexion sur « la gravité du hibou ». L'interpellation, ici, infantilise le·la lecteur·rice en sous-entendant qu'iel n'est peut-être pas assez intelligent·e ou subtil·e pour comprendre le propos. Cette attitude prend parfois la forme d'une adresse directe (« vous, la fange » (155)), parfois celle d'une attaque sur un groupe social ou culturel, par exemple quand Mille Milles s'en prend aux « hommistes » (23) – c'est-à-dire aux automobilistes – ou encore aux « désintellectuels » (34) qui se donnent « des airs de héros de films d'avant-garde made in France » (35)). Mais ce sont les *femmes* (il ratisse large) qui en prennent pour leur rhume plus que tout autre groupe, ainsi que le montre cette tirade misogyne (saupoudrée d'homophobie) :

La femme la plus insolente est celle qui a le plus beau derrière. Plus son derrière est beau, plus elle fait la grave et l'intouchable. La femme mesure son importance à la beauté de son derrière; c'est pourquoi elle méritait son esclavage [...]. Une femme n'a rien à accorder. La femme n'a qu'à se taire et jouir, ou souffrir, selon le cas, des faveurs de l'homme. La femme est comme l'homosexuel, est une sorte d'efféminée exhibitionniste et ridicule qui ne peut penser qu'aux hommes [...]. Pan! Pan! Pan! Les acteurs sont comme les femmes : s'exhiber. Pan! Pan! Pan! (55-56)

En enfilant les clichés sur la femme et en les poussant au dernier degré de l'absurde, en surlignant au gros feutre la violence de son discours par des onomatopées imitant des coups de fusil, Mille Milles nous incite à croire qu'il s'en moque. Néanmoins, ces sottises, il les dit. Il pourrait s'en empêcher mais il ne le fait pas. Dans son ouvrage sur le mode « invectif » chez Céline et Ducharme, Marie-Hélène Larochelle relève que l'extrémisme de « la position revendiquée semble appeler une interprétation ironique. Néanmoins, la parole n'est jamais

désamorcée, il n’y a pas de signal qui révèle la polysémie du discours agressif » (2008 : 112). Là-dessus, ma pensée vogue du côté des fils de commentaires et des forums de discussion sur Internet, où des hordes de *trolls* profitent de leur relatif anonymat pour tenir des propos dont le seul but est de provoquer des réactions négatives. En raison de la populaire « loi de Poe », qui stipule l’impossibilité, sur la toile, de distinguer un propos outrancier mais sincère d’une exagération volontaire à des fins parodiques (Aikin, 2013 : 201)<sup>89</sup>, l’agora virtuelle est à présent envahie de simulacres qui produisent sur la réception les mêmes effets que les originaux dont ils s’inspirent, y compris celui de « déclencher » les traumatismes de certaines personnes particulièrement affectées par le discours violent. La posture du *troll*, face à ce constat, se révèle à tout le moins suspecte. Si un obsédé de la fiction et des jeux de rôle tel que moi peut aisément s’imaginer le plaisir que lui procurera la concoction d’un mensonge réussi, les questions de responsabilité et d’empathie viennent vite complexifier celle de la liberté (de dire, de créer, de jouer). On se demande alors si ces *trolls* ne se cachent pas derrière la caution « parodique » afin de *réellement* commettre les actes de langage dont ils prétendent se moquer, parce qu’ils ne s’assument pas ou bien parce que c’est une façon pour eux de se dérober à toute critique : — Ce n’est pas *moi* qui parle, mais un personnage! C’est juste une blague! (protesteront-ils si on les confronte). Les outrages de Mille Mille, dis-je, vacillent dans une ambiguïté problématique qui les apparente à la pratique du *trolling*, d’autant plus que son bagage personnel ne lui permet pas de prétendre à un détachement complet vis-à-vis de ceux-ci. Car Mille Mille est un homme, ou plutôt un garçon terrifié par la perspective de devenir un homme. Ses paroles incendiaires peuvent se comprendre, sous ce jour, comme des brûlots conçus pour repousser la colonisation de sa conscience par les pensées sexuelles qui menacent sa pureté idéalisée d’enfant. Il rabaisse et objectifie la femme dans le but de la désacraliser, d’en neutraliser la puissance corruptrice. Quant à savoir s’il *croit* au contenu de ses énoncés, ne serait-ce qu’« un tout petit peu », la question reste ouverte; dans tous les cas il serait naïf d’affirmer que les procédés de spectacularisation caricaturale (l’exagération, les onomatopées)

---

<sup>89</sup> La citation originelle est de l’utilisateur Nathan Poe et a été publiée en 2005 sur le site [www.christianforums.com](http://www.christianforums.com) au cours d’une conversation sur le créationnisme : « Without a winking smiley or other blatant display of humor, it is utterly impossible to parody a Creationist in such a way that someone won’t mistake (it) for the genuine article. » (Poe, 2005) Elle a été par la suite reprise et son usage, d’abord réservé aux discussions sur la religion, s’est étendu à tous les types de discours idéologiques.

délivrent le propos de ses effets nocifs. Pour Larochelle, le refus de délimiter une aire explicitement ironique autour du discours extrême empêche de lui garantir une fonction critique à l'égard du machisme et le campe du côté d'une provocation pure qui se rapproche de l'invective, soit une « parole belliqueuse qui encourage une rencontre dont les desseins sont attendus comme mortifères : on veut tuer l'autre par les mots » (2008 : 33). Dans le régime invectif, les mots deviennent des projectiles qui performant un « événement violent » (32) à l'instant même de leur décharge. Ainsi, leur sens se recherche avant tout dans leur dimension pragmatique. Chez Mille Milles, ils participent d'un projet de contestation de l'autorité du Logos. Encore que révolutionnaire, le discours féministe, en plein éveil au moment de la publication du *Nez*, n'en demeure pas moins un discours qui cherche à construire son autorité et il convient donc, pour Mille Milles, de le bousculer.

Le problème du Logos est bien sûr qu'il ne *suffit* pas, qu'un vaste pan de la réalité se dérobe à la réduction formelle qu'il implique. Mille Milles relate sur ce thème une anecdote datant de son cours d'histoire, durant laquelle son professeur résume en quatre causes la chute de l'Empire romain. Tous les élèves semblent assimiler la matière sans problème, sauf Mille Milles qui se lève et déclare n'y rien comprendre, ce qui déclenche les fous rires de ses camarades. Le professeur lui répond :

- Tu ne connais pas tes quatre causes de la chute de l'Empire romain?
- Non, Monsieur. Oui, Monsieur. Ce n'est pas ça, Monsieur... Je bégayais. Murs, enciers, crucifix, cheveux; tout riait de moi.
- Ce n'est pas ça, Monsieur. Je veux dire que tout est trop... pris ensemble. D'après moi, les abeilles, les lions et les mouches ont eu affaire à la chute de l'Empire romain. Les abeilles, les lions et les mouches ont participé à la chute de l'Empire romain, puisqu'il y avait des abeilles, des lions et des mouches dans le temps de la chute de l'Empire romain. Je veux dire : tout est pris ensemble dans la vie. Ce n'est pas ça. Je n'arrive pas à comprendre : toutes les choses sont trop prises ensemble dans ma tête.
- Prises ensemble, dans ta tête... Ce n'est pas ça... C'est dans ta tête... Des abeilles, des lions et des mouches... Nous avons tous compris (272).

Il y a confusion au niveau du concept de compréhension. Pour l'Autre que constitue le front uni (et un peu caricatural) du professeur et des élèves, la compréhension est liée à la logique interne du discours, mais pour Mille Milles, elle concerne le réel et son dense rhizome de relations qu'aucune simplification arborescente ne saurait résumer sans en trahir profondément l'essence. L'anecdote met en lumière la difficulté d'adéquation du langage logique à la réalité.

Dans le même ordre d'idée, il s'attaque au principe aristotélicien du tiers exclu, qu'il associe à une forme d'usure et de dégradation de l'esprit :

[C]hez la plupart des civilisés, il s'opère automatiquement, à la prise de conscience de l'idée, un choix, une violente révolte contre l'une ou l'autre des deux impulsions qu'elle provoque : ils pensent qu'il est fou de se donner à la fois au nord et au sud, à la droite et à la gauche, à la lenteur et à la rapidité. Chez les autres, d'esprit plus jeune, moins sclérosé, la possibilité d'une double action en sens contraires est parfaitement claire, saisissable, logique et comprise (24).

Ces exemples montrent que la fête au langage (dans le sens de *lui faire sa fête*), chez Ducharme, est un moyen de résister au figement et à la systématisation de la pensée, incarnés par l'épouvantail métaphysique que constitue la figure de l'*adulte*. Comme le personnage de l'interné dans *Place forte*, Mille Milles remet en cause la domination de la logique classique sur le champ des discours et veut lui substituer une logique personnelle, qui admet la multiplicité, le rhizome, la contradiction. Or il se rend bientôt compte que l'idéalisation de l'enfance ne constitue encore qu'un discours qui tend irrésistiblement vers la cristallisation systémique. C'est peut-être pourquoi il *renonce* à son *renoncement*. Il s'abandonne aux pulsions sexuelles avec une femme plus âgée nommée Questa et se trouve une « job » d'adulte dans un restaurant. Chateaugué, elle, ne renonce pas, ou plutôt elle persiste dans le renoncement à la vie, s'accroche à « Tate » et au « branle-bas » et désespère de voir Mille Milles s'éloigner d'elle. Elle l'irrite, fait affleurer en lui des pensées méchantes, cela parce qu'elle l'a pris au pied de la lettre, parce qu'elle a fait de sa fantaisie une autorité langagière à laquelle elle a consenti à se soumettre : « Pourquoi nous suiciderions-nous? Ça ne me tente plus et ça ne tente plus. Il ne faut pas se laisser mener par des mots, surtout quand ils datent, comme ceux auxquels tu penses. » (230). Ainsi fonctionne le pendule doxastique de Mille Milles, qui va, selon Anne Éline Cliche, « de la croyance au dégoût, de l'acte de foi à la défaite ou à la démission revendiquée. Véritable pivot de la narration, cette double entrave fait constamment passer la voix narratrice du *Nez qui voque* [...] d'un pôle à l'autre, illustrant ainsi de façon manifeste l'ambivalence, sinon l'"équivoque", d'un tel rapport à la langue » (1992 : 47). Mais l'attitude est difficile à suivre et conduira à l'acte ultime de rupture : Chateaugué se suicide tandis que Mille Milles, lui, va de l'avant, embrasse la vie ou, tout au moins, ne se résout pas à trancher face au problème de la vie.



Récapitulons : je viens de montrer deux manières par lesquelles Mille Milles s'attaque au discours – le bruit et l'invective – renvoyant à un double sens du mot « impertinence ». Il y a l'impertinence comme *non-pertinence*, soit ce qui est inapproprié à son objet, qui paraît insensé, hors sujet, de peu d'intérêt ou tout simplement stupide, et il y a l'impertinence au sens d'irrévérence, d'effronterie, de malséance, qui cherche à choquer par son caractère déplacé ou irrespectueux. L'une et l'autre participent d'un anti-autoritarisme qui prend pour cible le Logos et exprime formellement un refus du monde et de la socialité conventionnée. Comme je l'ai dit plus haut, l'ambiguïté de la posture naît de ce que Mille Milles est lucide face à l'impossibilité d'un tel refus, d'abord parce que le combat contre l'autorité ne réussit au mieux qu'à la remplacer par une autre autorité, ensuite parce que, comme il l'explique, un « homme seul dans le néant est une impossibilité : une réaction est impossible sans une action. Comme les choses n'agissent pas et que le monde n'est fait que de choses et d'hommes, un homme ne peut être sans hommes » (Ducharme, 1967 : 241). Même ses propos les plus virulents prennent une tout autre coloration quand il relâche la tension et montre que sa hargne se fonde sur une profonde hypersensibilité : « Je suis parti des Iles, car j'aurais tué tout le monde tellement tout le monde m'affectait » (38). Chez Ducharme, explique Larochelle, le·la lecteur·rice qui reçoit toute cette violence « est l'autre, mais il est aussi le moi. C'est pourquoi les narrateurs ducharmiens le haïssent et le désirent à la fois » (2008 : 212). S'ils adoptent la pose du défi, s'ils crachent au visage du·de la lecteur·rice, se montrent complaisants ou obscurs, c'est que, dans une certaine mesure, ils cherchent à exacerber ses passions, à l'impressionner par la virtuosité de leurs jeux ou l'audace de leurs assauts, à être reconnus par iel. Ducharme veut avoir raison du·de la lecteur·rice, « il souhaite le faire adhérer en un sens à sa vision du monde (si paradoxale, ironique, changeante ou exagérée soit-elle). Le lecteur est constamment appelé par le texte ducharmien. Et, *enfanté* par Ducharme, il se doit de répondre à l'appel du texte » (214). C'est là que le *Nez qui voque*, en-dessous de toutes ses impertinences, apparaît dans son caractère de socialité. Élisabeth Haghebaert a d'ailleurs ciblé, en conclusion de sa thèse sur Ducharme intitulée *Une marginalité paradoxale*, la profonde tendresse qui émane de son œuvre, la violence qu'il met en scène de manière ostentatoire n'étant souvent qu'« une tendresse qui ne sait s'exprimer ou qui se heurte à l'incompréhension » (2009 : 244). Mille Milles serait le premier à admettre que ce paradoxe est loin d'en être un, lui qui a « soupçonné et découvert l'imposture des mots » (Ducharme, 1967 : 240).

### **Impertinence et immoralité**

Est-ce nécessaire? Est-ce bien nécessaire? Avez-vous songé aux répercussions de vos paroles sur ceux qu'elles concernent directement, aux traumatismes qu'elles risquent de redéclencher chez eux, aux stéréotypes dommageables qu'elles reconduisent faute d'une distance adéquate, aux relations de pouvoir toxiques qu'elles contribuent à assoir?

Ces questions (ces reproches), on s'imagine facilement un·e lecteur·rice du *Nez qui voque* les adresser (les sourcils arqués, la tempe palpitante) à Réjean Ducharme lorsqu'il fait dire à son protagoniste : « La femme, je la martyriserais! Son petit visage, c'est à l'acide sulfurique que j'aimerais lui faire avaler ses faux serments! » (1967 : 165) Mais on les imagine aussi dirigées vers Roberto Bolaño, non seulement à cause de son insistance troublante à décrire l'aspect général et l'habillement des femmes assassinées, mais aussi des discours que tiennent certains personnages dans le sillage de ces macabres découvertes. L'un des moments les plus outranciers de la « Partie des crimes » survient quand les policiers, qui ont tout juste fini leur service, se réunissent pour déjeuner dans une cafétéria et se mettent à raconter des blagues misogynes :

Et il continuait : Comment on appelle une femme qui a perdu quatre-vingt-dix-neuf pour cent de son quotient intellectuel? Eh bien, une muette. Et que fait le cerveau d'une femme dans une cuillère de café? Eh bien, il flotte. Et pourquoi le cerveau des femmes a un neurone de plus que celui des chiens? Eh bien, pour éviter, lorsqu'elles nettoient les toilettes, qu'elles ne boivent l'eau des chiottes. Et que fait un homme qui balance une bonne femme par la fenêtre? Il pollue l'environnement. Et quelle ressemblance il y a entre une femme et une balle de squash? Eh bien, plus tu la tapes fort, plus vite elle revient. Et pourquoi il y a une fenêtre dans les cuisines? Pour que les femmes voient le monde (838-839).

Ce manège s'étire sur trois pages, comme si le policier González (l'initiateur du numéro comique) s'était fait un devoir d'épuiser les possibles de la blague misogyne, bref, d'en représenter extensionnellement le concept, si limitées que soient ses articulations. Car le propos est à peu près toujours le même : la femme n'est bonne qu'à cuisiner, faire le ménage et satisfaire les désirs sexuels de l'homme. De plus, aucune voix dissidente ne vient interrompre celle de González. Certains des hommes présents dans la pièce gloussent poliment, d'autres s'esclaffent et l'encouragent, d'autres finissent leur café en silence ou murmurent « quelle

connerie » (840), mais pas assez fort pour se faire entendre par l'humoriste de service. L'emploi de l'imparfait semble d'ailleurs indiquer que le petit cirque de González n'a rien d'inhabituel, est tout à fait conforme à l'esprit de ces matinées policières. Autre détail parlant, la scène, placée entre la découverte du corps d'Irene González Reséndiz (833) et de celui de Michele Sánchez Castillo (848), se déroule dans « un local oblong [...] en tout point identique à un cercueil » (837). Impossible de ne pas penser ces « blagues » dans le contexte des féminicides, de ne pas se dire qu'elles proviennent du *lieu* même qui a rendu possible l'horreur, ce lieu où il est *drôle* de s'exclamer que les femmes « sont comme les lois, elles ont été faites pour être violées » (839). L'épisode illustre à quel point les policiers sont déconnectés du problème effroyable et polycéphale qu'ils ont été tâchés de résoudre. Déconnectés, dis-je, au point d'en faire partie, de le prolonger, voire d'entraver leurs propres investigations par ignorance ou refus de considérer leur rôle dans le schéma d'oppression. Il devient alors sinistrement évident que, si par miracle l'horreur arrive un jour à sa fin, ce ne sera pas grâce aux forces institutionnalisées de l'ordre et de la loi.

Mais on a beau défendre Bolaño et Ducharme, contextualiser les propos violents qu'expulsent sans aucun filtre leurs personnages, les envelopper d'une justification narrative, politique ou morale (la phobie sexuelle et l'éthos anti-Logos de Mille Milles; l'extension du domaine de l'horreur aux forces censées la combattre dans « La partie des crimes »), la violence prend ses aises dans l'espace qu'on lui alloue. Les discours haineux, quelle que soit leur fonction critique, ne sont pas feutrés ou égrappés selon un principe éthique de ménagement des personnes ciblées. Au contraire ils sont étalés sans pudeur, et tant pis si cela choque. La mécanique de leur déploiement, ajouterais-je, est suspecte. Tant chez Ducharme que chez Bolaño, la parole violente semble prise dans son propre engrenage, amenée par une sorte d'ivresse énonciative à rivaliser d'audace avec elle-même, à se dépasser continuellement ou au moins à maintenir son intensité jusqu'à l'épuisement. Il y a une *jouissance* à se laisser emporter dans quelque chose d'aussi ouvertement transgressif, la catégorie normative du « moralement inacceptable » constituant sans doute l'ultime frontière de la parole, celle dont le franchissement présente le plus grand risque et donc la plus grande difficulté. Jamais l'écrivain·e n'approche le fantasme démiurgique autant que lorsqu'iel se donne la liberté de dire les « pires affaires ». Mais en s'exposant de telle façon au reproche, Bolaño et Ducharme se mettent aussi, à mon sens, dans

une position de vulnérabilité. Car, non contents de désigner leurs personnages d'un doigt accusateur qui en ferait des étrangers, de les enclore dans une altérité qui dégage le soi de toute culpabilité, les deux auteurs se livrent à un douloureux exercice d'empathie qui est presque assuré de provoquer de la mécompréhension et du ressentiment du côté de la réception. Ils s'avouent sensibles à la rhétorique et à l'esthétique de la violence lorsqu'ils nous en montrent l'irrésistible magnétisme sur les personnages auxquels ils donnent tribune. Ils nous disent en somme : « Je comprends pourquoi ces hommes pensent et parlent ainsi. » Puis ajoutent, en creux, non sans rougir : « Je suis l'un d'eux. » Une telle posture est des plus paradoxales. On dira ce qu'on voudra de la mégalomanie de l'écrivain·e qui revendique son droit divin à la cochonnerie, iel fait déjà montre de lucidité, d'honnêteté et j'ajouterais même d'*humilité* (au risque de faire rouler quelques yeux dans leurs orbites respectives) quand iel admet occuper une position intermédiaire dans les structures de pouvoir qui perpétuent la violence. Évidemment, une admission de culpabilité partielle peut donner lieu à une certaine complaisance, à laquelle Bolaño et Ducharme n'échappent pas. C'est un peu comme si le fait de se désigner coupables ou du moins complices *suffisait* à escamoter le reste de la question éthique et cautionnait toutes les violences formelles. Ainsi, au-delà de toute tentative de récupération morale des œuvres de Bolaño et Ducharme, il est évident qu'un malaise perdure : quelque chose comme la revendication implicite d'un *droit* à l'immoralité empêche leur absolution inconditionnelle. La lecture achevée, les problèmes éthiques posés par l'œuvre demeurent entiers. Pour moi, c'est cette non-clôture de l'activité morale, c'est l'ouverture de l'œuvre à sa propre « problématicité » qui est intéressante.

À l'école primaire on nous demandait de colorier l'intérieur de dessins déjà tracés. Il y avait sur la page un ensemble de lignes formant par exemple l'image d'un papillon anthropomorphisé. La seule liberté qui nous était accordée était le choix des couleurs, entendu qu'elles ne devaient en aucun cas dépasser les bordures. Ce n'est pas pour me vanter (donc je me vante), mais je n'ai jamais obéi à une seule de ces consignes. Je trouvais l'exercice d'un ennui et d'une inutilité absolument révoltants. Confronté à ces formes mortes et surtout *fausses* (je trouvais *malhonnête* le sourire du papillon et percevais avec colère que son·sa dessinateur·rice me prenait pour un imbécile), je refusais ne serait-ce que de *toucher* aux crayons de couleur. Je m'emparais du crayon noir et j'ajoutais de la forme au dessin

supposément fini, par exemple des dents pointues sur le papillon. L'insecte, que les bons sentiments avaient réduit au dernier degré du ridicule, retrouvait sa violence primale, laissait entrevoir les sombres convulsions de la nature. Et si l'enseignant·e me reprochait d'avoir enfreint la loi, non seulement celle d'unité, mais la loi *morale*, en faisant de mon lépidoptère une créature hostile et dérangeante, je lui rétorquais, citant Theodor Adorno, que « rien n'est plus dégénéré que l'espèce d'éthique ou de moralité qui survit sous la forme que prennent les idées collectives après même que l'Esprit du Monde a cessé de les habiter [...]. Une fois que l'état de la conscience humaine et que l'état des forces sociales de production ont abandonné ces idées collectives, ces idées deviennent violentes et répressives » (2001 [1963] : 17). À mon sens, le papillon originel, avec ses lignes autoritairement arrêtées, était bien plus violent et répressif que celui auquel j'avais donné la liberté (de tuer). Ses grands yeux de biche et son sourire enjôleur perpétuaient le mensonge du statu quo, soit qu'il n'était pas nécessaire de poser des questions, que tout allait pour le mieux et qu'il était avisé de se conformer au moule. Replonger la moralité dans le tremblement de sorte qu'elle ne finisse jamais dans un dogme figé, c'est là pour moi une fonction essentielle de l'art et de la littérature (et tant pis si je passe pour un essentialiste en disant cela). Pour revenir aux violences verbales de Ducharme et Bolaño, elles m'apparaissent comme un moyen de déplacer, de sublimer une violence réelle en réactivant le *mouvement* de la moralité.

Je crois que la forme d'excès constituée par la violence verbale exige qu'on la sépare de la catégorie de l'impertinence (discursive ou antidiscursive) telle que je l'ai initialement conçue, car elle ne touche la notion d'économie textuelle que partiellement. Certes, on dira facilement d'une diatribe haineuse qu'elle n'a pas beaucoup de valeur, que la place qu'elle occupe dans un texte pourrait être occupée par quelque chose de plus pertinent. Mais la norme qu'elle enfreint en priorité, qu'elle *cherche* ostentatoirement à enfreindre dirais-je, et dont la transgression spécifique détermine la structure et le fonctionnement, cette norme est d'abord et avant tout morale.

## UNE ESTHÉTIQUE LITTÉRAIRE DE L'EXCÈS

### **Entre insistance et renoncement**

J'ai commencé ce parcours en interrogeant l'inconcision discursive de Bolaño à la lumière de la logique de l'extension. Dans l'inconcision narrative et ontologique de Volodine, j'ai perçu le résultat de la dissolution identitaire coïncidant avec la fin du temps historique. Dans l'impertinence discursive de Brebel, j'ai vu une critique de la raison systématisante et un repositionnement ambigu de la voix narrative qui tire profit de ses potentialités ludiques. L'impertinence antidiscursive de Ducharme porte une critique similaire, qu'elle met toutefois de l'avant de manière conflictuelle, par le recours au bruit et à l'invective. Pour finir, j'ai « bouclé la boucle » en revenant à Bolaño par le fil de la violence verbale. J'ai ainsi tracé un cercle<sup>90</sup>. Ce n'était pas mon but initial, et je n'ai aucune raison particulière de favoriser la forme circulaire, sinon peut-être qu'elle est la plus apte à représenter la quête de totalité que problématissent ces quatre auteurs. Tous, ils tentent à leur manière de répondre à l'impossibilité de rendre compte adéquatement d'une totalité. Ils développent des nouvelles modalités du *dire*, des idiolectes biscornus qui contreviennent aux principes élémentaires de la rhétorique et au langage de la logique classique dans lequel ces principes s'articulent. Comme le dit Will Scheidmann dans *Des anges mineurs* quand l'une de ses « grands-mères » lui demande ce que sont « ces étranges narrats avec quoi tu nous embobines » (1999 : 96), « l'étrange est la forme que prend le beau quand le beau est sans espérance ». Le commun des expériences esthétiques que j'ai choisi d'étudier est qu'elles prennent des formes expansives, foisonnantes, débordent le cadre d'une économie textuelle traditionnelle. Deux axes de cet excès quantitatif ont été isolés, correspondant à deux grandes tendances, deux familles d'attitudes devant l'échec. L'inconcision m'apparaît, dans cette distinction, comme le mode de l'insistance. J'ai utilisé plus tôt l'expression « pari de la quantité » et je m'y accroche, car Bolaño et Volodine, devant l'aporie du langage, *misent* sur la surenchère. Si le langage ne dit pas le réel, c'est peut-être qu'il n'y a pas suffisamment de langage. On sait bien qu'il ne dira jamais tout, mais il dira certainement – on en fait le pari en tout cas – *plus*. Quoi qu'en dise Will Scheidmann, c'est une approche dont le rouage logodynamique est lubrifié par une dose non négligeable d'espoir. Un

---

<sup>90</sup> Pourquoi pas un carré, me direz-vous? Parce qu'il s'agissait d'un fil mou.

espoir, disons réaliste, peut-être pas d'en finir avec le problème de l'identité quand la fin de l'histoire en a détruit la notion même, mais de retisser des liens entre les êtres, si fragmentés et incomplets soient-ils, de former des communautés de naufragé·e·s, de redonner au langage sa fonction affective après que les idéologies dogmatiques ont conduit aveuglément le monde à sa ruine. Peut-être ainsi réchapperons-nous, des pages apocalyptiques de Volodine, un ami, un « délicieux compagnon de désastre » (1999 : 57). Un espoir, dis-je encore, peut-être pas d'en découdre une fois pour toutes avec l'horreur des féminicides, mais de tracer, par ce qui *manque* au compte rendu extensionnel, les pourtours de ce qui la dépasse, et donc de montrer l'horreur négativement, par la voie indirecte de l'échec. Et si ça ne va pas, si on ne comprend toujours rien, si nous mourons encore idiots, au moins on ne pourra pas dire à Bolaño qu'il n'a pas fait son possible.

À l'inverse, l'impertinence se présente comme le mode du renoncement. Il ne s'agit pas d'un renoncement au langage, mais à l'espoir que le langage puisse rendre compte d'une totalité ou l'approcher. L'écriture de l'impertinence s'inscrit en faux contre les exigences d'unité, de cohérence, de consistance et contre les hiérarchies de priorités, les ordres de valeurs qui tendent à déterminer des bons et des mauvais sujets ou des bonnes et des mauvaises manières de les traiter. Sous ce régime (qui, en fait, se veut l'inverse d'un régime), le langage logique est mis à feu (type antidiscursif) ou encore subverti, retourné contre lui-même (type discursif). L'abandon se double d'une récupération du langage, cette fois sous le signe de la fête. N'étant plus redevable d'une évasive vérité de l'expression, l'auteur·rice peut s'adonner librement et sans complexe au détraquement jubilatoire de la forme. Plus qu'un mode de scansion de l'échec, l'impertinence tente une sortie hors de l'illusoire dichotome réussite/échec. « Je ne sais pas où je veux en venir, mais je suis sûr que j'y arriverai » (Ducharme, 1967 : 57), déclare Mille Milles. Il ne s'agit plus de savoir quel chemin prendre entre le plus court ou le plus panoramique, l'absence du lieu d'arrivée autorise toutes les digressions de parcours. Dans une telle mécanique, l'unité du projet ne se construit que rétrospectivement et selon une logique connue du narrateur seul (ou de la fonction auctoriale). Même chose chez le notaire qui erre sans but sur les routes du Maine-et-Loire. Certes, on pourrait rétorquer qu'il a bien une quête, c'est celle de la phrase qui ouvrira son testament illisible, mais ce testament, s'avoue-t-il, « se trouve hors de sa portée » et lui a « gâché la vie ». Toutes les idées auxquelles il décide de se

vouer sont démolies par sa pensée obsessionnelle qui se fixe sur elles et les transforme en systèmes, leur ôtant toute vie et donc toute possibilité de se réaliser :

Toute l'existence, alors que l'idée fixe n'est plus en nous que système, se soumet à la tyrannie du système. Nous nous trouvons alors enfermé dans notre propre système, qui est le produit de notre pensée (d'une pensée caricaturale qui s'est figée en idée fixe), notre vie, achève le notaire déchu, mains posées sur le volant, n'est plus alors qu'une comédie lancinante et bavarde (Brebil, 2002 : 45).

Du haut de la colline (sur laquelle est juché l'hôpital où l'interné ne veut « rien dire d'autre que [s]on intention de tourner le dos à [s]on but » (145)), on examine avec un sourire les circuits délirants du notaire dans les méandres de sa logique autarcique et aride comme le Sahara. On voit bien qu'il ne va nulle part et que la quête qui l'obsède est une forme d'autopunition, mais on se réjouit à distance de son processus, car en montrant l'échec de la logique pure il nous en fait brillamment voir les possibilités ludiques.

### **Une politique de l'amitié**

L'écriture de l'excès, qu'elle se pare ou non d'une apparence de discursivité, pose un réel défi à la communication. Mais son farouche élan vers l'indépendance n'est pas sans attrait, exhale un parfum mystérieux qui dérange, titille, séduit, suscite l'admiration ou l'envie, exhorte à l'adhésion. Ce jeu qui pose l'auteur·rice en tyran et le·la lecteur·rice en masochiste pâte à modeler correspond peut-être à ce que Giorgio Manganelli nomme la « littérature comme mafia » :

[I] existe des écrivains qui ne cultivent pas une fiabilité programmatique; ils ne flattent pas le lecteur; mieux, non sans arrogance, ils aspirent à l'inventer eux-mêmes : à le provoquer, à le séduire, à lui échapper; mais en même temps à le contraindre à percevoir, ou à soupçonner, que, dans ces pages obscures, dans ces livres fatigants, ratés, se cache une expérience intellectuelle inouïe, le trauma nocturne et incurable d'une naissance (1997 : 101).

D'aucun·e·s n'y comprendront rien et se sentiront exclu·e·s de l'exercice, le trouveront complaisant, ésotérique, antidémocratique, masturbatoire, hautain. D'autres au contraire se sentiront appelé·e·s par le défi, ne supporteront pas d'être laissé·e·s à l'écart de la « blague », seront vivifié·e·s plutôt qu'anéanti·e·s par l'attitude intraitable et désobligeante de la narration, laquelle sera envisagée, non comme une source de conflit, mais comme une occasion de jeu. Ce faisant, iels se hisseront à la « hauteur » de l'(h)auteur·rice, s'en déclareront les complices,



avec la même présomption que la narration ducharmienne quand elle prend « toutes les formes qui permettent de soutenir l’assertion des narrateurs, à savoir que *l’arbitraire, c’est l’autorité* » (Cliche, 1992 : 45). C’est une convivialité d’un type marginal, « offerte aux “happy few” » (Haghebaert, 2009 : 233) qui veulent bien supporter quelques brimades, se faire malmener, rosser, vivre une forme de *bizutage* en somme, afin de faire partie de la *clique* privilégiée, de la « mafia ». L’excès lance ses sondes dans le firmament des lecteur·rice·s, afin d’identifier, parmi elleux, les ami·e·s potentiel·le·s. La fonction d’une telle politique textuelle n’est pas qu’élitiste, c’est aussi un moyen de défense contre les indésirables, ceux dont l’incompréhension souvent pleine de jugement est susceptible de nous faire violence. C’était aussi la posture du personnage de Fred Zenfl dans *Des anges mineurs* : « [M]éfiant quant à la nature du réel qu’on l’obligeait à parcourir, il défendait l’intégrité de ses espaces oniriques en y plaçant des pièges destinés aux indésirables, des glus métaphysiques, des nasses. » (Volodine, 1999 : 29) Ce repli dans l’excès formel ressemble à une fuite, comme chez Ducharme qui, faisant de l’esquive son parti pris, « énonce la violence à reculons » (Larochelle, 2008 : 32) et comme chez Brebel avec son notaire dont la vie a été « entièrement consacrée à la fuite » (2002 : 21) et qui se réfugie dans la « place forte » du langage afin d’y rédiger son testament illisible. La fuite, le repli sur soi, l’élitisme souffrent de connotations négatives, mais qui a décidé que l’écrivain·e devait s’adresser à tout le monde? Former les conditions propices à ce que seulement les individus les plus sensibles à une approche esthétique se sentent invités par elle, ce n’est pas *hair* tous les autres ni s’estimer *meilleur* qu’eux. Après tout, on n’est pas obligé d’inviter tout le monde à son anniversaire.

### **Rendre compte de soi**

L’écriture de fiction rend compte d’un monde, d’un fragment de monde ou d’éléments de composition du monde (espaces, temps, corps, sujets, événements) que la pensée, naturellement, va rapatrier à l’idée qu’elle se fait d’un monde cohérent. Ce monde (ou fragment de monde, ou composite pseudo-mondain) a des articulations étroites avec ce qu’en lexique heideggérien on nomme le « monde du soi » (*Selbstwelt*), dans la mesure où il est endossé par une voix narrative dont l’individuation transige avec une instance réelle qui est limitée dans sa nature et ses expériences. Cette voix ne doit pas être réduite à un personnage narrateur

puisqu'elle les englobe tous, par exemple la voix qui tisse la polyphonie de *Des anges mineurs*. Il ne faut pas davantage confondre l'auteur·rice avec sa voix, bien qu'iel la surdétermine au point où elle en constitue une sorte de double. C'est donc une voix intermédiaire entre l'auteur·rice et la narration, qui participe de la fonction auctoriale décrite par Foucault. Elle rend compte d'une instance du soi qui est déjà, à cause de l'écart qui subsiste au creux de toute parole, un autre que moi. Comme l'écrit Jean Greisch, « c'est justement à cause de la "labilité" constitutive du *Moi* que la vie a besoin de se centrer sur le *Soi* [...]. Le "monde du soi" ne doit pas être confondu avec le moi et son monde intérieur » (1994 : 38). Certaines caractéristiques textuelles compromettent la netteté de la frontière entre ce soi dédoublé et l'instance réelle qu'est l'auteur·rice; on pense à Ducharme et à son |Je| dont le désir de violence appelle presque irrésistiblement une psychanalyse auctoriale. Les procédés métafictionnels – mise en abyme, bris du quatrième mur, métalepse –, la présence de personnages écrivains ou professeurs d'université et de réflexions sur l'art et la littérature (ces traits sont communs à tous les romans que j'ai analysés), sont d'autres caractéristiques qui participent de ce brouillage.

Ce développement me sert à interroger la « réalité » dont mes écrivains de l'excès sont tributaires. Car si la littérature n'est pas étrangère à la recherche scientifique, elle l'est à sa version scientiste; la prétention à l'objectivité a été abandonnée bien assez tôt. Si le monde de la narration est un « monde du soi », alors la réalité dont il est question est une « réalité du soi ». En d'autres mots, mes écrivains (mes amis) cherchent à *s'exprimer honnêtement*, quelles que soient les formes grotesques que doit adopter ladite expression pour y parvenir, quel que soit le niveau de réalisme des événements représentés, quelle que soit – même – la valeur de vérité (au sens logique) des contenus propositionnels. Ainsi fonctionnent les déclarations que Mille Milles lance à hue et à dia et qu'il rétracte aussitôt, car le processus d'autonarration, chez Ducharme, « se présente sous l'aspect d'un "devoir parler" à tout prix, plaçant l'énonciation dans une sorte de nécessité narrative où dire n'importe quoi ne peut aboutir qu'à dire le vrai sur soi » (Cliche, 1992 : 45). Parce que les contenus logiques sont de toute façon incomplets et trompeurs, c'est l'*expression*, prise dans sa totalité et irréductible à des énoncés particuliers, qui est honnête ou vise l'honnêteté. C'est l'image d'une pensée vivante (les circuits du notaire déchu, la mécanique de l'exhaustivité chez Bolaño, le flottement de la voix narrative chez

Volodine), dont le geste d'écriture rend compte du cheminement irrégulier avec la plus grande fidélité possible.

Quand le sujet de la parole cherche à rendre compte de son monde, il est généralement affecté par une exigence normative d'identité à soi qui lui fait violence en déconsidérant le fait qu'il se transforme constamment à l'intérieur d'un horizon temporel. Comme le dit Judith Butler, « la suspension de l'exigence de l'identité à soi ou [...] d'une pleine cohérence [va] à l'encontre d'une certaine violence éthique exigeant que nous manifestations et maintenions constamment l'identité à soi et que les autres en fassent de même » (2007 [2005] : 42). En admettant le rapport du soi biographique au soi incarné dans le corps du texte, on peut voir la faille se dessiner, brisant d'abord la continuité de l'identité et s'étendant à la continuité du monde de la narration. Les choix esthétiques qui, au sein d'une économie textuelle, portent atteinte à l'unité, à la linéarité, à la consistance du monde peuvent alors se lire comme le reflet d'une politique qui consiste à affirmer que l'excès peut rendre compte de soi de manière plus « honnête ». Le totalisme asymptotique de Bolaño, l'atomisation ontologico-narrative de Volodine, le cancer logique de Brebel, l'enfantillage hystérique de Ducharme engageant, chacun à sa manière, des réceptions complexes et ambiguës. Cette apparence escarpée, difficile d'accès, ne se justifie plus uniquement comme une stratégie de sélection des ami·e·s et d'exclusion des indésirables, elle apparaît comme le résultat d'une exigence rigoureuse à l'égard de la complexité inhérente au « monde du soi ».

En dernière analyse, l'inaccessibilité se dessine comme un geste d'autopréservation. Car si l'auteur·rice n'est pas sa voix, iel ressortit à toutes sortes de stratégies textuelles qui troublent cette stricte séparation et, s'iel a été honnête au meilleur de ses facultés, l'exposent à une grande vulnérabilité. L'épreuve que représente l'excès formel pour la lecture apparaît alors comme un nécessaire préparatif aux confidences de l'ami·e, un rébarbatif préambule qui devrait suffire à décourager tous·tes ceux qui ne sont pas disposé·e·s à les recevoir, je veux dire à vraiment les recevoir. Tous·tes les autres, qu'iels entrent donc dans ma maison bizarre, où, malgré toute la difficulté d'être, j'ai voulu instaurer un climat de fête, car il n'est rien au monde que je désire plus que de m'exprimer honnêtement, tant que c'est en bonne compagnie. Patate au four.

## BIBLIOGRAPHIE

### Références théoriques

- Adorno, Theodor, *Problems of Moral Philosophy*, Palo Alto, Stanford University Press, 2001 [1963], 224 p.
- Aikin, Scott F., « Poe's Law, Group Polarization, and Argumentative Failure in Religious and Political Discourse », *Social Semiotics*, Vol. 23, N° 3, 2013, p. 301-317.
- Armengaud, Françoise, « Extension et compréhension », *Encyclopædia Universalis*, [En ligne], consulté le 28 novembre 2021, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/extension-et-comprehension-logique/>
- Arnauld, Antoine et Pierre Nicole, *La logique ou l'art de penser, contenant outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles, propres à former le jugement*, Pierre Clair et François Girbal éd., 2e édition, Paris, Vrin, 1993 [1662], 434 p.
- Baudrillard, Jean, *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Paris, Galilée, coll. « L'espace critique », 1991, 104 p.
- Brown, A. Peter, « Amadeus and Mozart : Setting the Record Straight », *The American Scholar*, Vol. 61, N° 1, Hiver 1992, p. 49-66.
- Butler, Judith, *Le récit de soi*, trad. de l'anglais par Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris, Presses Universitaires de France, 2007 [2005], 150 p.
- Chassay, Jean-François, « L'alpha et l'oméga. Le temps catastrophique dans *Des anges mineurs* d'Antoine Volodine », *Des fins et des temps. Les limites de l'imaginaire* (dir. Jean-François Chassay, Anne Éléine Cliche et Bertrand Gervais), Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », Vol. 12, 2005, p. 215-246.
- Cicéron, *Rhétorique (Œuvres complètes)*, texte établi par Charles Nisard, Paris, Didot, 1864, Vol. 1, 562 p.
- Cléro, Jean-Pierre, « Concepts lacaniens », *Cités*, Vol. 4, N° 16, 2003, p. 145-158.
- Cliche, Anne Éléine, *Le désir du roman. Hubert Aquin, Réjean Ducharme*, Montréal, XYZ, 1992, 216 p.
- De Broglie, Louis, *Recherches sur la théorie des quanta*, Thèse de doctorat, Paris, Éditions Masson, 1924, [En ligne], consulté le 27 novembre 2021, <https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/47078/filename/tel-00006807.pdf>

- Deutsch, David, *L'étoffe de la réalité*, trad. de l'anglais par Françoise Balibar, Paris, Cassini, coll. « Le sel et le fer », 2003 [1997], 446 p.
- Everett, Hugh, « 'Relative State' Formulation of Quantum Mechanics », dans *The Many-Worlds Interpretations of Quantum Mechanics* (dir. Neill Graham et Bryce Seligman Dewitt), Princeton, Princeton University Press, 1973 [1957], 266 p.
- Foucault, Michel, *Dits et écrits I. 1954-1969* (éd. Daniel Defert et François Ewald), Paris, Gallimard, coll. « nrf », 863 p.
- Frege, Gottlob, « Sens et dénotation », trad. de l'allemand par Claude Imbert, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971 [1892], p. 102-126.
- Goodfellow, Ian J., Jean Pouget-Abadie, Mehdi Mirza, Bing Xu, David Warde-Farley, Sherjil Ozair, Aaron Courville et Yoshua Bengio, « Generative Adversarial Networks », *Advances in Neural Information Processing Systems*, Vol. 27, 2014, p. 2672-2680.
- Greisch, Jean, *Ontologie et temporalité : Esquisse systématique d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 522 p.
- Goodman, Nelson, *Manières de faire des mondes* (trad. de l'anglais par Marie-Dominique Popelard), Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1992 [1978], 240 p.
- Haghebaert, Élisabeth, *Réjean Ducharme : une marginalité paradoxale*, Thèse de doctorat, Montréal, Université Laval, 2009, 283 p.
- Iser, Wolfgang, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, trad. de l'allemand par Evelyne Sznycer, Bruxelles, Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1985 [1972], 408 p.
- Larochelle, Marie-Hélène, *Poétique de l'invective romanesque. L'invectif chez Louis-Ferdinand Céline et Réjean Ducharme*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2008, 226 p.
- Le peuple qui manque, *Le procès de la fiction*, vidéo, 2017, [En ligne], consulté le 28 novembre 2021, <https://www.youtube.com/watch?v=C3Hd0iQP-fk>
- Manganelli, Giorgio, *Le bruit subtil de la prose*, trad. de l'italien par Dominique Férault, Paris, Gallimard, coll. « Le Promeneur », 1997, 248 p.
- Monette, Pierre, « Road novels. Le roman-route », *Entre les lignes*, Vol. 2, N° 4, 2006, p. 30-31.
- Poe, Nathan, « Poe's Law », *Christian Forums*, 2005, [En ligne], consulté le 6 décembre 2021, <https://www.christianforums.com/threads/big-contradictions-in-the-evolution-theory.1962980/page-3#post-17606580>

Saint-Gelais, Richard, « Faction Antoine Volodine », *Tangence*, N° 52, 1996, p. 89-104.

Schrödinger, Erwin, *La nature et les grecs*, trad. de l'anglais par Michel Bitbol et Annie Bitbol-Hespériès, précédé de Bitbol, Michel, *La clôture de la représentation*, Paris, Seuil, coll. « Sources du savoir », 1992 [1954], 226 p.

Wigner, Eugene, « Remarks on the Mind-Body Question », *Symmetries And Reflections*, Bloomington, Indiana University Press, 1967, p. 171-184.

### **Œuvres de fiction**

Bolaño, Roberto, *2666*, trad. de l'espagnol par Robert Amutio, Paris, Gallimard, coll. « folio », 2008 [2004], 1374 p.

Brebel, Sébastien, *Place forte*, Paris, P.O.L, 2002, 256 p.

Ducharme, Réjean, *Le nez qui voque*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1967, 336 p.

Karras, Tero, Samuli Laine, Miika Aittala, Janne Hellsten, Jaakko Lehtinen, Timo Aila et Nvidia, *StyleGAN2*, réseau antagoniste génératif, 2019, [En ligne], consulté le 28 novembre 2021, <https://thispersondoesnotexist.com/>

Shaffer, Peter, *Amadeus*, Londres, Penguin Books, 1993 [1980], 112 p.

Shakespeare, William, *The Tragedy of Hamlet* (ed. Edward Dowden), London, Methuen, 1899, 242 p.

Volodine, Antoine, *Des anges mineurs*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1999, 238 p.